This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PROPERTY OF
University of
Michigan
Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

MÉLANGES
TIRÉS D'UNE GRANDE
BIBLIOTHEQUE.

TOME LVI.

DE
LA LECTURE
DES
LIVRES FRANÇOIS.

LIVRES de Géographie & d'Histoire, imprimés en François au seizieme siecle.

TOME VINGT-QUATRIEME.

A PARIS,
Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame Comtesse D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXVI.
Avec Approbation, & Privilege du Roi.

840.9
M526
v.36

Ref. Stacks
Dijhoff
5-2-50
70485

AVERTISSEMENT.

Plusieurs de nos Souscripteurs & des Lecteurs des Mélanges, tirés d'une grande Bibliotheque, *paroissant embarrassés de savoir ce que contiennent les Volumes de ce Recueil qui ont déjà été publiés, & particuliérement ceux de la* Lecture des Livres François, *pour lesquels il a été ouvert une souscription au mois de Juillet 1779, en voici une note exacte.*

MÉLANGES, tirés d'une grande Bibliotheque.

Premier Volume. A. Bibliotheque Historique à l'usage des Dames, suivie d'un extrait de la conquête de Constantinople, par Geoffroi de Villehardouin, & de celui de la Vie de S. Louis, par le Sire de Joinville.

II. Vol. B. Manuel des Châteaux, ou Lettres contenant des conseils pour former une Bibliotheque Romanesque, pour diriger une Comédie de société, & pour diversifier les plaisirs d'un sallon.

III. Vol. C. Précis d'une Histoire générale de la vie privée des François, dans tous les temps & dans toutes les Provinces de la Monarchie.

IV. Vol. D. Tome premier de la Lecture des Livres François, considérée comme amusement. Premiere Partie. Livres des treizieme, quatorzieme & quinzieme siecles.

V. Vol. E. Tome II de la Lecture des Livres François. Seconde Partie. Suite des Livres du quinzieme siecle.

VI Vol. F. Tome III de la Lecture des Livres François. Troisieme Partie. Fin des Ouvrages du quinzieme siecle.

VII. Vol. G. Tome IV de la Lecture des Livres François. Quatrieme Partie. Poésies du seizieme siecle.

VIII. Vol. H. Tome V de la Lecture des Livres François. Cinquieme Partie. Romans du seizieme siecle. Sections I, II.

IX. Vol. I. Tome VI de la Lecture des Livres François. Sixieme Partie. Livres de Théologie & de Jurisprudence du seizieme siecle.

X. Vol. K. Tome VII de la Lecture des Livres François. Premiere suite de la cinquieme Partie. ROMANS du seizieme siecle. Sections III, IV.

XI. Vol. L. Tome VIII de la Lecture des Livres François. Septieme Partie. Grandes Affaires & Plaidoyers du seizieme siecle.

XII. Vol. M. Tome IX de la Lecture des Livres François. Seconde suite de la cinquieme Partie. ROMANS du seizieme siecle. Sections V, VI.

XIII. Vol. N. Tome X de la Lecture des Livres François. Huitieme Partie. LIVRES de Philosophie, Sciences & Arts du seizieme siecle.

XIV. Vol. O. Tome XI de la Lecture des Livres François. Troisieme suite de la cinquieme Partie. ROMANS du seizieme siecle. Sections VII, VIII.

XV. Vol. P. Tome XII de la Lecture des Livres François. Suite de la huitieme Partie. LIVRES de Philosophie, Sciences & Arts du seizieme siecle.

XVI. Vol. Q. Tome XIII de la Lecture des Livres François. Quatrieme suite de la cinquieme Partie. ROMANS du seizieme siecle. Sections IX, X.

XVII. Vol. R. Tome XIV de la Lecture des Livres François. Neuvieme Partie. LIVRES de Politique du seizieme siecle.

XVIII. Vol. S. Tome XV de la Lecture des Livres François. Cinquieme suite de la cinquieme Partie. ROMANS du seizieme siecle. Sections XI, XII.

XIX. Vol. T. Tome XVI de la Lecture des Livres François. Dixieme Partie. LIVRES de Grammaire & de Rhétorique du seizieme siecle.

XX. Vol. V. Tome XVII de la Lecture des Livres François. Sixieme suite de la cinquieme Partie. ROMANS du seizieme siecle. Sections XIII, XIV.

XXI Vol. X. Tome XVIII de la Lecture des Livres François. Onzieme Partie. LIVRES de Physique générale & particuliere du 16e siecle.

XXII. Vol. Y. ROMANS du seizieme siecle. Sections XV, XVI.

XXIII. Vol. Z. SUITE des Livres de Physique & d'Histoire Naturelle du seizieme siecle.

XXIV. Vol. &. Romans du seizieme siecle. Sections XVII, XVIII.

XXV. Vol. A a. Livres de Médecine, Chirurgie, Chimie & Alchimie du seizieme siecle.

XXVI. Vol. B b. Livres concernant les Sciences Mathématiques & les Arts qui en dépendent, imprimés au seizieme siecle.

XXVII. Vol. C c. Livres Militaires du seizieme siecle.

XXVIII. Vol. D d. Suite des Livres Militaires du seizieme siecle.

XXIX. Vol. E e. Fin des Livres Militaires du seizieme siecle.

XXX. Vol. F f. Supplément aux portraits des illustres Militaires du seizieme siecle, & des progrès qu'ont faits pendant ce siecle les Arts de l'Imprimerie, de la Musique, de la Danse, du Dessin, de la Peinture, de la Sculpture & de la Gravure.

XXXI. Vol. G g. Des Livres écrits en François au seizieme siecle, qui traitent de l'Architecture, & des progrès de cet Art jusqu'au dix-septieme.

XXXII. Vol. H h. Suite des Livres François écrits sur les Arts mécaniques, des statuts & réglemens de ces Arts, de leur état & de leurs progrès jusqu'à la fin du seizieme siecle.

XXXIII. Vol. I i. Livres de Géographie & d'Histoire, imprimés en François au seizieme siecle. Tome I.

XXXIV. Vol. K k. Livres de Géographie & d'Histoire, imprimés en François au seizieme siecle. Tome II.

XXXV. Vol. L l. Livres de Géographie & d'Histoire, imprimés en François au seizieme siecle. Tome III.

XXXVI. Vol. M m. Livres de Géographie & d'Histoire, imprimés en François au seizieme siecle. Tome IV.

Vol. XXXVII. N n. Livres de Géographie & d'Histoire, imprimés en François au seizieme siecle. Tome V.

Vol. XXXVIII. O o. Livres de Géographie & d'Histoire, imprimés en François au seizieme siecle Tome. VI.

Vol. XXXIX. P p. Livres de Géographie & d'Histoire, imprimés en François au seizieme siecle Tome VII.

Vol. XL. Q q. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome VIII.

Vol. Rr. Tome XLI. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome IX.

Vol. Ss. Tome XLII. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizième siecle. Tome X.

Vol. Tt. Tome XLIII. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizième siecle. Tome. XI.

Vol. Vv. Tome XLIV. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizième siecle. Tome XII.

Vol. Xx. Tome XLV. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XIII.

Vol. Yy. Tome XLVI. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XIV.

Vol. Zz. Tome XLVII. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XV.

Vol. & &. Tome XLVIII. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XVI.

Tome XLIX. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XVII.

Tome L. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XVIII.

Tome LI. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XIX.

Tome LII. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XX.

Tome LIII. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXI.

Tome LIV. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXII.

Tome LV. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXIII.

Tome LVI. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXIV.

Fin de l'Avertissement.

DE
LA LECTURE
DES
LIVRES FRANÇOIS.

Suite du Tableau géographique & historique de l'Italie, tiré principalement des Auteurs qui ont écrit en françois au seizieme siecle.

Etats de l'Infant Duc de Parme, Plaisance & Guastalla.

Les Etats cédés à l'Infant d'Espagne Don Philippe par le traité d'Aix-la-Chapelle, actuellement possédés par son fils l'Infant Don Ferdinand, peuvent être regardés comme faisant partie de la Lombardie; ils consistent dans les duchés de *Parme*, de *Plaisance* & de *Guastalla*, & doi-

vent appartenir aux descendans mâles & légitimes du Souverain actuel; mais à leur défaut, ou dans le cas où ces Princes seroient appelés à la succession des couronnes d'Espagne ou de Naples, ils doivent revenir; savoir, le duché de Plaisance au Roi de Sardaigne, ceux de Parme & de Guastalla à la nouvelle Maison d'Autriche. Je vais parcourir ces trois duchés, & en donner l'histoire abrégée. Leur sol en général est très-fertile, dans toutes les parties sur-tout qui avoisinent le Pô, & produisent du blé, du riz, des pommes de terre : on y cultive des oliviers, & on y trouve quelques bons pâturages. Dans la partie montagneuse on recueille des châtaignes, & il y a à *Salso* de bonnes salines, des eaux minérales à *Luzignano*; on recueille de l'huile pétrole à *Miano* & à *Vizolla*. Dans certaines montagnes on trouve des mines de fer, & dans d'autres des carrieres de cristal. Les principales rivieres sont le *Taro* & la *Trivia*. Les Ecclésiastiques y ont été très-riches & très-puissans jusqu'au moment de la domination actuelle; mais depuis on a mis ordre à ce qu'ils ne fissent point trop d'acquisitions; on a borné la Jurisdiction Ecclésiastique, & on a supprimé

l'Inquiſition. Ces duchés faiſoient autrefois partie de la Gaule Ciſalpine & du pays des Inſubriens ; ils furent ſucceſſivement ſoumis par les Romains, les Barbares, les Empereurs Carlovingiens & Allemands, & eurent des tyrans qui furent preſque toujours les mêmes que ceux du Milanez, les Viſconti & les Sforces ; ils paſſerent aux François ſous Louis XII & François I. Enfin, l'Empereur Charles-Quint conſentit, en 1521, qu'ils fuſſent réunis à l'Etat Eccléſiaſtique ; & en 1545, le Pape Paul III en inveſtit Pierre-Louis Farneſe, dont la poſtérité a fini dans la perſonne de la Reine d'Eſpagne, ſeconde femme de Philippe V, & mere du Roi aujourd'hui régnant. Je vais entrer dans un peu plus de détail ſur l'hiſtorique de ce pays, en parlant, l'un après l'autre, des trois duchés.

Parme, ſituée ſur la riviere de Parma, qui peut lui avoir donné ſon nom, ou l'avoir pris d'elle, doit ſon origine, dit-on, aux Troyens, d'où elle paſſa aux Etruſques ou anciens Toſcans. Les Gaulois Boïens s'en emparerent ; & enſuite les Romains, l'an 532 de la fondation de Rome, ſous le Conſulat & le commandement de Marcellus, ſoumirent toute la Duché de Parme.

Gaule Cisalpine, dans laquelle Parme & Plaisance étoient comprises. Dès lors ils établirent à Plaisance une Colonie Romaine ; mais ce ne fut que beaucoup plus tard, & environ vingt-six ans avant la naissance de Jésus-Christ, que l'on en établit une à Parme. Il paroît que cette Colonie fut assez florissante pendant les trois premiers siecles de l'Empire Romain, & qu'elle l'étoit encore lorsque Constantin monta sur le trône. Ce fut alors que le Pape Saint Sylvestre donna un Evêque à la ville de Parme ; le premier s'appela *Philippe*. Cet évêché, d'abord suffragant de la métropole de Milan, fut soumis ensuite à celle de Ravenne, & enfin, sous le pontificat de Benoît XIII, à celle de Bologne. L'an 454, *Cyprien*, le troisieme des Evêques de Parme dont on sache le nom, fut témoin de la ruine de sa ville épiscopale par Attila ; & il se réfugia à Bersello. Ses successeurs y ont demeuré quelque temps ; mais Parme étant rétablie, ils y rentrerent au sixieme siecle. L'ancienne cathédrale, bâtie sous la domination des Rois Lombards, étoit dédiée à un Martyr nommé *Saint Herculan*. On y conservoit ses reliques & celles de plusieurs autres. Au commence-

ment du douzieme siecle, cette cathédrale a été rebâtie & consacrée à la Sainte Vierge. Mais bien avant ce temps-là, on voit que Charlemagne accorda de grands priviléges à cette église, dont un de ses neveux, nommé *Vidibolde*, étoit Evêque; ce Prélat mourut en 895. Ses successeurs continuerent à être favorisés par les Empereurs & les Rois d'Italie. Les Empereurs Saxons firent encore mieux, car ils éleverent les Evêques de Parme au rang de Princes de l'Empire. En 1106, *Bernard*, de l'illustre famille d'Uberti, Religieux Bénédictin, fut placé sur ce siége, & presque en même temps fait Cardinal par le Pape Urbain II; il mourut en odeur de sainteté en 1138. Il avoit été Légat du Pape dans les Etats de la Comtesse Matilde, dont Parme faisoit partie, & fut très-considéré de cette Princesse. Son successeur *Lanfranc* plaça avec honneur les reliques de son prédécesseur dans sa cathédrale; mais bientôt après, soupçonné de favoriser les Gibelins, il encourut la disgrace du Pape Eugene III, & fut suspendu de ses fonctions épiscopales pendant treize ans, depuis 1146 jusqu'en 1159, qu'il y fut rétabli par le Pape Adrien IV. Ses successeurs reçurent encore de

grandes graces des Empereurs pendant les douzieme & treizieme siecles ; ils continuerent de porter le titre de Princes de l'Empire, & portent encore celui de Comtes & de Seigneurs de plusieurs terres & châteaux qu'ils possédent ou qui relevent d'eux, entre autres *Bersello*, dont les Ducs de Modene leur font hommage.

En 1248, la ville de Parme ayant pris le parti du Pape & des Milanois contre l'Empereur Frédéric II, celui-ci l'assiégea ; elle étoit déjà assez forte pour l'arrêter quelque temps ; effectivement le siége dura deux ans, & la ville ne put être prise. Frédéric avoit formé autour de Parme, pour la serrer de plus près, un camp retranché ; ses soldats y bâtirent des baraques & des maisons, qui formerent une ville, que l'Empereur appela *Victoria ;* mais elle fut détruite aussi-tôt après sa retraite & sa mort, arrivée en 1250. *Ugolin de Rubeis* occupa le siége épiscopal de Parme pendant cinquante-quatre ans, & fut empoisonné par Barnabé Visconti, Tyran de Milan, de Plaisance & de Parme, en 1377. Pendant les quatorzieme & quinzieme siecles, Parme eut, comme Plaisance, ses Tyrans particuliers de différentes Maisons, telles que celles

de Corregio de la Scala, de Visconti, de Sforce : elle fut occupée, à la fin du quinzieme siecle & au commencement du seizieme, tantôt par les François, tantôt par les Impériaux ; enfin l'Empereur Charles-Quint l'abandonna tout-à-fait à l'Eglise Romaine ; ce qui autorisa le Pape Paul III à en disposer. Le nom de ce Souverain Pontife étoit *Alexandre Farnese* ; il succéda, en 1509, dans l'évêché de Parme à *Jean-Antoine*, Cardinal de Saint-Georges, &, vingt-cinq ans après, fut élevé au souverain Pontificat sous le nom de *Paul III.* Il plaça alors sur ce siége son petit-neveu, nommé comme lui *Alexandre*, qui n'étoit âgé que de quatorze ans : celui-ci fut presque aussi-tôt fait Cardinal, & accumula successivement un si grand nombre de bénéfices, qu'il possédoit à la fois le patriarcat de Jérusalem, deux archevêchés, cinq évêchés, & une grande quantité de bénéfices du second ordre, tous très-riches ; il mourut en 1589. L'évêché de Parme étoit celui de tous ses bénéfices qui devoit lui être le plus cher, puisque son pere, *Pierre-Louis Farnese*, en avoit été fait Duc en 1545, par le Pape Paul III. Malheureusement ce premier

Duc de Parme étoit un homme féroce, débauché, & qui avoit si fort déplu à ses sujets, qu'ils l'avoient assassiné dans Parme même en 1547. Par bonheur *Octave*, fils de Pierre-Louis, étoit brave & bon politique; il trouva moyen de rentrer dans les Etats de son pere, même après la mort de son grand-oncle Paul III (1), en épousant Marguerite d'Autriche, fille naturelle de Charles-Quint. Le Cardinal Alexandre Farnese vit même monter sur le trône de Parme son neveu Alexandre Farnese, qui avoit épousé une Princesse de Portugal. Ce Prince, qui mourut en 1592, fut un des plus grands Généraux de son temps. Il fut Gouverneur des Pays-Bas pour le Roi Philippe II, prit plusieurs places, gagna des batailles, & se signala en France pour la Ligue contre Henri IV. Après le Cardinal Alexandre Farnese, Parme eut pour Evêques deux autres Cardinaux du nom de *Sforce*, & enfin un *Ferdinand Farnese*, d'une bran-

(1) Je viens de parler d'après quelques Auteurs du seizieme siecle qui ont voulu ménager la mémoire de Paul III, en disant que l'Evêque Alexandre Farnese étoit neveu de ce Pape. Mais on croit plus généralement qu'il étoit son petit-fils, & Pierre-Louis son fils naturel.

che de cette Maiſon (qui peut-être ſubſiſte encore), & qui deſcend légitimement d'un frere aîné du Pape Paul III. Par la ſuite, l'évêché de Parme n'a pas été poſſédé par de grands Seigneurs, les Ducs de la Maiſon Farneſe, qui ont continué à y dominer, ayant craint qu'ils ne les offuſquâſſent. Le Duc Alexandre Farneſe eut pour ſucceſſeur ſon fils *Rainuce*, mort en 1622. Il épouſa une niece du Pape Clément VIII, & fut remplacé par *Odoard*, qui mourut en 1646. *Rainuce II*, ſon fils aîné, vécut juſqu'en 1694; ſon fils aîné *Odoard*, Prince de Parme, étoit mort un an avant lui, ne laiſſant qu'une fille, *Eliſabeth Farneſe*, qui épouſa le Roi d'Eſpagne Philippe V. Les deux freres d'Odoard ſuccéderent à leur pere l'un après l'autre, & moururent ſans poſtérité; le premier, *François*, en 1727; le ſecond, *Antoine*, en 1731. La Reine d'Eſpagne, niece de ces Princes, ayant prétendu alors hériter de Parme & de Plaiſance, céda ces duchés à ſon fils l'Infant Don Carlos, aujourd'hui Roi d'Eſpagne, & les troupes Eſpagnoles s'en emparerent en 1734, à la ſuite d'une bataille qui ſe donna ſous les murs de Parme entre les Autrichiens & l'armée combinée d'Eſpagne, de

France & de Sardaigne, à l'avantage de la derniere. Cependant, par le traité conclu à Vienne en 1737, les duchés de Parme & de Plaisance resterent à la Maison d'Autriche. Dans le cours d'une nouvelle guerre, les Espagnols reprirent Parme en 1745 ; ils furent obligés de l'abandonner l'année suivante : mais par le Traité d'Aix-la-Chapelle, en 1748, il est resté à l'Infant Don Philippe, frere du Roi d'Espagne, & est actuellement possédé par le fils de cet Infant.

La ville de *Parme* est à peu près ronde, & c'est une des raisons à laquelle on attribue le nom qu'elle porte, parce que certains boucliers des Romains étoient de cette forme. Elle est traversée par la riviere de Parma, que l'on y passe sur trois ponts, & qui la sépare en deux parties, l'une & l'autre enveloppées de la même fortification, qui consiste dans un rempart bien terrassé, ayant huit ou dix bastions, sans compter ceux de la citadelle, qui sont au nombre de cinq. Les fossés sont larges, le chemin couvert, & le glacis en bon état. Cependant il y a long-temps que la ville n'a été exposée à un siége en regle & meurtrier. Il n'y a que la citadelle qui résiste un peu davantage. On a de ses

remparts la plus belle vue ſur une campagne riante, à cinq milles des montagnes de l'Apennin. L'ancienne *Voie Emilia* traverſoit Parme auſſi bien que Plaiſance. C'étoit une des plus belles entre les grandes routes conſtruites par les Romains. Les principales rues de Parme ſont grandes & larges, & coupées par de belles places. L'ancien palais des Ducs étoit autrefois fameux & remarquable, moins par ſon architecture extérieure que par la précieuſe collection de tableaux & autres curioſités qu'il renfermoit; mais l'Infant Don Carlos étant paſſé de la poſſeſſion du duché de Parme à celle du royaume de Naples, y fit tranſporter les tréſors en tout genre, amaſſés par les Princes de la Maiſon Farneſe. Sous le regne de l'Infant Don Philippe, on a commencé à décorer de nouveau ce palais de peintures & d'objets dignes de la curioſité des étrangers. On y forme une nouvelle galerie à l'uſage de l'Académie de Peinture, Sculpture & Architecture, établie à Parme, dans laquelle on admire pluſieurs chef-d'œuvres du Correge, & une bibliotheque bien choiſie. Le grand théatre de Parme qui tient à ce palais, eſt en réputation d'être le plus

beau de l'Italie ; il a été bâti en 1618, en forme d'amphithéatre Romain. On en trouve la defcription dans tous les Voyages d'Italie ; mais la Cour actuelle de Parme l'a abandonné, & a fait conftruire une autre falle affez belle, où l'on donne les fpectacles ufités en Italie.

Les plus belles églifes de Parme font, 1°. la cathédrale, indépendamment de laquelle il y avoit, il n'y a pas long-temps, dans la ville, cinq collégiales, trente paroiffes, dix-fept couvens d'hommes, & vingt-trois de femmes. A côté & détaché du bâtiment principal de la cathédrale, on voit, fuivant l'ufage d'Italie, le baptiftere où l'on porte baptifer tous les enfans de la ville, dans quelque quartier qu'ils naiffent. Le dôme intérieur de la grande églife a été peint par le Correge, mais il eft aujourd'hui fort dégradé ; d'ailleurs elle renferme quelques tableaux précieux du Parmefan, & autres Maîtres. L'architecture intérieure eft affez gothique, & il y a une multitude prefque infinie de colonnes. Le Clergé qui y fait l'Office eft nombreux, & les Chanoines ont le droit d'être habillés de rouge comme les Cardinaux.

Il y a dans Parme une autre églife,

dont la coupole a été peinte par le Correge, mais dont les peintures ſont auſſi mal conſervées que celles de la cathédrale ; c'eſt celle de Saint-Jean l'Evangéliſte, abbaye de Bénédictins. Le Saint-Sépulchre eſt une ancienne égliſe, fondée en 1262 par des Pélerins revenant de la Croiſade. On y voit quelques belles peintures du Correge ; c'eſt là qu'eſt la Vierge *à l'écuelle*, qui paſſe pour un des plus beaux tableaux de ce Peintre. Dans l'égliſe de la *Steccata*, dont l'architecture eſt belle, il y a des peintures du Correge, des Caraches, & du Parmeſan. Ce dernier avoit entrepris de peindre cette égliſe en entier ; mais il mourut de chagrin d'une perte qu'il avoit faite au jeu, avant que d'avoir achevé ce grand ouvrage. L'égliſe des Capucins offre auſſi d'excellens tableaux & de bonnes peintures à freſque des Carraches. On voit dans cette égliſe les tombeaux de pluſieurs Princes de la Maiſon Farneſe, entre autres du Duc Alexandre. L'égliſe de tous les Saints eſt encore remarquable par ſes tableaux, & celle de l'Annonciade, par ſon architecture & ſes peintures à freſque du Correge.

Outre le palais ducal, qui eſt au centre

de la ville, l'Infant Duc en a un autre, qui eſt accompagné d'un très-beau jardin ; auſſi l'appelle-t-on *Palazzo del giardino* ; c'eſt où l'Infant Duc ſe tient ordinairement : on y a raſſemblé quelques morceaux de peinture curieux. Indépendamment de ce jardin, qui eſt la promenade à pied des Dames de la ville, on ſe promene en carroſſe ſur les remparts & l'eſplanade de la citadelle.

Il y a une ancienne Univerſité à Parme, qui fut rétablie en 1601 par le Duc Rainuce ; pluſieurs colléges ordinaires où l'on prend des degrés, & un deſtiné pour la Nobleſſe ; il a été en grande réputation au commencement de ce ſiecle, & où les familles les plus illuſtres d'Italie, d'Allemagne & d'Eſpagne, envoyoient leurs enfans en penſion. Je crois que ce collége étoit dirigé par les Jéſuites. Les jeunes penſionnaires y jouiſſoient de tous les agrémens & de toutes les inſtructions que leurs parens pouvoient déſirer pour eux : la maiſon eſt belle, vaſte & commode. Il falloit faire preuve de nobleſſe pour y être admis, même en payant penſion ; cependant les penſionnaires y étoient au nombre de deux cent cinquante.

Parme a une Académie, connue sous le titre des *Innominati.*

Le commerce le plus ordinaire de Parme est celui des bas de soie ; mais la ville est plus riche par la grande quantité de marchandises dont elle est l'entrepôt, que par ses propres productions.

Le gouvernement & l'administration de l'Etat dans toutes ses parties, sont entre les mains du Conseil du Prince, qui reçoit les appels de toutes les Jurisdictions, & juge en dernier ressort, sans que, dans aucun cas, on puisse en appeler ni à l'Empereur ni au Pape, dont les Ducs de Parme d'aujourd'hui ont secoué tout-à-fait le joug, aussi bien que celui de l'Inquisition ; si elle y existe encore, ce n'est plus que pour la forme. On prétend qu'on proteste tous les ans à Rome contre l'indépendance que s'attribue le Duc de Parme ; mais elle est à présent si bien constatée, qu'elle ne peut plus être disputée par le Saint Pere. Les droits qu'il prétendoit y avoir, étoient fondés sur ce que Charles-Quint, en abandonnant au Pape Paul III les duchés de Parme & de Plaisance, avoit reconnu que l'Empereur Charlemagne les avoit donnés au Saint-Siége, lors du rétablissement de l'Empire d'Occident en sa faveur.

Lorſque les Ducs de Parme y faiſoient la plus grande figure, on y comptoit juſqu'à cinquante mille ames : ce nombre a depuis beaucoup diminué ; mais depuis l'établiſſement des nouveaux Souverains, la population s'eſt rétablie au point que l'on y trouve quarante-cinq mille habitans. L'air y eſt ſi bon, que l'on y vit très-long-temps ; on en donne pour preuve, que lorſqu'on fit le dénombrement des habitans de Parme, du temps de l'Empereur Veſpaſien, on y trouva trois hommes qui avoient chacun cent vingt ans, & deux qui en avoient cent trente.

Il y a dans l'Etat de Parme grand nombre de Maiſons nobles, illuſtres & anciennes ; quelques-unes ont des palais dans la ville : tels ſont les *San-Vitale* & les *Rangoni*, auxquels on doit ajouter les *Pallavicini*, les *Roſſi*, qui ont poſſédé le comté de San-Secondo, les *Lupi*, Marquis de Soragna, & les *Terci*, qui ont eu le comté de Sezza. Les Pallavicini & les San-Vitale ont eu l'honneur, ſi c'en eſt un, d'avoir été les maîtres & les tyrans de Parme. J'ai déjà dit quelque choſe des premiers, en parlant de la République de Gênes. On croit

que

que leurs premiers auteurs vinrent d'Allemagne en Italie au dixieme ſiecle, & que dès-lors un d'entre eux eut le château de *Varano* dans le Parmeſan. C'eſt de cette branche que deſcendent conſtamment les Pallavicini de Parme, qui, dès le quatorzieme ſiecle, étoient puiſſans, poſſédoient de grandes terres, & ſe trouvoient en état de tenir tête aux Tyrans, & d'être Tyrans eux-mêmes. Une ſeconde branche des Pallavicini s'établit à Gênes ; c'eſt celle dont j'ai parlé, & qui a été agrégée à la Nobleſſe Génoiſe. Une troiſieme branche attachée aux Empereurs Allemands, rentra pluſieurs fois en Allemagne avec eux, revint en Italie, & enfin s'établit à Plaiſance ; il y eut de cette branche un Marquis Albert, qui mourut en 1034, & eſt enterré dans une abbaye qu'il avoit fondée à Caſtiglione. Ses deſcendans s'unirent avec leurs parens de Parme, & ces deux branches réunies ſe ſignalerent dans toutes les guerres qui agiterent l'Italie pendant les douzieme & treizieme ſiecles. Ils furent à pluſieurs repriſes Podeſtats de Milan & de Plaiſance, & quelquefois même Vicaires des Empereurs dans la Lombardie. Les Empereurs les inveſtirent de fiefs conſidéra-

bles, entre autres de Borgo San-Donino, ville épiscopale entre Parme & Plaisance. Tout le pays des environs porta leur nom, & l'a conservé si bien, qu'on l'appelle encore l'*Etat Pallavicin*. Ils prirent des alliances avec les Visconti, les Sforces, les Landi, les Scotti, & jouerent un grand rôle dans les guerres d'Italie. Un d'entre eux fut à la tête de la Conjuration, qui fit périr Pierre-Louis Farnese. Enfin ceux-ci ayant pris le dessus, les Pallavicini ont été réduits à n'être plus que leurs vassaux dans les duchés de Parme & de Plaisance; mais ils continuent d'ailleurs à figurer parmi les grandes Maisons d'Italie.

Les *San-Vitale* étoient connus à Parme dès l'an 900. Au treizieme siecle, ils étoient au nombre des quatre familles illustres de cette ville, telles que les Corregio, les Pallavicini, les San-Vitale, & les Rossi. On trouve dans les Annales de Parme, que l'an 1322, Adrien de Rossi ayant épousé Vannina de San-Vitale, leurs noces se célébrerent avec une si grande affluence de noblesse, qu'il y assista douze cents Gentilshommes, & neuf cent quatre-vingt-six Dames de qualité. Aussi les San-Vitale & les Rossi trouverent-ils moyen, quelque temps après,

de s'emparer de la ville de Parme. Ils en chasserent les Corregio ; mais peu après, ces deux familles se brouillerent ; les San-Vitale chasserent les Rossi, puis furent chassés eux-mêmes. Cependant ils conserverent une grande considération dans le pays, dont leur nom jouit encore. Au 16e siecle, Jérôme de San-Vitale hérita du marquisat de Colorno ; mais dans la suite ses descendans ont été obligés de céder cette terre aux Farneses. Ils ont fait bâtir le château de Plaisance, qui subsiste encore.

Les *Rossi* sont venus en Italie avec les Conrads ou Empereurs Saxons ; le premier d'entre eux s'appeloit *Roland*, & il y a eu depuis nombre de Seigneurs de cette famille, qui ont porté ce nom. Au douzieme siecle, plusieurs d'entre eux ont été Podestats de Parme & de Crémone ; mais les Corregio les chasserent de Parme ; ils y rentrerent & en chasserent ceux-ci, après s'être alliés avec les San-Vitale. Ils obtinrent le marquisat de San-Secondo, qui a resté pendant plusieurs siecles dans leur Maison. Au seizieme siecle, on en comptoit jusqu'à dix du nom de *Roland*, autant de celui de *Bertrand*, & ils avoient alors des alliances avec les Médicis, les Gonzagues & les Farneses.

Les *Rangoni* prétendent à la même ancienneté que les deux familles précédentes, quoiqu'ils ne jouent pas un si grand rôle dans l'Histoire. Ils se sont partagés en deux branches; l'une est établie à Modene, l'autre à Parme: celle-ci s'étant alliée aux Corregio, elle partagea en quelque maniere la grandeur de cette Maison, qui est à présent éteinte.

Parme a produit de tout temps des hommes illustres dans les Sciences & dans les Arts, quelques-uns même dans la Politique. *Cassius*, ami & compagnon de Brutus, & le second des assassins de César, étoit Parmesan. *Macrobe*, Auteur Latin, assez connu des Savans, l'étoit aussi. *Corrège*, le Peintre le plus agréable de l'Ecole de Lombardie, s'il n'est pas né précisément à Parme, y a passé du moins sa vie, & a travaillé là plus que nulle part ailleurs. *François Mazzoli* n'a point d'autre nom que *le Parmesan*; c'est un des meilleurs Peintres de l'Ecole Lombarde. *Lanfranc*, mort à Rome en 1647, tient place après ceux-ci, & étoit leur compatriote. *Pomponio Torelli*, & le Comte *Juste-Antoine de San-Vitale*, étoient bons Poëtes Italiens. Nous avons vu à Parme un Abbé *Frugoni* jouir

d'une grande réputation en Italie. *Æneas Vicus* étoit bon Deſſinateur & grand Antiquaire; enfin, de nos jours, Parme a eu dans ce genre un Pere *Pacciaudi*, & le Pere *Zucchi*, Jéſuite Parmeſan, a l'honneur d'avoir inventé les téleſcopes à réflexion.

La petite ville de *Colorno*, à quatre lieues de Parme, renferme le plus beau palais de campagne qu'aient eu les Ducs de Parme de la Maiſon Farneſe. Les nouveaux Souverains l'ont fait réparer & embellir : on y a fait conſtruire entre autres un ſallon très-orné, & une jolie ſalle de ſpectacle. Les jardins ſont ſuperbes, & renferment de belles ſtatues, dont deux magnifiques antiques, trouvées à Rome. En 1734, il ſe paſſa, dans le parc même de Colorno, une affaire très-vive entre les François & les Autrichiens.

De l'autre côté du Taro, en tirant vers Plaiſance, on trouve les marquiſats de *Soragna* & de *San-Secondo*; le premier appartenant aux Roſſi, le ſecond aux Lupi; *Rocca Biancha*, près du Pô, aux Rangoni; *Caſtel-Guelfo*, qui tire ſon nom des anciens Guelfes; & enfin, en remontant le Taro & s'approchant des montagnes, le bourg

de *Fornuovo*, fameux par la bataille qu'y livra le Roi Charles VIII, le 6 Juillet 1495, à presque tous les Souverains d'Italie réunis pour empêcher son retour en France. Quoiqu'il eût quarante mille hommes à combattre, & que son armée ne fût que de huit mille, il les vainquit, & cette victoire fit le plus grand honneur à la Nation Françoise.

A peu de distance de ce lieu, encore plus avant dans les montagnes du Parmesan, sont les ruines de la ville de *Velleia*, dont nos anciens Historiens parlent peu, qui étoit tout-à-fait oubliée au treizieme siecle, & qui paroît cependant avoir été considérable. Elle fut abîmée, on ne sait pas précisément dans quel temps, par la chute d'une partie des montagnes de l'Apennin, au pied desquelles elle étoit située : on voit encore les quartiers de rochers qui ont écrasé ses édifices; on reconnoît aussi les traces d'un volcan qui doit avoir contribué à sa ruine. Ce n'est qu'en 1760 qu'on a commencé à fouiller sous ces rochers, d'où l'on a tiré quantité de médailles Romaines, dont les plus récentes sont du quatrieme siecle; mais du reste, les statues, les bustes, les colon-

nes sont si brisés, qu'au bout de quatre ou cinq ans on a déséspéré d'en tirer rien d'entier : cependant quelques fragmens d'inscriptions ont appris que cette ville avoit un territoire qui s'étendoit sur plus de trente bourgs ou villages, dont les habitans composoient une petite nation, nommée les *Anamani.*

Entre les duchés de Parme & de Plaisance, & sous le même Souverain, est l'Etat Pallavicin, composé de deux villes, *Bussèto* & *Borgo San-Donino*, & de quelques bourgs & villages, tels que *Monticello* sur le Pô, & *Castel Gibelino* sur le même fleuve, appelé ainsi en opposition de Castel Guelfo. Borgo San-Donino est une petite ville épiscopale, & renferme, outre sa cathédrale, deux paroisses, trois couvens d'hommes, autant de filles, & un collége. Les châtaignes & les truffes de Borgo San-Donino sont en réputation. La ville étoit autrefois fortifiée ; mais le Duc de Parme en a fait raser les fortifications, ce qui fait qu'elle est moins exposée aux ravages & au désordre des siéges. Elle doit son nom à *Saint Donin*, Officier de la Maison de l'Empereur Maximien Hercule, qui,

ayant déplu à l'Empereur pour s'être déclaré Chrétien, s'enfuit, fut arrêté dans ce lieu, & y eut la tête tranchée l'an 304. Peu de temps après, sous le regne de Constantin, premier Empereur Chrétien, on assura qu'il s'opéroit des miracles sur le tombeau de Saint Donin; on y bâtit une église, & il s'établit insensiblement à l'entour une ville, sinon considérable, au moins fort agréable. On y fonda une collégiale; les Pallavicini en furent long-temps Seigneurs; mais l'ayant cédée aux Farneses, le Duc Rainuce I obtint, en 1601, du Pape Clément VIII, qu'elle fût érigée en évêché.

Duché de Plaisance.

Le duché de *Plaisance* est pour le moins aussi grand que celui de Parme; il lui dispute le rang, ce qui est assez indifférent, puisqu'ils appartiennent au même Souverain; mais il faut observer qu'en cas d'extinction de la branche de la Maison de Bourbon qui regne à Parme, la plus grande partie du duché de Plaisance jusqu'à la Nura (y compris même la capitale) doit appartenir au Roi de Sardaigne, & le reste du Plaisantin, & le Parmesan tout entier, à la nouvelle Maison d'Autriche.

La ville de *Plaisance*, en écartant quel-

ques chimeres ridicules, a certainement été fondée par les Toscans sur le Pô, à peu de distance de l'embouchure de la Trébia, dans une situation très-riante. Les Gaulois Boïens s'en emparerent comme du reste de l'Insubrie, & les Romains s'en rendirent les maîtres, ainsi que de la Gaule Cisalpine, l'an 535 de la fondation de Rome. Ils y établirent presque aussi-tôt une Colonie Romaine, qui devint très-florissante. Environ cinquante ans après, Annibal étant venu en Italie, Plaisance devint une place d'armes qu'on lui opposa. Les Romains ayant été battus sur le bord du Tesin, s'y retirerent. Les Carthaginois les y poursuivirent, & ayant eu un nouvel avantage & passé la riviere de Trébia, Plaisance fut brûlée, pillée & saccagée. Cependant par la suite les Romains ayant regagné du terrein, la reprirent, & les Carthaginois ayant été enfin chassés de l'Italie, Plaisance rentra sous la domination Romaine, & fut parfaitement rétablie : elle se soumit successivement à César & à Auguste, sans éprouver les mêmes malheurs que Crémone & Mantoue. Après la mort de Néron & celle de Galba, elle fut le théatre

d'une guerre vive, mais courte, entre Othon & Vitellius; ce dernier fut vainqueur, mais peu après vaincu par Vespasien, qui resta tranquille possesseur de l'Empire. Plaisance fut en paix sous sa domination & celle de ses successeurs. Au commencement du quatrieme siecle, un grand nombre de Chrétiens y fut martyrisé par ordre de Dioclétien.

En 322, le Pape Eusebe sacra *S. Victor*, premier Evêque de Plaisance. On montre encore son tombeau, & l'on conserve ses reliques dans Plaisance avec celles de *Saint Savin*, son successeur, qui gouverna cette église pendant quarante-cinq ans.

Pendant le cours du cinquieme siecle, Plaisance fut deux fois ravagée par les Barbares. En 476, Odoacre, Roi des Hérules, ayant vaincu Oreste & son fils Augustule, dernier des Empereurs d'Occident, & les ayant pris dans Pavie, les fit conduire à Plaisance, où il leur fit publiquement trancher la tête sur la grande place (suivant la Chronique de Plaisance). Odoacre & ses Hérules resterent pendant quelques années maîtres de Plaisance & même de Rome; mais

enfin ils furent défaits par Théodoric, Roi des Ostrogoths, qui soumit Plaisance comme le reste de l'Italie. Sur la fin du seizieme siecle, les Lombards chasserent les Ostrogoths, & Plaisance fit partie de la Lombardie, jusqu'à la déstruction du royaume des Lombards par Charlemagne: elle obéit à ses descendans. L'Empereur Lothaire, son petit-fils, étant venu à Plaisance pour s'opposer aux courses des Sarasins, il y mourut l'an 855.

Après l'extinction de la race de Charlemagne, le sort de Plaisance fut le même que celui des autres villes de l'Italie; elle se partagea entre les factions des Guelfes & des Gibelins. Ses Gouverneurs, dans ces temps de troubles, se rendirent Souverains, & eurent des guerres avec leurs voisins, dans lesquelles ils engagerent les Plaisantins. Le dôme, ou la cathédrale de Plaisance, fut commencé à bâtir tel qu'il l'est aujourd'hui, l'an 1122.

Pendant le douzieme siecle, Plaisance s'érigea en République, & fut gouverné par un Sénat & des Consuls. L'Empereur Frédéric Barbe-rousse étant venu en Italie, ruina plusieurs villes, entre autres Milan & Crémone; mais il ne

paroît pas qu'il fît autant de mal à la ville de Plaiſance, & elle en fut quitte pour être rançonnée. On trouve dans la liſte de ſes Conſuls les noms de Viſconti, de Scotti, de Landi, de Rangoni, de Pallavicini, & de quelques autres Nobles, qui par la ſuite devinrent les Tyrans de leur pays, mais qui alors n'oſoient pas ſe conduire comme tels. Ce n'eſt qu'au treizieme ſiecle que l'on voit un ſeul Podeſtat à la place de pluſieurs Conſuls, & que cette dignité étant remplie par des Seigneurs des familles précédemment nommées, ils devinrent plus puiſſans; ils ne devoient reſter en place qu'un an, mais quelques-uns s'y maintinrent plus long-temps.

En 1271, Théobalde Viſconti, né à Plaiſance, fut élu Pape ſous le nom de *Grégoire X*; il paſſa dans ſa patrie, y fut reçu avec tous les honneurs dus à ſa dignité, & accorda des priviléges à l'Evêque & au Chapitre de la cathédrale: ce Pontife ne régna que quatre ans. Enfin, ſur la fin de ce ſiecle, Albert Scotti ſe fit déclarer Gouverneur perpétuel, ou plutôt Tyran de Plaiſance: il laiſſa ſubſiſter les Podeſtats, mais ſous ſes ordres, & n'en choiſit que d'entiérement dévoués à lui. Il fit la guerre aux Viſconti de Milan, en faveur

des Turriani ; mais la cruauté de François Scotti fut cause que les Plaisantins se révolterent & chasserent ceux de cette famille. Etant rentrés dans Plaisance, ils en furent encore expulsés par les Landi, aidés des Visconti. Ces nouveaux Tyrans furent protégés par les Empereurs, cependant aussi cruels que les autres : Plaisance ne fut pas plus tranquille sous leur domination. En 1322, c'étoient les Landi qui avoient le principal pouvoir dans la ville, & l'Empereur Louis de Baviere leur accorda des fiefs qui portent encore leur nom, & sont situés dans les montagnes derriere le duché de Plaisance ; j'en parlerai dans un moment. Dans le courant du quatorzieme siecle, les Scotti reprirent l'autorité, ensuite les Visconti. *Pierre Philiargi*, qui avoit été Evêque de Plaisance en 1405, fut élu Pape sous le nom d'*Alexandre V*, & mourut peu de temps après. Il établit une Université à Plaisance. Les Visconti qui régnoient à Milan, continuoient de tyranniser Plaisance ; mais comme ils n'y résidoient pas, leur autorité n'y étoit pas bien établie : il y avoit des troubles dans la ville, dont les Gonzagues, les Arcelli, & les Malatesta

se rendirent passagérement les maîtres : enfin elle fut soumise aux Sforces, après avoir été souvent ravagée. Les Landi, les Rossi y étoient très-puissans. Louis XII & François I en furent successivement les maîtres ; & Charles-Quint, après l'extinction de la Maison de Sforce, céda au Pape Plaisance, aussi bien que Parme, sous prétexte d'ancienne donation de ces fiefs, faite par Charlemagne à l'Eglise Romaine. Les Plaisantins ne se trouverent pas d'abord bien disposés pour cette nouvelle domination. Les Scotti exciterent dans la ville de grands troubles ; ils en furent chassés, & voulurent y rentrer par trahison ; mais Charles-Quint s'étant réconcilié avec Clément VII, la possession de cette place fut confirmée au Pape, & l'Empereur trouva bon que Plaisance fût fortifiée : elle fut mise à peu près dans l'état où elle est à présent, enveloppée d'un rempart avec quelques bastions, & un fossé sec, sans aucun ouvrage extérieur (1).

En 1545, le Pape Paul III investit

---

(1) Ce qu'on y a ajouté ne consiste qu'en quelques demi-lunes & un chemin couvert.

des duchés de Plaisance & de Parme son fils Pierre-Louis Farnese. L'année suivante, ce nouveau Duc fit bâtir la citadelle, &, en 1547, il fut assassiné. Les principaux auteurs de ce meurtre furent un Comte Landi, un d'Anguissola, & deux Pallavicini. La ville fut pendant quelque temps dans une espece d'anarchie ; mais en 1555, Octave Farnese, fils du premier Duc, ayant épousé Marguerite d'Autriche, fille naturelle de l'Empereur, il y rentra avec éclat & cérémonie. Depuis ce moment, les Farneses n'ont cessé de dominer, comme je l'ai dit, sur Parme & sur Plaisance jusqu'à l'extinction de leur Maison.

La Noblesse de Plaisance a à sa tête les Pallavicini, dont j'ai déjà beaucoup parlé, les Malaspini, les Landi, les Scotti, & les Anguissola, dont je parlerai.

Plaisance est digne de son nom par les agrémens de sa situation ; elle n'est qu'à cent pas du fleuve du Pô. Ce que l'on voit d'antiquités dans la ville, est une fontaine d'architecture antique, avec quelques restes de bas-reliefs & d'inscriptions ; on dit qu'elle est du temps de César-Auguste. On prétend que la ville a cinq milles de circuit ; elle contenoit, au

commencement de ce ſiecle, vingt-huit mille habitans, dont deux mille Eccléſiaſtiques ; à préſent elle ne paroît pas être ſi peuplée, car ſes places, qui ſont vaſtes & belles, paroiſſent dénuées d'habitans.

Les égliſes de Plaiſance ſont en général très-belles : celle qui étoit, il n'y a pas long-temps, en meilleur état, eſt celle des Auguſtins, bâtie par le célebre Architecte Vignole : elle a cinq nefs, qui font un magnifique effet. On voit ou on voyoit de très-beaux tableaux dans ces édifices ſacrés, entre autres la coupole de la cathédrale, peinte par Guerchin, & quelques tableaux de Carrache dans cette même égliſe. Une autre, *Sainte-Marie in Campania*, a été peinte à freſque par Paul Véroneſe. On voyoit, il y a une trentaine d'années, dans l'égliſe de Saint-Sixte, un ſuperbe tableau de Raphaël, que le Roi de Pologne, Electeur de Saxe, a acheté, en 1753, une ſomme conſidérable ; il n'en a laiſſé aux Chanoines réguliers qu'une copie : & dans le palais Scotti, de belles peintures de Lanfranc, qui avoit été Page d'un Seigneur de cette Maiſon. Le palais ducal, qui ſubſiſte encore à Plaiſance,

Plaiſance, quoiqu'aſſez abandonné, eſt bâti ſur les deſſins de Vignole. On y voit quelques beaux bas-reliefs, mais les tableaux qui l'ornoient ont été tranſportés à Naples. Sur une place voiſine du palais, ſont deux ſtatues équeſtres fameuſes, qui ſont, dit-on, du fameux Sculpteur Jean de Bologne, ou du moins de ſon premier éleve; l'une repréſente le Duc Alexandre Farneſe, & l'autre le Duc Rainuce, ſon fils. On a gravé ſur les piédeſtaux de ces deux ſtatues, des inſcriptions flatteuſes pour l'un & l'autre de ces Ducs, où l'on parle des exploits de l'un, de la bonté de l'autre, & de l'encouragement qu'il donna au commerce.

Entre les grands hommes que la ville de Plaiſance a produits, il faut compter le Cardinal Alberoni, dont la fortune a été ſi ſinguliere, le génie & la hardieſſe marqués par de ſi grands deſſeins, & la diſgrace ſi éclatante : il n'eſt mort qu'en 1746, âgé de quatre-vingts ans, retiré dans un grand & beau ſéminaire qu'il avoit fait bâtir à la porte & à la vue de Plaiſance. Le bâtiment fut fort maltraité lorſque les François ſe virent obligés d'abandonner le Parmeſan & le Plaiſantin, la même année de la mort du Car-

dinal ; mais il eſt à préſent aſſez bien rétabli.

Un peu plus loin de Plaiſance, en tirant à l'occident, ſur les bords de la Trébia, on montre encore le champ de bataille où Annibal défit les Romains, l'an de Rome 535, 219 ans avant la naiſſance de Jéſus-Chriſt, au commencement de la ſeconde guerre Punique ; c'eſt ce que l'on appelle *la bataille de Trébie.* C'eſt auſſi dans cette plaine que le Pape Urbain II tint, en 1095, un Concile, qui avoit été convoqué à Plaiſance ; mais la ville ſe trouvant trop petite pour contenir tous ceux qui y accoururent, on fut obligé de les aſſembler en raſe campagne. On y comptoit plus de deux cents Evêques, quatre mille Eccléſiaſtiques, tant Abbés qu'autres en dignité, & trente mille Laïcs. On y condamna l'héréſie de Bérenger, qui nioit la préſence réelle de Jéſus-Chriſt dans l'Euchariſtie, & on y établit le jeûne des Quatre-Temps. On voit dans ces environs des reſtes de la magnifique Voie Emilienne, conſtruite ſous le conſulat d'Emilius Lepidus & de Caïus Flaminius. Après avoir traverſé Plaiſance, Parme, Reggio, Modene & Bologne, elle finiſſoit à Rimini.

Sur cette grande route, entre Plaisance & Borgo San-Donino, est la petite ville & la riche abbaye de Bernardins de *Firenzuola*. Les bâtimens y étoient si vastes, qu'au seizieme siecle un Abbé, qui étoit de la Maison de Birague, y reçut & y régala le Pape Paul III, l'Empereur Charles-Quint, & le Roi François premier. Le village de *Salso*, dans les montagnes du Plaisantin, renferme des salines qui sont d'un très-grand produit, puisqu'on assure qu'elles rapportent au Duc, tous frais faits, plus de cinquante mille écus Romains.

Enfin, entre le duché de Plaisance, les montagnes du Parmesan, & celles de la riviere de Gênes, est un pays montueux & sec, que l'on nomme communément *Etat Landi*, parce qu'il a été autrefois possédé par la famille de ce nom. Ce pays est assez étendu, mais peu fertile & assez désagréable. Il ne contient que deux petites villes, dont l'une s'appelle *Bardi*, sur la riviere de Cevo, l'autre *Borgo val di Taro*, sur la riviere de Taro. Cette derniere ville a été érigée en principauté en faveur des Landi, qui en avoient anciennement hérité des Fies-

ques, mais qui ensuite l'ont vendue au Duc de Parme.

Guastalla, actuellement à ce même Duc, appartenoit, comme je l'ai dit, à une branche de la Maison de Gonzague, qui est éteinte depuis peu ; aussi ce pays touche-t-il à celui ci-devant possédé par les Ducs de Mantoue : il est séparé de celui de Parme par une partie du Modenois. La ville capitale, située sur le Crostollo, est petite, mais bien bâtie. Elle étoit fortifiée pendant la derniere guerre, mais se trouve à présent sans défense. On y voit encore le château des anciens Ducs. En 1734, il se donna sous ses murs une bataille entre les Impériaux & les François, à l'avantage des premiers. De Guastalla dépendoit autrefois *Novellara*, qui y est contiguë, mais qui a été cédée par l'Empereur au Duc de Modene en 1737. De l'autre côté du Pô, près de l'Oglio, sont *Bozollo* & *Sabionetta*, qui ont été possédées par une branche de la Maison de Gonzague, & qui appartiennent aujourd'hui à l'Infant Duc de Parme.

Duché de Modene.

Les Etats du Duc de Modene sont à peu près aussi étendus que ceux de

Parme, ſans y comprendre la principauté de *Maſſa*, qui appartient perſonnellement à la Ducheſſe, mais dont l'Archiducheſſe ſa fille doit hériter, ainſi que des poſſeſſions du Duc, & qui conſiſtent dans le duché de Modene proprement dit, celui de Reggio, les principautés de Carpi, de Corregio, & de la Mirandole.

La ville de *Modene* ſe vante d'avoir été fondée il y a trois mille ans, cinq cents ans avant la fondation de Rome, par les Umbriens & les Etruſques ou Toſcans, qui y envoyerent une colonie. On prétend induire d'un vers de Virgile, que les Modénois ſecoururent Enée contre Turnus. Les Gaulois Boïens s'emparerent de cette ville ſous Brennus, & elle fit partie de la Gaule Ciſalpine & Ciſpadane. Les Romains ayant conquis cette Gaule, établirent des colonies à Modene, auſſi bien qu'à Plaiſance & à Crémone; & Modene fut élevée au rang des *Municipes*, c'eſt-à-dire, de celles qui jouiſſoient du droit des grandes villes Romaines. Elle fut priſe par le grand Pompée, l'an 676 de la fondation de Rome, ſoixante-ſeize ans avant la naiſſance de Jéſus-Chriſt, & aſſié-

gée environ trente ans après, par Marc-Antoine, parce que Brutus & Decius s'y étoient réfugiés; mais elle ne fut pas prise alors, & resta tranquille depuis le regne d'Auguste, à qui elle se soumit, jusque sous les derniers Empereurs Romains. On voit encore dans différens cabinets un grand nombre d'inscriptions & de monumens, qui prouvent qu'elle étoit très-peuplée & très-magnifique pendant ce temps là. On a prétendu que Saint Pierre, Saint Paul & Saint Barnabé y avoient prêché l'Evangile. Il est pourtant vrai que le premier Evêque de Modene que l'on connoisse est *Denis*, qui vivoit sous le regne de l'Empereur Constantin. *Saint Geminien*, le troisieme, a été mis au nombre des Saints, & est reconnu pour le Patron de la ville. Il y eut sous Charlemagne un Evêque nommé *Geminien II*, qui obtint de cet Empereur des biens & des priviléges, qui furent confirmés à ses successeurs par les fils & les petits-fils de Charlemagne.

On prouve que la Maison Rangoni étoit déjà fameuse au commencement du dixieme siecle, parce que dès-lors *Othon Rangoni* fut Evêque de Mo-

dene, & peu après Archevêque de Milan. Pour revenir à l'Histoire profane de Modene, l'Empereur Constantin avoit d'abord causé de grands maux à cette ville, à cause qu'elle avoit pris le parti de ses ennemis; mais aussi-tôt que l'Empire lui fut parfaitement soumis, il la rétablit plus magnifique & plus brillante qu'auparavant. En reconnoissance, les Modénois éleverent en son honneur une colonne, surmontée d'une croix, que l'on voit encore dans un fauxbourg près de la ville. Sur la fin du quatrieme siecle, le Tyran Maxime, & Alaric, Roi des Huns, la ravagerent; Sous les Goths, elle fut soumise à la Métropole de Ravenne, tant pour la Jurisdiction civile, que pour l'ecclésiastique. Odoacre, Roi des Hérules, la ruina, puis la rétablit, comme avoit fait Constantin. Si Charlemagne fit quelque bien à ses Evêques, il la priva d'ailleurs d'une partie de son territoire, pour augmenter le district de la ville de Bologne.

Le premier Comte de Modene fut, suivant les anciens Auteurs Italiens, *Sigefroi*, qui vivoit l'an 909, du temps de Bérenger, Empereur & Roi d'Italie. Il

mourut l'an 945, & eut pour fils *Azon*, premier du nom, qu'on dit avoir été Marquis d'Est, & qui gouverna cette ville pendant le regne de Bérenger II.

En 980, l'Empereur Othon II donna Modene entre autres biens à *Thédalde*, que quelques-uns croyent avoir été fils d'Azon. Thédalde fut pere de *Boniface*, qui lui succéda vers l'an 1012. L'Empereur Conrad III augmenta beaucoup ses possessions, & le fit Duc & Marquis de Toscane. Boniface résidoit dans le château de *Canosse*, qui devint fameux sous le regne de sa fille, la Comtesse *Matilde*, grande bienfaitrice de l'Eglise, & dévouée au Pape Grégoire VII. Matilde n'hérita du vaste héritage de son pere, qu'après la mort de son frere Frédéric, & même de sa mere Béatrix, fille de Frédéric II, Duc de la Haute-Lorraine; cette Princesse avoit épousé en secondes noces Godefroi le Barbu, Duc de la Basse-Lorraine, qui gouverna, conjointement avec elle, ses Etats, tant en Lorraine qu'en Italie. Elle avoit donné pour époux à sa fille Godefroi le Bossu, fils de Godefroi le Barbu; mais Matilde devint bientôt veuve sans enfans,

& Béatrix étant morte presque aussi-tôt, la jeune Comtesse succéda à toutes les possessions & à tous les droits de sa mere. Pendant son veuvage, elle s'attacha au Pape Grégoire VII, qui soutenoit alors une guerre très-vive contre l'Empereur Henri IV; elle reçut le Pape dans son château de Canosse, leva des troupes en sa faveur, & fit long-temps la guerre pour lui. Grégoire VII étant mort, elle épousa, en 1089, à la persuasion du Pape Urbain II, Guelfe II, fils de Guelfe premier, Duc de Baviere, & petit-fils, aussi bien qu'elle, du premier Azon, Marquis d'Est, qui étoit mort centenaire. Guelfe & Matilde ne firent pas long-temps bon ménage; ils se séparerent. La Comtesse mourut en 1115, & son mari en 1119, sans enfans. Matilde légua la plus grande partie de ses possessions à l'Eglise; mais les Empereurs n'en laisserent aux Papes qu'une portion, qui forme aujourd'hui le patrimoine de Saint Pierre : ils s'emparerent du reste; mais ils eurent bien de la peine à gouverner la plupart des villes d'Italie.

Modene éprouva les troubles intérieurs les plus funestes; les Citoyens se faisoient la guerre, les uns se déclarant pour le

parti des Guelfes ou des Papes, les autres pour celui des Gibelins ou des Empereurs. Pendant le cours du douzieme siecle, elle fut assiégée par les Bolonois, & brûlée; elle fut excommuniée & mise en interdit par les Papes; les Evêques furent chassés de la ville & privés de leurs terres. Elle fut pillée par les troupes de l'Empereur. Ce ne fut qu'en 1288, que les Modénois, lassés enfin de la tyrannie de leurs concitoyens, appelerent pour les gouverner *Obizon d'Est*, descendant de cette même Maison dont étoit Guelfe, second mari de la Comtesse Matilde. Obizon étoit déjà Marquis de Ferrare, étant arriere petit-fils d'Azon d'Est, sixieme du nom, qui s'en étoit emparé en 1196, & qui tiroit son origine en ligne directe d'Azon premier, pere de Guelfe, mari de la Comtesse Matilde, & de Henri le Noir, de qui descend la Maison de Brunswick. *Azon*, huitieme du nom, succéda à son pere Obizon dans toutes ses seigneuries; mais ses freres les lui disputerent; & *Aldobrandin*, l'un d'eux, ayant épousé une fille de la Maison Rangoni, le chassa de Modene, où il rentra cependant. Irrité contre ses freres, il voulut laisser tous ses Etats à Foulques, fils

d'un de ses bâtards. Il en résulta de grandes guerres, pendant lesquelles Modene fut possédée par des Seigneurs passagers & étrangers. Mais, en 1336, *Obizon III*, fils d'Aldobrandin d'Est, & ses freres, rentrerent en possession de Modene. Obizon étant resté seul, fut Seigneur de Modene jusqu'en 1352, qu'il mourut, laissant cinq fils & quatre filles. Trois de ses fils lui succéderent l'un après l'autre dans les seigneuries de Ferrare & de Modene. *Nicolas*, fils d'Albert, le dernier des trois, remplaça son pere. Ce Marquis Nicolas fit trancher la tête à sa seconde femme, *Parisina de Malatesta*, & déclara son successeur son fils naturel *Lyonel*, quoiqu'il eût des enfans légitimes de sa troisieme femme, mais qui étoient encore très-jeunes. Lyonel mourut en 1450, laissant un fils, mais qui ne lui succéda pas; ce fut *Borso*, aussi bâtard du Marquis Nicolas, qui fut créé par l'Empereur Frédéric III, Duc de Modene & de Reggio, en 1452, & en 1471, Duc de Ferrare par le Pape. Il mourut la même année; & enfin *Hercule*, fils légitime de Nicolas, succéda aux trois duchés de son frere naturel; celui-ci ne mourut qu'en 1505.

Alphonse, son fils aîné, lui succéda : sa vie fut fort agitée ; les événemens en sont très-curieux. Il épousa en premieres noces Lucrece Borgia, fille du Pape Alexandre VI ; il en eut trois fils, dont l'aîné fut son successeur. Etant veuf, il se maria très-légitimement à une fille de basse condition, nommée *Laura Eustochia*. Il en eut deux enfans, que leurs freres refuserent de reconnoître pour légitimes, quoiqu'ils le fussent. Nous verrons dans un moment, que le Pape les appuya dans cette injuste prétention. *Hercule II*, fils aîné du Duc Alphonse & de Lucrece, lui succéda dans ces deux duchés ; il épousa Renée de France, fille du Roi Louis XII, & mourut en 1559. Son fils aîné, *Alphonse II*, le remplaça sans difficulté ; mais il mourut en 1597 sans enfans. Ce fut alors que le Pape s'empara de Ferrare, comme d'un fief de l'Eglise, vacant par la mort des héritiers légitimes, au préjudice des droits de *César d'Est*, fils d'Alphonse, Marquis de Montechio, qui avoit pour pere Alphonse premier, & pour mere Laura Eustochia. Quoique les titres du Duc César fussent excellens, le Pape se trouva le plus fort, & réussit à conserver Fer-

rare ; Modene & Reggio resterent seuls au Duc César, qui mourut en 1628. Son fils aîné avoit déjà été marié, avoit des enfans, & étoit veuf. Il prit possession des duchés de son pere ; mais ce ne fut pas pour long-temps : dès l'année suivante, il abdiqua la couronne ducale pour entrer dans l'Ordre des Capucins, persista dans sa vocation, & ne mourut qu'en 1644. *François I*, son fils, Prince très-brave, quoique très-dévot, vécut jusqu'en 1658, & eut pour héritier *Alphonse IV*, qui épousa Laure Martinazzi, niece du Cardinal Mazarin. Ce Duc ne régna pas long-temps ; il mourut en 1662, âgé de vingt-huit ans, laissant un fils & une fille : celle-ci fut femme du malheureux Jacques II, Roi d'Angleterre ; le fils fut Duc de Modene sous le nom de *François II*, & vécut jusqu'en 1694, mais n'eut point d'enfans. Il fut remplacé par son neveu *Renaud*, fils cadet du Duc François premier. Celui-ci régna long-temps, n'étant mort qu'en 1737. Il épousa Charlotte-Félicité de Brunswick-Hanovre, sœur de Guillelmine-Amélie, qui avoit épousé l'Empereur Joseph : ces deux Princesses s'étoient rendues Catholiques. Ainsi la Maison de

Brunſwick ſe trouva rapprochée de celle d'Eſt, dont elle étoit ſéparée depuis ſix à ſept cents ans. Ce fut ſous ce Duc que la poſſeſſion de Corregio fut aſſurée à la Maiſon d'Eſt, & qu'elle acquit les principautés de la Mirandole, de Concordia & de Novellara. *François-Marie*, Prince de Modene, ſuccéda à ſon pere; il avoit épouſé Charlotte-Aglaé d'Orléans, fille du Duc de ce nom, qui avoit été Régent de France : il eſt mort en 1780. Son fils, actuellement régnant, s'appelle *Hercule Renaud*; il eſt né en 1727, marié en 1741 à Marie-Thérèſe Cibo, héritiere du duché de Maſſa. Ils n'ont qu'une fille unique, Marie-Béatrix d'Eſt, mariée à l'Archiduc Ferdinand, frere de l'Empereur : cette Archiducheſſe eſt déjà mere de quatre Princes & de deux Princeſſes.

La ville de Modene ſe diſtingue en vieille & neuve. Dans l'une & dans l'autre on va preſque toujours à couvert dans les rues, ſous les portiques, ce qui eſt d'une grande commodité pendant les chaleurs, mais qui rétrécit les rues, & leur donne un air de triſteſſe, d'obſcurité & même de dépopulation, parce que tous les gens de pied marchant

ſous les portiques, on ne voit dans le milieu des rues que des chevaux & des voitures : auſſi met-on au nombre des embelliſſemens que les Princes d'Eſt ont faits depuis quelque temps à la ville, la ſuppreſſion de ces portiques dans les quartiers les plus ſerrés.

Dès le ſiecle dernier, on eſtimoit la population de Modene à plus de vingt mille habitans. La ville eſt très-réguliérement fortifiée, les foſſés larges & pleins d'eau, mais les baſtions petits. Il n'y a aucun ouvrage extérieur. La citadelle, commencée par le Duc François I au milieu du dix-ſeptieme ſiecle, eſt réguliere, & a cinq baſtions. Quoiqu'aucune grande riviere ne traverſe la ville, il y a une grande quantité de belles eaux & de fontaines; l'abondance des ſources eſt même une merveille du pays. Le palais ducal, bâti en 1635 par le Duc François I, ſe voit dans la nouvelle ville, & eſt le plus ſuperbe édifice de Modene; il eſt iſolé & entouré de belles places, ce qui rend ſa magnificence & ſon architecture d'autant plus frappantes. L'intérieur de la cour eſt orné d'une belle colonnade. Dans les appartemens, il faut remarquer un magni-

fique ſallon, & une galerie qui étoit autrefois remplie des ouvrages des plus grands Peintres des Ecoles Lombarde & Vénitienne. On y admiroit entre autres la nuit du Correge ; mais ce morceau précieux & beaucoup d'autres ont été vendus par le Duc, pere du régnant, dans un temps où les circonſtances de la guerre le forçoient à trouver des reſſources que ſes propres revenus ne pouvoient lui fournir. Il reſte cependant encore dans le palais de Modene de beaux tableaux du Tintoret, du Baſſan, & même du Titien, indépendamment des peintures à freſque. D'ailleurs, pour remplacer ceux qui ont été vendus, le Duc a fait revenir les tableaux qui étoient à Saſſolo, parmi leſquels il y en avoit de précieux. On montre encore dans la galerie de Modene une belle collection d'eſtampes & de deſſins des plus grands Maîtres d'Italie ; quelques curioſités d'hiſtoire naturelle, des ſtatues & des monumens grecs & égyptiens, un médaillier, & une belle collection de pierres gravées. La bibliotheque eſt remarquable par ſon vaiſſeau, la quantité & le choix de ſes livres & de ſes manuſcrits ; elle a eu pour Bibliothécaire le

ſavant

ſavant *Muratori*, ſi renommé par une multitude d'Ouvrages, dont les principaux ſont ſes Antiquités d'Italie, en ſix volumes *in-fol.*; le Tréſor des Antiquités, en quatre; les Ecrivains de l'Hiſtoire d'Italie, depuis 500 juſqu'en 1500, en vingt-huit volumes *in-folio*, & les Annales d'Italie, qui ne ſont qu'en douze volumes *in*-4°. Diſons à cette occaſion, qu'il y a eu bien d'autres Savans illuſtres dans Modene, tel que le Cardinal *Jacques Sadolet*, Secrétaire des Brefs des Papes Léon X, Clément VII & Paul III, mort en 1547, regardé comme l'Auteur moderne qui a le mieux écrit en latin; *Sigonius*, Hiſtorien & Antiquaire fameux; *Caſtelvetro*, Traducteur de la Poétique d'Ariſtote, en italien; *Barozzi*, dit *Vignole*, un des premiers Architectes d'Italie; *Le Molza*, Poëte, & *Tarquinia Molza*, ſa petite-fille, qui avoit le même talent; enfin le *Taſſoni*, Auteur de la *Secchia Rapita*, Poëme comique, & qui paſſe pour un chef-d'œuvre dans ſon genre. Le ſujet eſt une petite guerre qui s'éleva entre les Bolonois & les Modénois au treizieme ou au quatorzieme ſiecle, & dont tous les exploits n'aboutirent qu'à la conquête d'un vieux ſceau de bois, garni

de cercles de fer, que l'on montre encore dans la tour de la cathédrale. Le Poëme du Tassoni fut composé en 1611, imprimé pour la premiere fois en 1622; l'Auteur étoit né en 1545. Modene se vante encore d'avoir donné le jour au célebre Anatomiste *Fallope*, qui naquit en 1523.

Le grand théatre de Modene étoit renommé en Italie; il est vaste, & orné intérieurement de marbre. Il avoit été construit au commencement du dix-septieme siecle, par ordre du Duc François I, auquel on est aussi redevable des commencemens du palais & de la citadelle. On prétend qu'il a servi de modele au théatre des Tuileries de Paris, bâti sous le ministere du Cardinal Mazarin; mais si ce dernier a été de nos jours considérablement rétréci & presque méconnoissable, le sort de celui de Modene a été encore pire, car il est totalement détruit, & on a bâti une douane à sa place.

Le Duc François II, auquel on est redevable de l'achévement du palais ducal, de la galerie & de la bibliotheque, est aussi Fondateur d'une Université, qui étoit très utile à Modene pour dispenser les sujets du Prince d'aller étudier à Bologne & à Padoue hors de leur pays, ce qui en

faisoit sortir beaucoup d'argent. Cette Université est très bien montée, & il y a des chaires de Droit naturel & de Droit public, que l'on n'enseigne point à Bologne.

Indépendamment des bâtimens consacrés à l'Université, on a établi dans Modene un grand collége, où, à l'imitation de celui de Parme, on reçoit des pensionnaires: il s'y en trouve toujours un assez grand nombre.

Il y a aussi à Modene une Académie littéraire, qui, suivant l'usage de celles d'Italie, a pris un nom assez extraordinaire; on la nomme des *Dissonnanti*. Le Duc, dernier mort, y a établi de plus une Académie de Peinture & de Sculpture, qui dirige une école de ces Arts, & distribue des prix aux plus méritans.

On compte dans Modene deux grands hôpitaux; mais ce sont ses églises qui doivent attirer sur-tout l'attention des Voyageurs. Il n'y a pas long-temps qu'il y en avoit jusqu'à cinquante-une, dont douze étoient attachées à ceux d'hommes, & quatorze à des couvens de filles. La principale est la cathédrale, dont l'architecture est lourde & gothique; l'autel est très-élevé, & au dessous est une chapelle

demi-ſouterraine, où l'on conſerve le corps de Saint Geminien, un des premiers Evêques de Modene, & Patron de la cathédrale. Ses reliques ſont en réputation pour la guériſon des poſſédés. Les Etrangers regardent avec admiration dans cette cathédrale, un tableau du Guide, que l'on appelle le *Nunc dimittis.*

A côté de la cathédrale, eſt la grande tour, qui eſt toute de marbre, & une des plus élevées de l'Italie; c'eſt là que l'on conſerve le monument ridicule du ſceau enlevé aux Bolonois. Tout auprès auſſi, eſt le palais épiſcopal. L'Evêque eſt ſuffragant de Bologne; j'ai déjà dit qu'il l'avoit été autrefois de Ravenne, & j'ai parlé des premiers Evêques juſqu'à Othon Rangoni, qui vivoit au dixieme ſiecle. Au treizieme, *Albert Boſchetti*, Jacobin, monta ſur ce ſiége. Il fut chaſſé honteuſement de ſa ville épiſcopale par les Gibelins, ennemis des Papes; ce qui engagea le Pape Grégoire IX de mettre la ville en interdit. Cet acte de ſévérité, joint à quelques hoſtilités, déciderent les Modénois à ſe ſoumettre au Pape: l'Evêque rentra triomphant dans Modene; il mourut en 1256, & fut béatifié comme martyr de ſon attachement pour le Saint-

Siége, aussi bien que le Pere *Gérard Rangoni*, Cordelier, son ami & compagnon de ses infortunes. En 1352, *Aldobrandin d'Est* fut Evêque dans le même temps où ceux de sa famille dominoient sur cette ville, c'est-à-dire, au commencement du seizieme siecle, & le Cardinal *Hyppolite d'Est* occupa le même siége, depuis 1507 jusqu'en 1519, & fut remplacé par un Cardinal *Rangoni.* Il y eut encore un Evêque de cette Maison au dix-septieme siecle; il mourut en 1640, & eut pour successeur *Obison d'Est*, qui occupa ce siége jusqu'en 1645.

La seconde église de Modene, quant à la beauté, est celle de Saint-Georges; on ne peut lui reprocher que d'être décorée d'une maniere trop brillante, & que l'on peut dire théatrale: défaut assez commun aux belles églises modernes d'Italie. L'Architecte qui l'a bâtie a beaucoup travaillé à Modene, peut-être même étoit-il Modénois; il s'appeloit *Bibiena*, & vivoit dans le siecle dernier. Les autres églises ne sont remarquables que par quelques tableaux.

Il y a à Modene un hôtel de ville, qui a été rebâti avec quelque magnificence;

c'eſt là que l'on conſerve les titres, monumens & documens qui intéreſſent la ville en particulier, & les familles qui l'ont gouvernée, ou, ſi l'on veut, tyranniſée. Il n'en ſubſiſte actuellement qu'un petit nombre, car je crois que les *Bonacorſi* ſont éteints; les *Rangoni* & les *Montecuculli* ſont les plus illuſtres. J'ai déjà dit un mot des premiers, dont les différentes branches figurent avec diſtinction dans Modene. On voit pluſieurs beaux palais, qui renferment quelques tableaux précieux, ſubſtitués depuis long-temps dans cette famille. Le marquiſat de *Spilemberg*, qui fait partie du Modénois, lui appartient depuis long-temps. La famille de *Montecuculli* eſt auſſi ſéparée en pluſieurs branches, dont une a été élevée à la dignité de Prince de l'Empire; c'eſt de celle-là dont étoit *Raymond de Montecuculli*, qui fit avec éclat la guerre aux Turcs, & la ſoutint contre le grand Turenne, qui fut tué au moment où il alloit l'attaquer. Nous avons de ce Général des Mémoires écrits en italien & traduits en françois; ils ſont eſtimés: il mourut en 1680.

Le Duc de Modene a dans ſes Etats d'autres vaſſaux d'une nobleſſe très-diſtinguée,

mais qui ne ſont point originaires de Modene; tels ſont les *Bentivoglio*, les *Boncompagno*, les *Pepoli*, & les *Caprara*. Les Comtes *Molza* ne ſont pas ſi anciens, mais fort riches, & leur famille eſt illuſtrée pour avoir produit pluſieurs Poëtes & gens d'eſprit. Ils ont un beau palais dans Modene, auſſi bien que les *Taſſoni*, deſcendans du Poëte de ce nom, les *Levizani*, les *Sabattini*, & les *Boſchetti*. Ces derniers ſont d'une des plus anciennes familles de Modene. Je ne ſais ſi la famille de *Boyardo*, qui poſſédoit le comté, aujourd'hui marquiſat de *Scandiano*, exiſte encore; la terre de ce dernier nom eſt un gros bourg, avec un aſſez beau château, à quelques lieues de Modene. Il a eu pour Seigneur le Comte *Jean-Marie Boyardo*, Auteur du beau Poëme de l'*Orlando Inamorato*, dans lequel il a cherché à imiter l'Iliade. L'Auteur fut tué à la guerre en 1494. Le Poëme de l'*Orlando Furioſo* a preſque fait oublier celui du Boyardo; cependant celui-ci a de grandes beautés, & contient moins d'extravagances que l'autre.

On voit dans l'hôtel de ville de Modene le portrait de la *Signora Antonia*,

morte en couche à l'âge de quarante-deux ans, étant déjà mere de quarante-deux enfans ; il est vrai qu'elle en avoit eu cinq d'une seule couche, ensuite quatre, une autre fois trois, & plusieurs fois deux. On remarque que tous ces enfans étoient mâles, que le pere les éleva tous, & qu'on les voyoit tous les jours dîner & souper avec lui à la même table.

Le commerce de la ville de Modene n'étoit pas autrefois considérable ; mais il est fort augmenté depuis qu'on y a établi des manufactures, & qu'on y a creusé un canal, qui, partant de cette ville, se rend dans la Secchia, & de là dans le Pô, de maniere qu'on peut aller à Venise par eau. D'un autre côté, le Duc de Modene a fait percer un chemin dans le pays montueux de la Garfagnana qui lui appartient., & qui conduit dans le duché de Massa, dont son fils a épousé l'héritiere : je parlerai dans un moment de ce dernier pays.

Il y a dans le Modénois deux villages qui s'appellent tous deux *San-Martino*. L'un d'eux a donné son nom à une branche de la Maison d'Est, qui subsistoit, il n'y a pas long-temps, à Turin, & n'est peut-être pas encore éteinte ; elle des-

cend de *Sigismond*, fils légitime de Nicolas II, Marquis de Ferrare & de Modene, mort en 1470. Ceux de cette branche étoient, il y a cinquante ans, partagés en deux rameaux ; le premier étoit celui des Marquis de Saint-Martin, Princes du Saint-Empire ; l'un d'eux, *Philippe-François*, avoit épousé une fille naturelle de Philibert-Emmanuel, Duc de Savoie, & avoit eu deux fils, dont le second s'appeloit *le Marquis d'Est-Dronero*. Le second rameau avoit pris le titre de *Borgomanero*, & avoit été élevé aussi au grade de Princes de l'Empire & de Grands d'Espagne. Le Marquis *d'Ormea*, qui jouoit le plus grand rôle à la Cour de Turin, & avoit toute la confiance du premier Roi de Sardaigne, étoit de cette branche.

Sassolo est un bourg ou petite ville sur la Secchia, à trois lieues de Modene ; c'est là qu'est la principale maison de plaisance des Ducs. C'étoit autrefois un château fort ; mais à présent on y a tout consacré à l'embellissement. L'architecture en est assez réguliere, les jardins vastes & beaux : on y remarque quelques belles statues, & le château étoit autrefois rem-

pli de tableaux, que l'on a transportés à Modene. Entre cette ville & Sassolo, il y a une fontaine d'eau minérale, assez amere, dont on tire un sel purgatif, pareil à celui d'Epsom en Angleterre.

Castel-Franco, à peu près à la même distance de Modene, est le lieu où Marc-Antoine gagna une bataille contre les Consuls Hirtius & Pansa. Le jeune Octavien, fils adoptif de Cesar, & qui fut depuis l'Empereur Auguste, s'y trouva, & on prétend qu'il n'y donna pas de grandes marques de valeur.

L'abbaye de *Nonantola* est placée entre deux bras de la riviere de Muzza, sur les confins du Bolonois : elle est fameuse par son antiquité & par les reliques qu'elle renferme. On y revere celles du Pape Saint Sylvestre, qui baptisa l'Empereur Constantin. C'est Astolphe, Roi des Lombards, qui procura ce corps saint à son cousin Anselme, qui se retira à Nonantola & en fut le premier Abbé : on sait que Saint Sylvestre mourut le 31 Décembre 335. On y voit aussi le tombeau de Saint Anselme ; c'étoit un Seigneur Lombard, & un des trente Ducs que le Roi Alboin avoit établis

dans l'Italie, après qu'il en fut le maître & lui eut donné le nom de Lombardie. Modene faisoit partie du duché d'Anselme : après l'avoir gouverné quelque temps, touché de Dieu, il se retira à Nonantola, prit l'habit monastique, & fonda, en 752, cette abbaye, qui devint bientôt chef d'une Congrégation nombreuse. Auprès du tombeau de Saint Anselme, est celui du Pape Adrien, mort en 795, sous le regne de Charlemagne, & depuis que ce Monarque eut vaincu Didier, dernier Roi des Lombards. Ce Souverain Pontife, allant au devant de Charlemagne, mourut à Nonantola : il y est véritablement enterré; mais il a un cénotaphe dans l'église de Saint-Pierre de Rome. L'abbaye renferme encore d'autres corps saints, tels que plusieurs de ses Moines, martyrs, victimes de la barbarie des Hongrois, qui ravagerent l'Italie; les corps des Saints Senese & Théopompe, Martyrs à Nicomédie, & ceux de Sainte Fosque & de Sainte Anseride, vierges. Ces précieux monumens ont fait respecter l'abbaye de Nonantola, qui d'ailleurs est riche & possede une belle bibliotheque, où l'on

montre entre autres le bréviaire de la Comtesse Matilde, manuscrit précieux du onzieme siecle.

Il y a deux petites provinces qui dépendent du duché de Modene; l'une est la seigneurie de *Frignano*, dont le principal lieu est *Sestola*; l'autre celle de *Garfagnana*, qui est enfoncée dans les montagnes, produit peu de grains, mais des pâturages : aussi les habitans, même les Gentilshommes & ceux qui sont riches, nourrissent-ils des troupeaux, & les conduisent-ils eux-mêmes. En vertu d'une ancienne obligation, ils envoyoient tous les ans un ours à Modene; depuis quelque temps ce tribut singulier a été évalué & converti en argent.

Duché de Reggio.

Le duché de *Reggio* appartient à la Maison d'Est presque depuis aussi longtemps que Modene, & forme une des plus belles parties des Etats de ce Prince. Le pays est fertile & assez commerçant, étant coupé d'un grand nombre de rivieres qui se jettent toutes dans le Pô. La capitale est la seconde ville des Etats du Duc, aussi ancienne que Modene, & aussi peuplée. Son nom en latin est *Regium Lepidi* : elle fut, dit-on,

fondée par les anciens Toſcans, qui en firent une ville Royale & capitale, & lui donnerent le nom de *Regium*. Elle fut enſuite ſoumiſe aux Gaulois par Brennus, dont on montre encore la ſtatue au coin d'une rue de Reggio. Si ce monument, qui, comme on le juge bien, eſt très-groſſier, eſt de la date qu'on lui donne, il a plus de deux mille ans d'ancienneté. Elle fut conquiſe par les Romains avec le reſte de la Gaule Ciſalpine; & le Conſul Marcus-Emilius Lepidus, le même qui fit conſtruire la voie *Emilia*, y établit une colonie Romaine, qui prit un de ſes ſurnoms, comme le grand chemin qui traverſe Reggio prit l'autre. Cette diſtinction étoit d'ailleurs néceſſaire à Reggio, ſon nom étant commun à beaucoup d'autres villes. Elle fut ſoumiſe aux Romains juſqu'à l'irruption des Barbares; mais elle fut ruinée de fond en comble par les Goths, & ſes habitans furent obligés de l'abandonner. Elle ne fut rétablie, dit-on, que ſous le regne de Charlemagne, qu'elle regarde comme ſon ſecond Fondateur. Après avoir été ſoumiſe à ſes ſucceſſeurs juſqu'au 11e ſiecle, elle ſe gouverna en République libre, mais très-agitée pen-

dant les troubles occasionnés par les factions des Guelfes & des Gibelins. La Comtesse Matilde en étoit Dame. Son château de Canosse en est voisin, & fait encore aujourd'hui partie du duché de Reggio (1).

La possession où la Maison d'Est se mit de Reggio, ainsi que de Ferrare & de Modene, au treizieme siecle, fut souvent troublée par les usurpations de quelques familles particulieres ou de Reggio même, ou du voisinage; les Scaliger, les Visconti & les Gonzague sont les plus illustres entre les étrangeres; les Fógliani, les Ottoboni & les Manfredi, parmi celles du pays. Les Empereurs, & sur-tout les Papes, ont été aussi souvent maîtres de Reggio; mais enfin, depuis

(1) Ce château a passé depuis à des Seigneurs qui en portent le nom; j'ignore de quelle Maison sont les possesseurs actuels. J'ai ouï dire qu'on n'y voyoit plus aucunes traces, ni de son ancienne fortification, ni de son ancienne magnificence; mais ce lieu doit toujours paroître intéressant à ceux qui ont lu l'Histoire du onzieme siecle, & qui se rappellent que ce fut là que l'Empereur Henri IV fut obligé de venir en habit de pénitent, pieds nus, & versant des larmes, demander grace au Pape Grégoire VII, qui lui fit acheter son pardon par les plus grandes humiliations.

le seizieme siecle, les Ducs de Modene le possedent incontestablement.

On regarde comme son premier Evêque *Saint Protais*, qui vivoit, dit-on, au premier siecle de l'Eglise. Le neuvieme est *Saint Prosper d'Aquitaine*, l'un des Saints Peres de l'Eglise, qui mourut l'an 466. Ce fut *Tausus*, Evêque en 993, qui fit bâtir l'église collégiale, dédiée à Saint Prosper, dans laquelle il fit transporter les reliques de ce Saint; on les y révere encore, & l'église, quoiqu'ancienne, a des beautés intérieures, entre autres des peintures & des tableaux du Carrache. Au milieu du treizieme siecle, Reggio eut pour Evêque *Guillaume Fogliani*, d'une famille déjà puissante & illustre dans cette ville. Ce Prélat obtint de l'Empereur le titre de Prince de l'Empire, que ses successeurs ont conservé; il fut, à vrai dire, le maître & le tyran de son diocese. Il siégea, ou, si l'on veut, régna pendant cinquante ans. Aux quatorzieme & quinzieme siecles, il y eut deux Evêques de la Maison de *Sessi*, illustre dans Reggio; depuis 1478 jusqu'en 1508, un *Arlotti*, aussi noble du pays. En 1540, le Cardinal *Marcel Cervini* devint Evêque de Reggio; en

1545, il fut élu Pape sous le nom de Marcel II; mais il ne régna que pendant vingt-six jours : enfin, en 1621, le Cardinal *Alexandre d'Est* désira & obtint l'évêché de Reggio; il est mort en 1625.

La cathédrale est remarquable par plusieurs beaux tableaux du Carrache, du Guide & du Guerchin, quelques belles statues & des tombeaux d'Evêques. J'ai parlé de l'église de Saint-Prosper; il y en a bien d'autres dans Reggio, puisqu'indépendamment des paroisses, il s'y trouve 14 couvens d'hommes & douze de femmes; en général, elles sont belles & renferment quelques beaux tableaux. L'enceinte de la ville est à peu près ronde; les fortifications en sont régulieres & en bon état, mais assez simples; aussi cette ville est-elle accoutumée à ne point faire de résistance. Sa citadelle, qui pourroit tenir davantage, s'est toujours rendue aisément dans le cours des dernieres guerres. En général, la ville est bien bâtie, ses rues sont larges & belles; dans quelques-unes il y a des portiques comme à Modene. Le Duc y a un palais où il tient sa Cour, particuliérement dans le temps de la foire de Reggio, qui est toujours très-

très-fréquentée par tous les Marchands d'Italie, & même par toute la Nobleſſe de la Lombardie & du Bolonois. Il y a toujours, pendant ce temps, un Opéra, qu'on repréſente ſur un théatre qui a quelque réputation en Italie, parce que les loges y ſont diſpoſées de maniere que l'on voit & que l'on y eſt vu parfaitement. Lorſque la Cour n'eſt point à Reggio, c'eſt le Gouverneur qui occupe le palais du Duc. Il y a d'ailleurs dans la ville pluſieurs autres palais ou maiſons remarquables, appartenantes aux Gentilshommes originaires du pays.

La ville de Reggio ſe vante avec raiſon d'être la patrie de l'*Arioſte*; il y naquit en 1474, & paſſa la plus grande partie de ſa vie à Ferrare, où il mourut en 1533, âgé de cinquante-neuf ans. Cette ville a auſſi produit un Juriſconſulte nommé *Pancirole*, dont nous avons un Ouvrage curieux & ſingulier, intitulé *des Inventions perdues*. Il a été autrefois traduit en françois, & mériteroit d'être plus connu & continué.

Outre le château de Canoſſe, il y a dans le duché de Reggio deux autres petites villes, *Rubiera* & *Berſello*. La premiere, ſituée ſur la riviere du même

nom, a été autrefois très-forte ; elle est sur les confins du Modénois : l'autre, située sur le Pô, confine au Mantouan & au Parmesan. Le Duc de Modene en est Seigneur ; mais elle releve en partie du duché de Mantoue, en partie de l'évêché de Parme. Cette place, jusqu'au siecle dernier, a été très-forte. C'est dans ce lieu que l'Empereur Othon, se voyant vivement poursuivi par son compétiteur Vitellius, se donna la mort.

La principauté de *Corregio* appartient actuellement au Duc de Modene, à qui elle a été vendue par l'Empereur en 1634. La ville est petite, mais jolie, & a été assez forte jusqu'en 1706, qu'elle fut prise par le Prince Eugene & rasée : elle est la patrie d'*Antoine Allegri*, surnommé *le Correge*, le meilleur Peintre de l'Ecole Lombarde. Autrefois elle a eu ses Princes, & on y voit le château qu'ils y occupoient : ils s'appeloient *Siro*, & leur Maison étoit noble & ancienne. L'Empereur Matthias avoit érigé, pour un de ces Seigneurs, Corregio en principauté ; mais ils ne jouirent pas long-temps de ce beau titre : le Prince Jean ayant abusé du droit de battre monnoie pour l'altérer, l'Empereur le condamna à une grosse amende ; n'ayant

pu la payer, le Duc de Modene s'en chargea, & reçut en hypotheque la principauté de Corregio; il en a été ensuite investi, & l'a conservée.

La principauté de *Carpi* fait de même aujourd'hui partie des Etats de Modene; elle appartenoit, depuis le commencement du quatorzieme siecle, à la Maison *Pio*; mais en 1530, Alphonse premier, Duc de Ferrare & de Modene, l'obtint de l'Empereur Charles-Quint, qui l'en investit moyennant cent mille ducats. Depuis ce temps, les Ducs de Modene en jouissent. La capitale de cette principauté est une assez jolie ville, sur une petite riviere ou canal qui tombe dans la Secchia, & conduit jusqu'au Pô. Elle est entourée de bonnes murailles & de fossés, & est ou étoit défendue par un château très-fort.

On révere dans cette ville les reliques d'une Sainte de la famille Pio, que l'on appelle *la Bienheureuse Camille*; elle est Fondatrice d'un monastere de Religieuses de Sainte Claire, dans la ville de Carpi même, dont ses ancêtres étoient Princes ou Seigneurs: elle y mourut en 1490. La Maison Pio fait remonter son origine jusqu'au quatrieme siecle. On pré-

tend qu'alors un Baron Saxon, nommé *Mainfroi*, enleva Euridice, fille de l'Empereur Conſtans, fils de Conſtantin, & ſe retira avec elle dans cette partie de l'Italie où eſt aujourd'hui Carpi. Ces époux, ou amans fugitifs, eurent douze enfans, dix garçons & deux filles : les trois premiers étoient jumeaux, & c'eſt d'eux que deſcendent les Maiſons de *Pio*, de *Pic* & de *Papazzone*. D'un des cadets de ceux-ci ſont venus les *Manfredi*, dont la Maiſon étoit illuſtre, mais qui ſont éteints depuis long-temps, auſſi bien que les Papazzone : les deux autres ont duré bien plus long-temps. Je parlerai dans un moment des *Pics*. Quant aux Pio, l'un d'eux vivoit du temps de la Comteſſe Matilde, & ils ſe diſtinguerent dans les fameuſes guerres des Guelfes & des Gibelins, aux onzieme & douzieme ſiecles, tenant tantôt le parti des Papes, tantôt celui des Empereurs. Ils occupoient dès lors le château de Carpi, qui avoit été bâti par Agilulfe, Roi des Lombards. Ils furent élevés à la dignité de Princes de l'Empire, probablement par l'Empereur Louis de Baviere, ou par Charles IV. J'ai dit dans quelle circonſtance cette illuſtre Maiſon

perdit ſa principauté. Ce fut ſous le Prince Albert, auquel le Duc de Savoie avoit permis de prendre le ſurnom & les armes de Savoie, que les Pio ont toujours continué de porter. Albert étoit oncle du Cardinal Rodolphe Pio, Prélat d'un ſi grand mérite, qu'il eût été immanquablement Pape, s'il ne fût pas mort en 1564. Depuis la perte de leur principauté, les Pio ſe ſont établis à Rome, à Turin ou en Eſpagne, & y ont joui conſtamment d'une grande conſidération; ils ont eu pluſieurs Cardinaux, ont hérité de pluſieurs grandeſſes en Eſpagne, telles que celles de Corteréal & de Caſtel-Rodrigo, & ont toujours pris le titre de Prince. Il y a environ ſoixante ans qu'un Marquis de Caſtel-Rodrigo, Prince Pio de Savoie, ſe noya malheureuſement. Il étoit Chevalier de la Toiſon d'or, Capitaine-Général & Gouverneur de Madrid; je ne ſais s'il a laiſſé poſtérité.

Le Duc de Modene eſt poſſeſſeur du duché de la *Mirandole*, comme de la principauté de Carpi, depuis l'an 1710, que l'Empereur le lui vendit un million de florins. Ce duché contient deux petites vil-

les; la premiere eſt celle de la *Mirandole*, très-bien fortifiée, & qui a même une citadelle. Elle a été priſe deux fois dans la guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne; mais elle n'a pas pu l'être en 1734. Sa principale égliſe eſt collégiale; elle a auſſi pluſieurs couvens. La ſeconde, *Concordia*, ſur la Secchia; elle avoit autrefois le titre de marquiſat. Il y a encore dans ce duché un bourg nommé *Quarantola*. On fait dériver les noms de ces trois lieux des Maiſons de Pics & Pio, dont j'ai parlé il n'y a qu'un moment. On prétend que la Princeſſe, fille de l'Empereur Conſtans, étant accouchée de trois garçons à la fois, dans le lieu où eſt à préſent la Mirandole, cet accouchement parut merveilleux, & fit appeler l'endroit *Miranda*, choſe admirable; que ſes enfans étant grandis, ayant vécu dans une parfaite union, le lieu où ils s'aſſembloient fut appelé *Concordia*; & enfin que les deſcendans de Mainfroi & d'Euridice, s'étant trouvés au nombre de quarante Chevaliers réunis dans le même lieu, lui donnerent le nom de *Quarentola*. On penſera ce qu'on voudra de cette hiſtoire; ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'en 1321,

François Pic de la Mirandole étoit Podeſtat ou Seigneur de Modene pour l'Empereur Henri VII, & qu'il fut aſſaſſiné, avec deux de ſes enfans, par Paſſerin de Bonacorſi; que le petit-fils de François, ſurnommé *Prendiparte*, eut lui-même pour petit-fils *François Pic*, dont les deux fils furent faits conjointement, par l'Empereur Sigiſmond, Comtes de Concordia. *Jean-François*, petit-fils de François, fit fortifier la Mirandole, & fut grand-pere du célebre *Jean Pic* de la Mirandole, ſurnommé le *Phénix*, parce que ce fut un prodige de ſcience. Ce fut lui qui ſoutint publiquement une theſe *de omni ſcibili*, c'eſt-à-dire, de tout ce qu'on peut ſavoir. Tous les Savans d'Italie y furent invités, & le Comte de la Mirandole répondit à toutes les queſtions qu'on lui fit, ſur quelque matiere & en quelque Langue que ce fût. Il eſt bien certain qu'une pareille theſe ne ſeroit pas ſoutenable aujourd'hui, quoique l'érudition de ce ſiecle ſoit bien moins profonde que ne l'étoit celle de ce temps-là; mais elle eſt plus étendue. Ce ſavant homme, qui étoit né en 1463, mourut en 1494, n'étant âgé que de trente-un ans. Ses

freres & leurs enfans se disputerent les petits Etats de la Mirandole & de Concordia ; ils se chasserent & s'assassinerent les uns les autres. *Galéot II*, l'un de ces Princes, s'attacha à la France, maria deux de ses filles dans la Maison de la Rochefoucauld : mais son fils pensa différemment ; il s'attacha à l'Empereur, & fut élevé au rang de Prince de l'Empire, & mourut sans enfans en 1602. Son frere *Alexandre* fut déclaré Duc par l'Empereur Ferdinand II, & ne mourut qu'en 1637. L'arriere-petit-fils de celui-ci, *François II* du nom, vécut jusqu'en 1689, & eut pour fils *François III* du nom, dernier Duc de la Mirandole & de Concordia. Ce Prince ayant pris le parti du Roi Philippe V dans la guerre de la succession d'Espagne, l'Empereur confisqua ses petits Etats, & les vendit, comme je viens de le dire, au Duc de Modene. Le Duc dépossédé n'est mort il n'y à qu'environ quarante ans en Espagne. Il avoit épousé en premieres noces Marie-Thérese Spinola, fille du Marquis de Los Balbazès, & en secondes noces une fille du Maréchal de Berwick ; il avoit un fils nommé *Be-*

noît Armand, qui prenoit toujours le titre de Duc de la Mirandole : il eſt mort en 1751, & je crois qu'avec lui l'illuſtre Maiſon de Pic s'eſt éteinte.

On peut regarder à préſent comme unie aux Etats de la Maiſon de Modene, la principauté de *Maſſa-Carrara*, ſituée ſur la côte de la mer de Toſcane, entre les Etats des Républiques de Gênes & de Lucques, & tenant, par un petit coin, aux terres de Modene & de Toſcane. Elle ne contient que deux villes, ſituées ſur deux petites rivieres qui tombent dans la mer ; ces deux villes ſont *Maſſa* & *Carrara* ; les deux rivieres, le *Frigido* & la *Lavenza*. Les environs de Maſſa ſont aſſez fertiles, agréables, & remplis d'oliviers, d'orangers & de limoniers. La ville eſt jolie & peuplée ; le château du Prince eſt beau & fort, & commande à la ville. Les fameuſes carrieres de marbre blanc ſont entre Maſſa & Carrara : on les travaille, ou du moins on les dégroſſit dans cette derniere ville ; de là on les tranſporte, par la Lavenza, à un petit port nommé *Lavenzo*, ſur des felouques qui les tranſportent à Gênes, en Toſcane, ou même à Rome. J'ai

déjà eu occasion de parler de la Maison Cibo, qui possédoit, en dernier lieu, la principauté de Massa. Quoiqu'elle eût été connue & illustrée à Gênes dès le quatorzieme siecle, & qu'une de ses branches, établie à Naples, eût déjà donné à l'Eglise le Pape Boniface IX, sa véritable grandeur ne remonte qu'au Pape Innocent VIII, qui mourut en 1492. Laurent Cibo, son petit-fils, étant d'ailleurs neveu du Pape Léon X, épousa Richarde Malaspina, héritiere de Massa & de Carrara, & ajouta le nom de Malaspina au sien. Leur fils *Alberic* fut Prince du Saint-Empire; & le petit-fils de celui-ci, nommé aussi *Alberic*, fut déclaré Duc de Massa en 1664; il mourut en 1690. Son fils, mort en 1710, a eu trois fils, dont le dernier, mort en 1728, est le pere de la Princesse héréditaire de Modene, & de la Princesse Albani, sa sœur.

La Maison de *Malaspina* ou *Malespine*, de qui les Cibo ont hérité du duché de Massa, est une des plus illustres d'Italie; on fait avec assez de fondement remonter son origine au neuvieme siecle. Dès le dixieme, les Malaspina portoient le titre de Marquis, & s'allierent avec

les Berengers, Marquis d'Yvrée, qui porterent, pendant trois générations, le titre de Rois d'Italie. Tandis que ceux-ci étoient établis dans les Alpes, les Malaſpina acquirent des poſſeſſions d'un côté tout-à-fait oppoſé. Une partie de la riviere de Gênes, le territoire de Bobbio, la Garfagnane, la Lunegiane, & enfin le pays de Maſſa leur appartinrent dès ce temps-là. Ils l'ont conſervé, en tout ou en partie, pendant plus de quatre cents ans. Leur branche aînée a joui juſqu'en 1520, de la ſeigneurie de Maſſa & de Carrara, & encore un peu plus long-temps du marquiſat de *Foſſa di Novo*, entre les Etats de Gênes & ceux de Toſcane. Pendant le cours des quatorzieme & quinzieme ſiecles, cette Maiſon s'eſt partagée en pluſieurs branches, dont il en ſubſiſte encore quelques-unes dans la Lombardie & dans différentes parties de l'Italie. Ceux qui peuvent prouver une deſcendance légitime de la Maiſon Malaſpina, ont le droit de ſe dire iſſus de la plus haute & de la plus ancienne Nobleſſe.

Avant que d'entamer la deſcription hiſtorique de la Toſcane, je vais dire un mot de la République de *Lucques*, qui

République de Lucques.

a le bonheur de se soutenir, quoiqu'elle soit presque enclavée dans le grand duché de Toscane, & que celui-ci soit à présent possédé par la redoutable Maison d'Autriche. Les Etats de Lucques ne consistent que dans une seule ville & environ cent cinquante villages. Le pays est en général assez montueux, & il n'y a que les vallées qui soient habitées; les montagnes ne sont cultivées que jusqu'à une certaine hauteur; mais la partie peuplée l'est au point que l'on y compte plus de cent trente mille hommes, dont trente mille sont en état de porter les armes. D'ailleurs les côteaux ou petites montagnes sont couverts de vignes & d'oliviers, & les plus hauts, de châtaigniers. Les prairies nourrissent une grande quantité de bestiaux. L'huile & la soie de Lucques passent pour les meilleures de l'Italie. La riviere de *Serchio*, qui passe à Lucques, est assez grande & poissonneuse, aussi bien que deux petits lacs, dont l'un, celui de *Sesto*, est sur les frontieres de Toscane, l'autre sur le bord de la mer, dans laquelle il se dégorge. Elle n'a qu'un petit port, *Via Reggio*, qui ne peut recevoir que des felouques & de très-petits bâtimens; mais il suffit pour transporter

le ſuperflu des denrées du pays dans l'Etat de Gênes & la Toſcane. Au reſte, ce port, qui n'étoit, le ſiecle dernier, accompagné que d'un aſſez petit village, eſt aujourd'hui trente fois plus peuplé qu'il ne l'étoit il y a cent ans, parce que l'on a coupé les bois & deſſéché les marais qui l'entouroient. On a même rendu le port plus profond & plus commode.

Lucques étoit anciennement une des principales villes des Etruſques ; elle fut ſoumiſe enſuite à la République Romaine, qui y établit une colonie : on voit dans les Commentaires de Céſar, que ce Prince y paſſa un hiver; & que c'eſt là que ſe conclut le fameux Triumvirat entre lui, Pompée & Craſſus. En 550, Totila, Roi des Goths, en fit le ſiége, & s'en empara. Les Barbares ſe défendirent contre Narsès, qui ne put prendre cette place qu'avec bien de la peine, & fut obligé d'y ſacrifier beaucoup de troupes. Sous les Lombards, elle fut gouvernée par des Ducs, preuve qu'elle étoit regardée comme une grande ville. *Azzon*, que quelques Auteurs appellent *Albert*, grand-pere de la fameuſe Comteſſe Matilde,

étoit Seigneur de Lucques ; la Princeſſe, ſa petite-fille, poſſédoit cette ville avec tout le marquiſat de Toſcane. Après ſa mort, arrivée en 1115, Lucques, comme bien d'autres villes d'Italie, ſe prétendit libre ; mais elle fut troublée par les factions des Guelfes & des Gibelins. En 1316, un homme, dont l'hiſtoire eſt vraiment ſinguliere & curieuſe, nommé *Caſtruccio Caſtracani*, s'en rendit le maître, après en avoir chaſſé les Guelfes. L'Empereur Louis de Baviere, qui ne ſavoit comment ſoutenir ſon autorité en Italie, approuva l'uſurpation de cet Aventurier, qui prit le titre de Duc de Lucques, fit tout trembler en Toſcane & dans Rome même, & mourut en 1328. Machiavel a écrit ſa vie, & ne rougit pas de le propoſer pour modele à tous les Princes. Après ſa mort, ſes enfans voulurent conſerver Lucques ; mais l'Empereur les en chaſſa, & établit dans cette ville un Gouvernement Républicain, en lui impoſant un gros tribut. Environ trente ans après, l'Empereur Charles IV voulut ſoumettre la République de Lucques à celle de Piſe ; mais les Lucquois racheterent encore une fois leur liberté

de l'Empereur & du Pape. En 1400, un de leurs citoyens, nommé *Paul Guinisi*, s'en rendit le maître, & la gouverna despotiquement pendant trente ans ; mais depuis cette époque, elle a joui constamment de sa liberté. Cependant l'Empereur prétend toujours que Lucques est un fief de l'Empire, & Charles-Quint l'a traitée de ville libre & Impériale ; mais moyennant de grands ménagemens & de grandes précautions, cette petite République se soutient depuis trois cents ans dans la même indépendance que Venise & Gênes, quoiqu'on assure qu'en 1715 elle a reconnu la souveraineté de l'Empire. L'autorité législative & suprême appartient à un Sénat dont les Membres sont tirés des familles nobles. Ce Sénat a à sa tête un *Gonfalonier*, & neuf Conseillers, que l'on nomme *Anziani*, (*Anciens*): on les change tous les deux mois. Pendant le temps de leur régence, ils sont défrayés dans le palais de la République ; après quoi ils font place à d'autres, qui sont élus à leur tour pour le même temps. Le Gonfalonier jouit de tous les honneurs de la souveraineté ; mais il ne peut rien décider sans les Anciens, qui

ſont ſes Aſſiſtans & ſes Conſeillers néceſſaires. Il n'a que le droit de propoſition, que lui ſeul peut exercer pendant ſa régence. Il eſt toujours vêtu d'une robe de ſatin ou de damas cramoiſi, & a ſur la tête une eſpece de chapeau rond, avec quelques broderies, glands & franges d'or. Les Anziani ont des robes noires, & tous les Nobles ſont vêtus de noir, & en petit manteau. La Juſtice ordinaire eſt exercée par un Podeſtat & quatre Aſſeſſeurs ; mais lorſque les affaires ſont importantes, on en appelle au Sénat, ſur-tout en matiere criminelle. La police eſt très-exacte & très-ſévere à Lucques, & les précautions ſont ſi bien priſes, que l'on n'y éprouve point de diſette, qu'on n'y voit point de mendicité, & qu'il ne s'y commet même ni crimes ni injuſtices.

Les Nobles Lucquois ont ordinairement de l'eſprit, de l'éducation, & du goût pour les Sciences & les Arts, ſur-tout pour la Muſique ; la plupart d'entre eux ont voyagé : quelques-uns ſont riches ; mais le luxe & le faſte ſont bannis de Lucques ; l'égalité parfaite eſt établie entre la Nobleſſe. Le peuple eſt induſtrieux & cultivateur,

tivateur, & attaché à ses maîtres, qui ne le tyrannisent point, & n'exigent de lui que des contributions très-légeres. Tout le revenu de la République monte par an à peu près à un million. L'état militaire est composé d'environ cinq cents soldats Italiens, & cinquante ou soixante Suisses, qui montent la garde au palais de la République.

La ville de Lucques est archiépiscopale; du moins son Prélat a-t-il depuis soixante ans le titre d'Archevêque, & plus anciennement il avoit le droit de porter le *Pallium*, de faire porter la croix devant lui, & de relever immédiatement du Pape; mais il n'a aucun suffragant. On regarde *Saint Paulin*, né à Antioche, & disciple de Saint Pierre, comme le premier Evêque de Lucques. Au treizieme siecle, on retrouva son tombeau & ses reliques avec une inscription qui indiquoit la date que je viens de citer, & qui prouvoit qu'il avoit été Martyr: elles sont encore révérées dans la cathédrale. Le second de ses Evêques est *Saint Valere*, né à Lucques, disciple du premier, & aussi Martyr. Après cela, on trouve une lacune de près de deux siecles dans la suite

de ces Prélats. En 324, *Saint Théodore* monta sur ce siége. On révere aussi ses reliques à Lucques. Le neuvieme Evêque est encore compté au nombre des Saints; on le nomme *S. Frigidien* : il étoit fils d'un Roi d'Irlande, & bâtit dans Lucques une église où ses reliques sont encore honorées; il vivoit à la fin du septieme siecle. Sans s'arrêter à un grand nombre d'autres, sur lesquels les Légendaires & les Historiens débitent des anecdotes singulieres, au onzieme siecle, il y eut encore un Saint nommé *Anselme*, d'abord Moine Bénédictin, qui fut fait Cardinal par le Pape Alexandre II, & Evêque de Lucques par Grégoire VII, qui lui recommanda bien de ne point prendre l'investiture de l'Empereur Henri, ennemi des Papes & de la Comtesse Maltilde, Souveraine de Lucques. Ce bon Prélat obéit, & sa docilité & son exactitude lui valurent la donation de quelques biens que lui fit la Comtesse, & de la part du Pape de beaux priviléges, tels que celui de porter le *Pallium*, & l'avantage d'être canonisé après sa mort. Depuis cette époque, plusieurs de ses successeurs ont été élevés au Cardinalat. La ville de Lucques se vante d'avoir été

la patrie de deux Papes ; savoir, *Saint Luce*, premier du nom, Martyr, l'an 355 ; & *Luce III*, de la famille des *Allucingoni*, une des plus illustres de Lucques : il régna à la fin du douzieme siecle. Cette même famille a depuis produit plusieurs Cardinaux, aussi bien que celle des *Bonvisi*, des *Obizzi*, & des *Guidicioni*. Enfin le Pape *Nicolas V* peut être regardé comme Lucquois, quoique né à Sarzane, parce que sa famille étoit de Lucques : il mourut en 1455.

Lucques a environ trois milles de tour, & on croit qu'elle contient près de 40000 habitans, dont un bon tiers est en état de porter les armes, & le reste du pays pouvant bien fournir vingt mille combattans ; il y a toujours dans l'arsenal de quoi armer trente mille hommes, & toutes les munitions de guerre nécessaires pour une si grosse garnison, qui se réduit dans les temps ordinaires à environ quatre cents hommes, avec une Compagnie d'artillerie pour le service des canons dont la place est garnie.

Lucques a été fortifiée presque de toute ancienneté, mais suivant l'usage des différens siecles. Ce n'est que depuis 1626 qu'elle

l'est à la moderne (1), assez simplement, mais très-réguliérement; elle a onze bastions, entourés d'un large & bon fossé rempli d'eau, tirée de la riviere de Serchio. Les remparts en sont larges & épais, plantés d'arbres dans tout le tour de la ville, ce qui forme une promenade agréable pour les habitans & pour les étrangers. Les bastions sont plantés de même, & étant plus grands, le milieu de chacun forme un petit bosquet. Tout le monde a la liberté de se promener sur ces remparts; mais la ville n'en est pas moins en sûreté, tant par la distribution des sentinelles & des corps de garde, que par les précautions que l'on prend à son entrée: car, par un usage conforme à la défiance que les anciennes Républiques d'Italie avoient des Puissances voisines & étrangeres capables d'attenter à leur liberté, on fouille tous ceux qui entrent dans la ville; & s'ils ont des armes à feu ou des poignards, on les oblige de les laisser à la porte, & on les leur rend

(1) Soixante ans auparavant, on avoit commencé à abattre les vieilles murailles, qui avoient été élevées du temps de Didier, Roi des Lombards.

quand ils sortent. Au dessus de toutes les portes on voit la devise & les armes de la ville, qui sont le mot *Libertas*, entre deux cotices d'or, sur un fond d'azur. La plupart des rues sont belles & larges, pavées de grandes pierres plates, qui la rendent très-propre. Les édifices publics ne sont ni somptueux ni fort élevés, mais en général ils sont assez beaux & bien entretenus : le principal est le palais de la République, qui a deux faces extérieures d'une belle architecture ; l'intérieur n'est pas aussi beau : on y voit quelques tableaux assez estimés. La loge du Podestat est le lieu où l'on rend la justice ordinaire, administrée par un Juge principal, appelé *Podestat*, & cinq Auditeurs ; mais je dois ajouter qu'ils sont toujours étrangers, suivant l'ancien usage des Républiques Italiennes, qui se croyoient assurées de l'impartialité de leurs Juges, en ne les prenant pas parmi leurs citoyens.

On voit encore à Lucques les restes d'un amphithéatre, bâti par les Romains ; c'est au lieu nommé *les vieilles Prisons* : là se trouve aussi le magasin du sel. Quant aux anciens temples de faux Dieux qui étoient à Lucques, on en comptoit sept,

& l'on sait qu'ils ont été convertis en autant d'églises, dont je parlerai dans le moment. Le théatre moderne de Lucques est joli, sans être vaste, mais suffisant pour les représentations qu'on y donne, toujours au milieu de l'été, dans le temps de la foire. Les Lucquois saisissent de préférence cette saison pour leur tenir lieu de Carnaval, parce qu'ils peuvent alors rassembler à moindres frais les meilleurs chanteurs de l'Italie. Il y a quelques belles maisons dans la ville, appartenantes à des Lucquois des principales familles nobles de la République, tels que les *Conti*, les *Bonvisi*, les *Garzoni*, les *Manzi*, les *Montecatini*, &c. & d'autres à la campagne, telles que la *villa Sentini*, la *villa Manzi*, & la *villa Luchesini*; cette derniere est sur le chemin des bains chauds, qui sont à cinq milles de Lucques, & assez fréquentés. Il y a quelques bonnes manufactures à Lucques. L'Imprimerie y est aussi en vigueur depuis assez long-temps. De nos jours, on y a imprimé en italien une traduction un peu abrégée du Dictionnaire encyclopédique françois : aussi Lucques a-t-elle acquis parmi les villes d'Italie le surnom d'*Industrieuse*. On n'y souffre aucun vagabond, ni homme inu-

tile & ſans état ; quelques Sbires ſont chargés de les mettre hors de la ville.

Lucques a produit pluſieurs ſavans & gens d'eſprit, entre autres *Santes Pagninus*, Dominicain très-ſavant.

Outre la cathédrale, on y compte cinq collégiales, vingt paroiſſes, onze couvens d'hommes & neuf de femmes. Ce que l'on nomme communément le *Dôme* eſt dédié à Saint Martin ; le bâtiment de l'égliſe eſt de 1070 ; l'architecture en eſt aſſez lourde à l'extérieur, joliment ornée en dedans à la gothique. Il y a d'aſſez bonnes peintures à freſque & à l'huile. Dans une chapelle, eſt un aſſez beau mauſolée en marbre, de la famille *Guiniſi*. Il y a vingt ou trente ans que l'Archevêque s'appeloit *Monſignor Manzi*, Prélat très-ſavant & d'un grand mérite. C'eſt dans la cathédrale qu'eſt le crucifix miraculeux, connu ſous le nom de *Santo-Volto*, pour lequel on a une très-grande vénération à Lucques ; on ne le montre qu'avec reſpect & dans certains temps de l'année. C'eſt un grand crucifix de bois de cedre aſſez mal exécuté, qu'on prétend être l'ouvrage de Nicodeme, diſciple de Notre-Seigneur ;

il est vêtu d'une robe de pourpre, & couronné de pierres précieuses. Il paroît, suivant les anciens Mémoires, qu'il fut apporté à Lucques, & on assure que cinq cents ans après, il se transporta de lui-même de l'église de Saint-Frigidien, où il avoit été déposé, dans la cathédrale. Quoi qu'il en soit, on fait tous les ans une fête & une grande procession en l'honneur de cette translation.

La seconde église de Lucques est celle de *la Madona de l'Humilita*, dans laquelle il y a de belles peintures du Titien & du Guide. On voit dans celle de Saint-Frigidien, l'épitaphe d'un Richard, Roi d'Angleterre, qui mourut à Lucques en revenant d'un pélerinage à Rome. Dans l'église de Sainte-Croix, on remarque une croix superbe, estimée quinze mille écus, engagée aux Lucquois par les Pisans pour cette somme; ces derniers n'ont pas songé à la retirer depuis.

Les lieux de quelque conséquence des Etats de la République, indépendamment de la capitale & de Via-Reggio, sont, *Camajore*, *Monte Ignoso*, & *Castiglione*. Les trois endroits que je viens de nommer ont des châteaux fortifiés.

La République de Lucques a des prétentions ſur quelques places des pays voiſins, dont les unes ſont ſituées dans la Toſcane, les autres dans la Garfagnana, appartenantes au Duc de Modene. Elle n'oſe pas en attaquer les poſſeſſeurs, qui ſont trop puiſſans: mais en 1716, les Lucquois ayant eu quelques difficultés au ſujet des limites de leur République avec le dernier Prince de Maſſa, ils firent marcher contre lui quinze cents hommes. Le Prince eut peur, & cette conteſtation ſe termina à l'amiable par l'entremiſe du Grand-Duc de Toſcane.

Grand-duché de Toſcane.

Les Etats du grand-duché de Toſcane avoient, à la fin du ſeizieme ſiecle, les mêmes limites qu'ils ont aujourd'hui, & étoient déjà réunis ſous la domination des Médicis. Ils ne compoſent qu'environ les deux tiers de l'ancienne Etrurie, & de ce qu'on appeloit la *Toſcane* ſous les Empereurs Romains & ſous la domination de Charlemagne & de ſes deſcendans; l'autre tiers appartient à préſent au Pape, & quelques portions au Roi des Deux-Siciles, à la République de Gênes, à celle de Lucques, & au Duc de Modene. L'ancienne Toſcane s'étendoit depuis la Magra juſqu'au Tibre. Le grand-

duché ne s'étend pas beaucoup plus loin que l'Arno, entre Lucques & Pise, à l'exception de quelques enclaves qui touchent au territoire de Gênes. Il est ensuite entouré du Bolonois, de la Romagne, du duché d'Urbin, du Pérusin, du patrimoine de Saint Pierre; au midi & à l'occident, par la mer Méditerranée.

L'air de la Toscane est mal-sain dans plusieurs cantons qui avoisinent les marais, à quelque distance de la mer. Dans quelques autres parties, le pays est montagneux, sec & stérile; mais ces cantons-là mêmes sont riches, & ont des objets de commerce, tels que des carrieres de marbre, d'albâtre & de jaspe, des mines de fer & même d'argent. L'alun de roche, qui se recueille dans certaines parties de la Toscane, est estimé. On y trouve plusieurs sources, fontaines & bains d'eaux minérales. Telles sont les productions de la partie stérile de la Toscane. Dans la partie fertile, on y recueille du blé, du safran & du lin. Cependant il n'y a pas bien des siecles que l'agriculture est florissante en Toscane, aussi bien que la nourriture des bestiaux; elle demande dans ce pays du soin & de l'attention;

mais aussi les productions de cette espece enrichissent ce pays, dont elles nourrissent les habitans & entretiennent les manufactures de toute espece, qui y sont en grand nombre depuis le regne des Médicis. Les fruits d'ailleurs y sont excellens; il y a de bons vins, sur-tout à Monte-Pulciano : on estime la *verdée* de Florence. On fait d'abondantes récoltes d'olives dans le territoire de Pise, & celui de Florence est si bien planté de mûriers, que les manufactures d'étoffes de soie de cette ville ne vont point chercher ailleurs leurs matieres : enfin les marronniers & les châtaigniers qui sont dans les montagnes, fournissent les habitans de bois & même de nourriture.

L'*Arno* est le principal fleuve de la Toscane, & se jette dans la mer près de Pise. La *Chiana* & l'*Ombrone* sont les plus grandes rivieres.

La population de cet Etat a été, dit-on, autrefois plus considérable qu'elle ne l'est; cependant on la porte aujourd'hui à près d'un million d'ames, distribuées en deux mille cinq cent cinquante-neuf paroisses.

Le plus ancien nom qu'ait porté la Toscane, est celui de *Thirrenia*, que

l'on fait dériver de *Thirrenus*, Chef d'une colonie de Lydiens qui partirent d'Asie pour aller s'établir en Italie. Ensuite ils se nommerent *Hétruriens*; enfin les Romains les appelerent *Toscans*, à cause de leur habileté dans l'art des sacrifices & de la divination. Lorsqu'Enée aborda en Italie, il fit alliance avec Mezence, Roi des Etrusques, qui favorisa l'établissement de la colonie Troyenne. Il y a des Auteurs qui croyent que les Etrusques tiroient leur origine d'Egypte, parce que leurs connoissances dans l'art des cérémonies religieuses paroissoient avoir quelques relations avec les cérémonies Egyptiennes; mais, soit que les Etrusques fussent Aborigenes, c'est-à-dire, une Nation établie de toute ancienneté dans le pays, soit qu'ils fussent un mélange d'Egyptiens, de Lydiens, de Troyens & de Grecs, il est sûr que dans les premiers siecles de Rome on comptoit dans la Toscane douze villes principales, capitales d'autant de peuplades; elles s'appeloient *Veïes*, *Tarquinie*, *Falere*, *Vétulonie*, *Populonie*, *Clusium*, *Fesula*, *Peruzia*, *Aretium*, *Cortone*, *Volaterra*, & *Volsene*. Chacune d'elles se gouvernoit en République, & avoit pour

Chef un principal Magistrat, nommé *Lucumon*; quelques-uns soutiennent que ce titre équivaloit à celui de Roi. Ainsi l'on dit que Porsenna Lucumon de Clusium en étoit Roi. Ces Chefs se paroient d'ornemens, dont la mode passa de chez eux aux Romains; ainsi la robe prétexte, la toge, la robe ornée de morceaux ou de bandes de pourpre, & la robe triomphale, usitées & respectées à Rome, venoient des Toscans, aussi bien que les chaises curules, les haches & les faisceaux; enfin les Augures, les Aruspices, tout ce qui avoit trait à la Religion, même à la politique & aux mœurs. L'Erudition, la Littérature, les Arts que les Romains allerent depuis perfectionner dans la Grece, c'étoient les Toscans qui les leur avoient enseignés les premiers. Aussi les Romains les respecterent-ils long-temps comme leurs maîtres; mais ils refuserent constamment de leur obéir comme à leurs tyrans. Ils se défendirent contre eux, & bientôt ils oserent plus; ils entreprirent de les soumettre. Les Toscans à leur tour craignirent les Romains; ils appelerent les Gaulois en Italie, & mirent Rome à deux doigts de sa perte;

mais ils coururent les mêmes risques, & furent obligés de se réunir aux Romains pour repousser ces Barbares. Peu de temps après, devenus trop foibles pour éviter de subir le joug de leurs voisins, & ayant essuyé une défaite complette l'an 474, près du lac de Vadimon, dans laquelle ils laisserent soixante mille hommes sur la place, la Toscane devint enfin une Province Romaine, mais en conservant des droits & des priviléges presque équivalens à la liberté. Les villes de Toscane continuerent à être gouvernées suivant leurs anciennes Loix municipales, par leurs propres Magistrats. Elles partagerent la gloire & le bonheur de la République Romaine; & quand celle-ci fut divisée par des factions, les villes de Toscane prirent parti pour ceux qu'elles voulurent; ainsi dans les guerres de Marius & de Sylla, la plupart se déclarerent pour le dernier.

La ville de *Florence* regarde Sylla comme son Fondateur. Ce fut l'an 645 de Rome, cent sept ans avant la naissance de Jésus-Christ, que cette fondation fut faite. La ville se nomma d'abord *Fluentia*, à cause du fleuve Arno, ensuite *Florentia*.

Pendant le ſecond Triumvirat, on vit réunis dans cette ville les Triumvirs Octave, Marc-Antoine, & Lepidus. L'Hiſtoire de la Toſcane ſe confond avec celle de Rome juſqu'au temps de l'irruption des Barbares. Elle fut ravagée par Totila, Roi des Huns, qui aſſiégea & ruina pluſieurs de ſes villes, & entre autres Florence; mais les Barbares mêmes rétablirent la plupart de ces villes; & on voit que Théodoric, Roi des Goths, gouvernoit la Toſcane par un Préfet nommé *Théodate*, qui étoit neveu du Monarque, & fils de ſa ſœur Amalfrede. Elle paſſa, comme le reſte de l'Italie, du joug des Goths ſous celui des Lombards. *Alboin* & ſes ſucceſſeurs la faiſoient régir par des Ducs, qui avoient ſous eux des Lieutenans ou eſpece d'Intendans, que l'on appeloit *Gaſtaldions*. Charlemagne ayant détruit le royaume des Lombards, & établi un nouvel empire en Occident, fit gouverner la Toſcane par des Comtes, qui, ſous ſon fils l'Empereur Louis le Débonnaire, prirent le titre de Marquis. Cet Empereur fit particuliérement rétablir Florence, qui, depuis le temps de Totila, étoit reſtée preſque inhabitée: ce fut aux dé-

pens de Fiezoli, dont il força les habitans de passer à Florence, & qui à son tour resta ruinée. C'est alors que Florence fut entourée de murailles comme elle l'est aujourd'hui.

Muratori regarde comme le premier d'entre les Marquis de Toscane, *Boniface*, Comte de Lucques, qui vivoit en 834. Son fils, *Adalbert I*, fut un de ceux qui, par ordre de Carloman, Roi d'Italie, descendant de Charlemagne, arrêta le Pape Jean VIII, & soumit la ville de Rome à Carloman. Cet Adalbert premier mourut en 890. Son fils, *Adalbert II*, fut surnommé *le Riche*, parce qu'il augmenta considérablement ses possessions. Il mourut l'an 917, laissant deux fils, dont l'aîné fut *Guy*, que l'Empereur Berenger investit d'abord du marquisat de Toscane, mais à qui il fit ensuite la guerre. Guy épousa la fameuse *Marosie*, veuve du Marquis Alberic, qui prenoit le titre de Consul de Rome, & en étoit effectivement le tyran. On ne lit qu'avec horreur, dans l'Histoire Ecclésiastique, comment Marosie fut toute-puissante dans Rome au commencement du dixieme siecle, & déshonora le trône pontifical. Guy n'eut point d'enfans de cette odieuse

femme.

femme. Son frere Lambert devint Marquis de Toscane à sa place. Hugues, Roi d'Italie, persécuta ce Prince, le fit mourir en 931, & donna le marquisat de Toscane à *Bozon*, frere de ce Monarque, qui cependant, cinq ans après, ôta la Toscane à celui-ci pour y placer *Hubert* son fils naturel. Dix ans après, le Marquis Hubert fut aussi dépouillé, & on ignore ce qu'il devint; mais il paroît que sur la fin du siecle, *Hugues*, fils d'Hubert, étoit Marquis de Toscane; il mourut l'an 1003, & ce marquisat passa, on ne sait trop comment, à *Adalbert III*, auquel succéda, en 1014, *Regnier*. Celui-ci ayant été dépouillé par l'Empereur Conrad dit *le Salique*, & pris dans la ville de Lucques, alors capitale de la Toscane, le marquisat fut donné à Boniface II, pere de la fameuse Comtesse Matilde, dont j'ai tant parlé. J'ai eu occasion de dire, qu'elle ne succéda à son pere qu'en 1076: elle mourut en 1115.

Après la mort de cette Princesse, la Toscane fut partagée; ce qu'elle n'avoit pas légué au Pape, & qui forme aujourd'hui le patrimoine de Saint-Pierre, fut gouverné, au nom de l'Empereur, par des Ducs, qui la sous-inféodoient quelquefois à des

Marquis. On compte au nombre des premiers, Henri le Superbe, Duc de Baviere, de la Maison d'Est, qui prenoit le titre de Duc de Toscane, & voulut faire gouverner Lucques par un Marquis nommé *Ingelbert*; mais les Lucquois le chasserent. *Guelfe*, frere de Henri le Superbe, fut aussi, pendant un temps, Duc de Toscane; mais sa famille perdit cette possession & bien d'autres. *Philippe*, fils de l'Empereur Frédéric I, fut aussi nommé *Marquis de Toscane* par l'Empereur Henri VI; mais ce Prince, qui se prétendoit Roi des Romains, n'eut jamais grand pouvoir en Toscane, & fut assassiné en 1208.

Les prétentions des Papes, opposées à celles des Empereurs, firent naître les factions des Guelfes & des Gibelins, & aucun pays ne fut plus agité des troubles qui en résulterent, que la Toscane; c'est alors qu'il s'y éleva plusieurs petites Républiques & différentes seigneuries. Les principales d'entre les premieres furent Pise, Florence, Sienne & Lucques. La derniere seule subsiste, comme je l'ai dit; les trois autres sont tombées sous la domination des Médicis. Celle de Pise fut d'abord la plus riche & la plus

brillante, se trouvant sur le bord de la mer, à portée de faire un grand commerce & même des guerres dans le Levant. Elle en fit en effet, soumit la Sardaigne & la Corse, & fut, pendant un temps, la rivale de Venise & de Gênes; mais ayant excité la jalousie des Florentins, ces deux Républiques eurent ensemble de grandes guerres avec différens succès : enfin Florence soumit Pise au commencement du quinzieme siecle.

Pendant tout le cours du quatorzieme, la forme du gouvernement de ces Républiques fut très-variable : quelquefois elles reconnoissoient la supériorité de l'Empereur; mais quand elle n'étoit pas utile à l'une d'entre elles contre l'autre, ou contre les Papes, elles se regardoient comme indépendantes.

En 1428, mourut à Florence *Jean de Médicis*, tige d'une Maison qui a porté bien loin sa gloire & son pouvoir en Toscane. Il y a des Auteurs & des Généalogistes qui font remonter son origine beaucoup plus haut, & la font descendre de Philippe, qui vivoit au treizieme siecle, & qui eut, disent-ils, plusieurs enfans. Des deux premiers descendent des Seigneurs de Médicis, qui subsistent encore

dans l'Etat de Toſcane comme ſimples Gentilshommes, & les Médicis de Milan, d'où ſont venus les Marquis de Marignan, & dont étoit le Pape Pie IV. Jean de Médicis ne deſcendoit que du troiſieme des enfans de Philippe, qui s'appeloit *Evrard*. Le fils de celui-ci porta le même nom, & eut deux enfans. De l'un deſcend la branche des Médicis, Princes d'*Ottaiano*; l'autre, que l'on croit qui s'eſt appelé *Juvencus* ou *Juvenal*, parce qu'il étoit le cadet, fut pere de Jean de Médicis. Ce grand homme fut, à pluſieurs repriſes, Gonfalonier de ſa République. Le commerce & l'économie l'avoient rendu riche ; il ſacrifia généreuſement ſes biens pour le ſervice de ſa République, & il mourut très-vieux, aimé & reſpecté de ſes concitoyens. Son fils *Côme* hérita de ſes richeſſes & de ſes vertus. Il fut perſécuté par quelques citoyens jaloux, tels que les Albizzi, les Guadagni ; mais il en triompha, & fut pendant trente-quatre ans, ſans titre, le maître dans Florence, & l'arbitre de toute l'Italie. Il embellit infiniment ſa ville natale, & mourut en 1464, âgé de ſoixante-quinze ans. Son fils *Pierre* eut plus de peine à ſoutenir ſa

puissance ou du moins son crédit ; il ne lui survécut que huit ans, & fut inquiété par des conspirations, auxquelles il eût cependant le bonheur d'échapper, & mourut en 1472, ayant eu deux fils, *Laurent* l'aîné, & *Julien*, mort avant lui, qui fut pere du Pape Clément VII.

Laurent succéda au pouvoir de son pere ; mais ce ne fut qu'après avoir échappé à une terrible conspiration, excitée par les Soderini & les Salviati ; dans laquelle Julien fut tué. Laurent mourut en 1491. Il étoit savant, & protégeoit les Arts & les Lettres ; il eut la plus grande part à la formation de la fameuse bibliotheque Médicis. Il fut pere de Pierre, qui lui succéda, & du Pape Léon X. Pierre assura son gouvernement à Florence, malgré les Soderini & les Capponi, par le crédit de son frere, qui ne mourut qu'en 1521, sur le trône pontifical. Ce Pape vit encore *Laurent*, son neveu, jouir en Toscane du même pouvoir dont avoit joui son frere Pierre, & même il survécut à Laurent, mort en 1519, laissant une fille unique de Magdeleine de la Tour, héritiere des Comtes d'Auvergne, & de Boulogne. Cette fille épousa le Roi de France Henri

II, & fut mere des trois derniers Rois de la branche de Valois.

Léon X eut tout crédit en Toscane après la mort de son neveu Laurent; cependant sa famille n'avoit encore aucun titre qui lui assurât la souveraineté du pays. Clément VII, fils de Julien de Médicis, ayant été élu Pape après la mort d'Adrien VI, qui ne régna que deux ans, établit à Florence *Alexandre* de Médicis, qu'il avoit eu dans sa jeunesse d'une Demoiselle que quelques Auteurs disent qu'il avoit épousée secrétement. Cependant ce Pape ayant essuyé une furieuse persécution de la part de Charles-Quint, & s'étant raccommodé avec lui, l'Empereur fit épouser à Alexandre Marguerite d'Autriche, sa fille naturelle, & le déclara Duc de Toscane. Ce nouveau Duc vit mourir, en 1534, le Pape son pere, & fut lui-même assassiné en 1537 par Laurencin de Médicis, son cousin; mais les Conjurés ne profitérent pas de cet assassinat. *Côme*, fils d'Alexandre, soutenu par Charles-Quint son grand-pere, vint à bout de dissiper la cabale des factieux, de les chasser de la ville, & d'y être en-

core plus absolu que n'y avoient été son pere & ses ancêtres. Il obtint, en 1569, du Pape Pie V, le titre de Grand Duc, après avoir soumis la ville de Sienne, & réuni cette troisieme République de la Toscane au duché de Florence. L'Empereur Maximilien II le lui confirma. Il mourut en 1574, & fut successivement remplacé par ses deux fils, *François-Marie*, mort en 1587, sans enfans mâles légitimes (1), & *Ferdinand*, mort en 1608; celui-ci fut pere de *Côme II*, mort en 1621. *Ferdinand II*, fils de celui-ci, mourut en 1670. Il fut pere de *Côme III*, qui le premier des Grands-Ducs de Toscane porta le titre d'Altesse Royale. Il épousa Marguerite-Louise d'Orléans, fille de Gaston, frere du Roi Louis XIII, & mourut en 1723, ne laissant qu'un fils, *Jean Gaston*, né en 1671. Ce Prince, le dernier des Grands-Ducs de sa Maison, n'ayant point eu d'enfans, & sa sœur Marie-Anne-Louise de Médicis, veuve de l'Electeur Palatin Jean-Guillaume, n'en ayant point non plus, leur héritiere la plus prochaine étoit Elisabeth Far-

(1) Il fut pere de la Reine Marie de Médicis, femme de Henri IV.

nese, Reine d'Espagne, & après elle, l'Infant *Don Carlos*, son fils aîné; aussi, ce Prince (qui est aujourd'hui Roi d'Espagne) fut-il long-temps destiné à être Grand-Duc de Toscane. Ce bel héritage lui avoit même été assuré par plusieurs Traités; mais par celui de Vienne de 1735, ces premieres dispositions furent changées. *François*, Duc de Lorraine, gendre de l'Empereur Charles VI, céda son duché à la France, & reçut en échange celui de Toscane; Jean Gaston étant mort en 1737, François de Lorraine, depuis Empereur sous le nom de *François I*, prit possession de la Toscane; il mourut en 1765. Son fils aîné est aujourd'hui Empereur sous le nom de *Joseph II*, & son second fils, l'Archiduc *Pierre-Léopold*, est Grand-Duc de Toscane.

Dans l'état actuel, le Grand-Duc est absolu dans ses Etats, toute autorité républicaine en étant bannie. Il est en état de mettre sur pied un nombre de troupes assez considérable, & pourroit aisément former une armée de trente mille hommes. Mais la Toscane, autrefois agitée de tant de troubles & qui étoit le théatre de tant de guerres,

jouit, depuis plusieurs siecles, de la plus profonde tranquillité, & a eu le bonheur d'être neutre dans les dernieres guerres.

Il y a en Toscane un *Ordre de Chevalerie*, qui a été assez illustré depuis la fin du seizieme siecle; c'est celui de *Saint-Etienne*. Son Patron n'est pas le premier Martyr de ce nom; mais Saint Etienne, Pape, dont la fête arrive le 6 d'Août. Le Grand-Duc Côme l'institua en 1561, en mémoire d'un avantage qu'il avoit remporté ce même jour 6 Août, sur ses ennemis. Il fut confirmé en 1572 par le Pape, qui lui accorda les mêmes avantages qu'à celui de Malte, à condition qu'ils feroient les mêmes vœux & contracteroient les mêmes obligations. Ils ont entretenu long-temps des galeres pour courir sur les Pirates Barbaresques. Ils avoient & peut-être ont encore à Pise une grande & belle maison, où les jeunes Chevaliers faisoient leur noviciat: ils jouissent de plusieurs terres & maisons érigées en commanderies dans différentes villes & lieux de la Toscane. Depuis l'extinction de la Maison de Médicis, la splendeur de cet Ordre est diminuée, & il est un peu négligé. Les Chevaliers portent au cou une croix d'or émaillée de rouge, & pendue

à un ruban de même couleur. Leur uniforme est blanc avec des revers rouges. Les chapitres généraux se tiennent toujours à Pise, où le Grand-Prieur de l'Ordre réside ; le Grand-Duc en est Grand-Maître. Dans le commencement, ces Chevaliers faisoient, comme ceux de Malte, les trois vœux ; mais il leur a été ensuite permis de se marier, & leur vœu de chasteté a été restreint à celui de fidélité conjugale.

Il n'y a aucune province d'Italie qui ait produit autant de grands hommes dans les Arts & les Sciences, que la Toscane. Elle est la patrie du *Dante*, le premier & le plus ancien de tous les Poëtes Italiens ; de *Pétrarque*, que l'on peut bien regarder comme le second ; & d'un grand nombre d'autres Poëtes plus modernes, mais excellens : elle a produit *Accurse*, un des plus savans interprètes du Droit Romain ; *Machiavel*, politique injuste & odieux, mais homme du plus grand esprit ; *Galilée*, un des meilleurs Astronomes & Physiciens du monde ; *Salvino de Glrammati*, que l'on regarde comme l'inventeur des lunettes d'approche ; *Lulli*, qui le premier a fait connoître en France les beautés de la Musique italienne ; *Mi-*

chël-Ange Bonarotti, Prince des Desſinateurs, Sculpteurs & Architectes Italiens; *Cimabué* & *Giotto*, reſtaurateurs de la peinture en Italie. L'état floriſſant des Lettres & des Arts à Florence eſt principalement dû au premier Côme, ſurnommé le *Pere de la Patrie*, & à ſon petit-fils Laurent, dit *le Magnifique.*

Au milieu du 17e ſiecle, il s'établit à Florence une Académie de Phyſique expérimentale, que l'on nomme *Academia del Cimento.* Il y a en Toſcane trois Univerſités, à Florence, à Piſe, & à Sienne; la ſeconde eſt la plus fameuſe. On ne connoît point de pays où il y ait autant de manufactures d'étoffes de toute eſpece de laine & de ſoie, qu'en Toſcane. Celles de moſaïques & de pierres précieuſes ont fait long-temps l'admiration des étrangers qui paſſoient à Florence; elles formoient une branche de commerce plus brillante & plus magnifique que lucrative, car peu de perſonnes étoient en état d'acheter de ces ouvrages. J'ai parlé plus haut des denrées que le pays fournit & débite.

La marine guerriere de Toſcane a été autrefois redoutable; mais depuis quelque temps, l'aſſurance d'une paix pro-

fonde, même avec les Barbaresques, la fait négliger. La marine commerçante fleurit toujours, sur-tout dans le port de Livourne. L'administration de la Finance, celle de la Justice, & même celle des affaires ecclésiastiques, sont à présent arrangées suivant la seule volonté du Grand-Duc.

On compte en Toscane trois archevêchés & quinze évêchés; il y avoit, il n'y a pas long-temps, des paroisses dépendantes de treize évêchés étrangers; mais je crois qu'il a été pris depuis peu des arrangemens à cet égard; je parlerai de ces différens diocèses, en faisant l'énumération des villes du pays. Pour faire cette description, je crois devoir préférer la division la plus simple; c'est celle qui partage le grand-duché en trois grands territoires, le *Florentin*, le *Pisan*, & le *Siennois*. Le premier est le plus peuplé & le plus étendu. J'ai déjà dit qu'avant que d'être soumis aux Médicis, il composoit une République puissante; mais qui, depuis qu'elle se forma, fut toujours troublée par de cruelles factions, telles que celles des Guelfes & des Gibelins, des Blancs & des Noirs, des Bondelmonti & des Al-

berti, des Serchi & des Donati, & enfin des Pazzi & des Strozzi qui balancerent long-temps le pouvoir des Médicis. Le détail des troubles dont je viens de parler, forme une ſuite d'hiſtoire intéreſſante, piquante & curieuſe, que l'on peut lire avec plaiſir dans un aſſez grand nombre d'Ouvrages écrits, tant en italien qu'en françois. Les Chefs de la République de Florence s'appelerent, dans différens temps, *Conſuls*, *Podeſtats*, *Prieurs*, & *Gonfaloniers*. C'eſt ſous ce dernier titre que les premiers Médicis l'ont gouvernée. Elle aſſujettit la ville de Piſe en 1406, & acquit le port & la ville de Livourne en 1421. En 1531, l'Empereur Charles-Quint l'aſſiégea & la prit, & en y conſervant quelques légeres formes de ſon ancien gouvernement, il l'aſſujettit abſolument aux Médicis. C'eſt depuis cette époque qu'elle eſt véritablement heureuſe, tranquille & floriſſante comme ſon nom l'indique.

Le Florentin ſe ſubdiviſe en 32 diſtricts. Je ne prétend pas les décrires tous l'un après l'autre; je me contenterai d'indiquer les principaux lieux qu'ils renferment, en commençant par *Florence* même, qui eſt diviſée par l'Arno en deux

parties inégales, dont la plus grande eſt la ſeptentrionale. On y paſſe ce fleuve ſur quatre ponts, dont deux ſont couverts de boutiques & de baraques. Florence eſt après Rome la ville d'Italie où les étrangers trouvent le plus d'objets dignes de leur curioſité. Il y a pluſieurs rues, grandes, belles & droites, pavées de pierres larges & plates, & d'une grande propreté; les autres n'ont pas les mêmes avantages. La ville n'eſt entourée que d'une ſimple muraille; mais elle a aux deux extremités deux citadelles, dont l'une s'appelle *le fort* ou *château Saint-Jean*, & l'autre *le Belvedere*. On y entre par ſept portes; on y trouve dix-ſept places, dix fontaines publiques, quelques colonnes & obéliſques, cent ſoixante ſtatues iſolées & élevées en différentes occaſions. Il y avoit, il n'y a pas long-temps, 172 égliſes, dont 44 paroiſſes, 89 couvens, neuf mille maiſons, & ſoixante-ſeize mille habitans: on prétend que du temps de la République, il y en avoit encore bien davantage. Les Florentins parlent purement l'italien, mais ont une prononciation aſſez mauvaiſe & gutturale. Tout le monde ſait que c'eſt la réſidence de la fameuſe Académie de Lan-

gue Italienne, dite *la Crusca*, qui a pour devise une *trémie* ou machine propre à séparer le son de la pure farine: de même, disent les *Puristes* Italiens, notre Académie sépare les bonnes expressions d'avec celles qui sont vicieuses. La Crusca n'est pas la seule Société littéraire de Florence; on y trouve encore l'Académie des *Apatistes*, celle des *Géorgiphiles*, qui n'existe que depuis 1753; la Société d'antiquités, nommée *Colombaria*, qui a déjà publié plusieurs volumes de ses Mémoires; enfin l'Académie *del Cimento*, qui cultive toutes les parties de la Physique. Sous la direction de l'une ou de l'autre de ces Académies, & sous la protection du Gouvernement, il y a des écoles propres à former des sujets dans toutes les parties de la Littérature, des Sciences & des Arts.

Les beautés & les curiosités de Florence sont partagées entre les églises & les édifices publics; je ne vais que les indiquer en peu de mots, m'en rapportant au grand nombre de descriptions que nous avons de l'Italie, au souvenir de ceux qui les ont vues, & au désir de les voir, que leur récit peut inspirer aux autres. La premiere de toutes ces églises est la cathédrale, ou le dôme, dédié à la Sainte Vierge, & appelée communément *Santa*

Maria del Fiore. Elle fut bâtie dans le goût gothique en 1298, & est revêtue en dehors de marbre blanc, rouge & noir. Le portail n'est pas achevé; conséquemment on a un projet de le refaire plus magnifique & plus digne de l'église: on en a retiré les statues, & on les a placées dans l'église même, qui est très-vaste & très-élevée. Le dôme, qui est octogone, est peint en dedans par les Zuccari & Vazari, deux célebres Peintres. Michel-Ange ne pouvoit se lasser d'admirer ce dôme, qui couvre tout le chœur de l'église. Ce chœur & la nef même renferment les plus belles statues. C'est dans cette église que s'est tenu, en 1439, le Concile général de Florence, dans lequel le Pape Eugene IV prétendit réunir l'Eglise Grecque à l'Eglise Latine, réunion qui ne s'est pas soutenue: on y voit le tombeau du Dante; le premier, quant à la date de ses compositions, des grands Poëtes Italiens: il mourut en 1321; celui de Marsilé-Ficin, Chanoine de cette cathédrale, un des plus savans hommes de son temps, & Commentateur de Platon, qui mourut en 1498: & celui de Brunelefchi, Architecte du dôme dont je viens de parler.

La tour, qui sert de clocher à la cathé-

drale,

drale, est encore un chef-d'œuvre d'Architecture; on monte 406 degrés pour arriver jusqu'au haut, & de là on a la plus belle vue imaginable, les environs de Florence étant très-beaux. Cette tour est l'ouvrage de Giotto, dont on lit l'épitaphe dans l'église, composée en très-beaux vers latins par le savant Ange Politien. On y fait honneur à Giotto d'avoir été le restaurateur de la peinture en Italie, & cela est vrai; mais on y ajoute mal à propos qu'on ne pouvoit aller plus loin dans cet Art qu'il y a été. Le baptistere, qui est à côté de cette église, est un bâtiment détaché, de forme octogone : c'étoit, dit-on, autrefois un temple dedié à Mars; il est tout incrusté de marbre en dedans. Les trois portes de bronze par lesquelles on y entre, sont si bien sculptées en bas-reliefs, qu'elles faisoient l'admiration de Michel-Ange. On y voit le tombeau du Pape Jean XXIII, qui, après s'être démis de la papauté, vint finir ses jours à Florence en 1419. Devant le baptistere, sont deux belles colonnes de porphyre, qui font partie des dépouilles de Pise enlevées par les Florentins.

Avant que de quitter le dôme ou la cathédrale de Florence, je ne peux

En 1446, temps où les Saints commençoient déjà à devénir très-rares, on en vit un Archevêque de Florence; ce fut *Saint Antonin*, qui mourut en 1457. A la fin du quinzieme siecle, les Archevêques furent le *Cardinal Riari*, *Pierre des Ursins*, *Côme Pazzi*, enfin *Jules de Médicis*, qui monta sur ce siége en 1513, & fut créé Pape en 1523, sous le nom de *Clément VII*. En 1524, il laissa cet archevêché au Cardinal *Rodolfi*, aussi Florentin, qui s'en défit en 1532, en faveur *d'André Bondelmonte*. Il fut remplacé par *Antoine Altoviti* en 1548. En 1574, *Alexandre de Médicis* remplit ce siége; il fut fait Cardinal en 1583, & élu Pape en 1605, sous le nom de *Léon XI*; mais il mourut la même année. C'est le troisieme & le dernier Pape qu'ait eu la Maison de Médicis, du moins la branche Florentine.

La seconde église de Florence que les voyageurs doivent voir & admirer, c'est certainement celle de *Saint Laurent*, ne fût-ce qu'en considération de la magnifique chapelle des Médicis, destinée à être la sépulture des Grands-Ducs. Elle fut bâtie par les ordres & aux frais d'une dame de qualité, nommée *Juliana*, sous

l'Empereur Théodose, & consacrée par Saint Ambroise en 392 ; mais le bâtiment actuel n'a été élevé qu'en 1420 ; il est beau & vaste, quoique l'architecture n'en soit pas aussi parfaite que celle des églises plus modernes. Le portail n'est pas achevé ; mais ce qui s'en trouve fait est sur les dessins de Michel-Ange. L'église est collégiale, & le chapitre en partie fondé par les libéralités du grand-Côme de Médicis, enterré devant le maître-autel. Son épitaphe porte que la République de Florence lui a décerné le beau titre de Pere de la Patrie. Les plus beaux tombeaux & les plus belles statues sont dans les sacristies vieille & nouvelle. L'architecture de la derniere est de Michel-Ange, & l'on y voit sept statues & deux tombeaux de ce grand maître. Un de ces tombeaux renferme le corps de Julien de Médicis ; l'autre celui de Laurent, pere de la Reine de France Catherine de Médicis. L'ancienne sacristie, bâtie par Brunelleschi, renferme aussi de belles statues, & un tombeau de porphyre pour les enfans du grand Côme. Enfin, c'est dans cette même église qu'est la sépulture de l'Historien Paul Jove ; son épitaphe contient des éloges

qu'il mérite en plus grande partie. Derriere le chœur de cette église est cette fameuse chapelle des Médicis, commencée sous le Grand-Duc Ferdinand I, en 1664, avec une somptuosité & une magnificence inconcévables. On y a travaillé pendant plus d'un siecle & demi à grands frais, pour y placer les tombeaux des Princes de la Maison de Médicis. Il faut la voir; car on ne peut rendre, ni par écrit, ni par la gravure, les beautés de la mosaïque de pierres dures & fines de différentes especes & couleurs dont elle est revêtue en dedans & pavée; elle est octogone, & six de ces pans sont remplis par six niches dans lesquelles sont les sépultures & les statues d'autant de Grands-Ducs; le septieme devoit l'être par l'autel, & le huitieme l'est par la porte. Mais le grand autel n'est point achevé, non plus que le haut de la coupole. Les six Grands-Ducs auxquels sont consacrées les six niches, sont Côme I, mort en 1574; François son fils, mort en 1587; Ferdinand, en 1608; Côme II, mort en 1621; Ferdinand II, en 1670, & Côme III, mort en 1723. On remarque qu'il ne restoit point de place pour le Grand-Duc Jean Gaston, dernier de la Maison de Médi-

cis; aussi n'a-t-il pas de monument, au moins évident, dans ce superbe panthéon; mais son cercueil est placé dans la chapelle souterraine.

La fameuse bibliotheque de Médicis occupe le dessus du cloître de l'église collégiale de Saint-Laurent, & est regardée comme une des plus précieuses (sur-tout en manuscrits) qui existent en Europe. Ce fut le fameux Côme premier, pere de la Patrie, qui commença cette superbe collection; son frere & ses enfans la continuerent. Lorsqu'ils furent chassés de Florence à la fin du quinzieme siecle, ces manuscrits furent dispersés; mais, à leur retour, les Médicis ont trouvé le moyen de les recouvrer presque tous. Le Grand-Duc Côme I rendit cette bibliotheque publique en 1571. L'escalier & quelques ornemens intérieurs sont des dessins de Michel-Ange. Il faut remarquer que les manuscrits ne sont pas placés dans des tablettes, mais attachés sur de grands pupitres, où on peut les voir & les consulter, mais non les enlever. Il y en a dans toutes les langues & de tous les temps. Le plus renommé de ces manuscrits est le Virgile dit de Médicis, écrit

en lettres *unciales* ; on en a imprimé de belles copies figurées. Nous avons plusieurs catalogues de cette bibliotheque ; le dernier, commencé il y a un peu plus de vingt ans, n'est fini que depuis ces dernieres années.

L'église de *Sainte-Marie-la-nouvelle*, bâtie en 1279, & desservie par les Dominicains, est d'une belle & noble architecture, & ornée en dedans de précieux tableaux. Le couvent qui y tient est vaste & a un beau jardin. On y remarque le tombeau de Saint Pierre martyr, Religieux Dominicain. On prétend que Bocace a été enterré dans cette église ; cependant on n'y voit plus son tombeau.

L'église de *Sainte-Croix* mérite d'être vue, ne fût-ce qu'à cause du tombeau de Michel-Ange, accompagné de trois grandes figures, la Peinture, la Sculpture & l'Architecture, qui soutiennent, en pleurant, le buste de ce célebre Artiste, mort en 1570, âgé de quatre-vingt huit ans. On a trouvé moyen de faire entrer dans les ornemens de ce mausolée, un petit tableau de la main de Michel-Ange. On voit dans cette église plusieurs autres tombeaux de grands hommes, entre les-

quels il faut remarquer le sépulcre de *Galilée*, mort en 1642. L'église que je viens de décrire est jointe à un petit couvent de Cordeliers, où l'on prétend que Sixte-Quint a enseigné la Philosophie en 1550. C'est parmi les Peres de ce couvent que l'on choisit toujours le Grand-Inquisiteur de Florence; mais à présent cette charge, si le titre en existe encore, a bien perdu de sa considération.

L'église du *Saint-Esprit*, dépendante du couvent des Augustins, est d'une grande magnificence, & le maître-autel d'une extrême richesse. La sacristie est octogone & d'une belle architecture; c'est là qu'est enterrée la Grande-Duchesse Christine de Lorraine, épouse de Côme II. Dans l'église de *Saint-Marc*, bâtie par l'ordre du Grand-Duc Côme de Médicis, indépendamment d'un grand nombre de beaux tableaux, il faut remarquer le tombeau du savant Prince *Jean Pic de la Mirandole*, mort en 1494, à l'âge de 36 ans, douze ans après avoir soutenu sa fameuse these *De omni scibili*, de tout ce que l'on peut savoir. On prétend qu'à l'âge de dix-huit ans il savoit déjà vingt-deux langues. Dans la même église est le

tombeau d'*Ange Politien*, autre Savant, mort la même année que celui dont je viens de parler. A cette église tient encore un couvent de Religieux Dominicains, au nombre desquels a vécu *Jérôme Savonarolle*, un des plus singuliers personnages du quinzieme siecle. Il fut brûlé en 1498, sous prétexte qu'il faisoit le faux Prophete ; mais on prétend que son plus grand crime étoit d'avoir déclamé contre les désordres qui régnoient à la Cour du Pape Alexandre VI.

Enfin, l'*Annonciata* ou l'église de l'*Annonciade*, qui tient au couvent des Servites, attire encore la curiosité & l'admiration, même après qu'on a vu les autres. L'intérieur & même la voûte sont très-dorés ; le maître-autel très-riche, ainsi que la chapelle où est une image miraculeuse de la Sainte Vierge, qu'une pieuse tradition a fait croire avoir été peinte par Notre-Dame même. Tant que cette opinion a subsisté, il y a eu à cette chapelle une grande affluence de pélerins, & elle étoit remplie d'offrandes & d'*ex voto* ; mais cette dévotion est actuellement bien refroidie. Cette église contient un précieux tableau d'André del Sarto, connu sous le nom de *la Madona*

del Sacco, & plusieurs autres belles peintures, dont les Auteurs étoient Italiens & quelques-uns François : enfin on y voit le tombeau de Baccio Bandinelli, excellent Statuaire Florentin, & celui de Jean de Bologne, un des plus grands Sculpteurs dont les ouvrages soient admirés en Italie, mais qui étoit Flamand, né à Douai.

Dans la foule des magnifiques églises dont Florence est remplie, je ne peux plus nommer que celle des Carmes, *il Carmine*, dont la plus belle chapelle est dédiée à Saint André Corsini, Evêque de Fiesoli, dont la famille est encore illustre à Florence, & a sa sépulture dans cette église ; & celle de Sainte Marie-Magdeleine de Pazzi. Le corps de cette Sainte Florentine est placé sur le maître-autel ; sa famille, illustre & puissante dans la ville, lui a fait élever ce monument avec la plus grande magnificence.

Les hôpitaux & établissemens de charité sont à Florence aussi remarquables que les églises. Le principal est celui de Sainte-Marie-la-neuve, fondé dès le 13^e^ siecle ; ses revenus sont considérables, & proviennent en partie de rentes viageres que cet hôpital faisoit à des gens qui, ayant peu de fonds, vouloient en doubler

le revenu, ou passer leurs jours dans l'hôpital même. C'est le premier au profit duquel on ait fait des tontines & des loteries dont les lots sont des rentes viageres. Ces ressources étant parfaitement économisées, cet établissement est un de ceux de l'Europe dont l'objet est le mieux rempli. On y a joint des écoles de tout genre, dont les Professeurs sont gagés, & où l'instruction est gratuite. On y enseigne particuliérement la Médecine théorique & pratique, l'Anatomie, la Chirurgie, & l'art des accouchemens; enfin il y a une belle bibliotheque publique. L'église est ornée de beaux tableaux. Il y a dans Florence deux autres hôpitaux pour les malades, un pour les convalescens, deux pour les pélerins ou étrangers passagers, un pour les pauvres Prêtres, un pour les incurables, & enfin celui des enfans trouvés, qui est si vaste & si riche, que l'on y entretient plus de deux mille personnes de tout âge.

Je vais tâcher d'être encore plus court sur les palais de Florence que sur les églises, quoiqu'il y ait autant à dire sur les uns que sur les autres. Des deux palais du Grand-Duc, l'un est connu sous le

nom de *Pitti* ; l'autre est le vieux palais, qui y communique par un corridor couvert. Le premier a été commencé par un citoyen riche, nommé *Luc Pitti*, qui, après avoir dépensé tout son bien à la construction de cet édifice, fut enfin obligé de l'abandonner au premier Grand-Duc Côme de Médicis. L'architecture extérieure n'en est pas bien magnifique, & a l'air plus solide que brillante : il paroît que dans le premier plan les ailes en devoient être beaucoup plus étendues ; mais les Grands-Ducs se sont contentés d'embellir la cour intérieure. Ce qu'il y a de vraiment admirable, c'est le mobilier renfermé dans les appartemens ; c'est là où brillent tout le goût & la magnificence des Médicis. Les plafonds sont peints par Pierre de Cortone & Ciroferri, & on y voit des tableaux de la main des plus habiles Maîtres d'Italie, tels que Raphaël, Jules Romain, le Correge, le Guide, le Titien, Paul Véronese, André del Sarto ; il y en a même de Rubens.

Il y avoit autrefois dans le palais Pitti deux bibliotheques qui ont été réunies à celle de Magliabecchi, & qui ont été rendues publiques. Derriere ce palais, est

un grand jardin, que l'on nomme *Boboli*; il s'étend juſqu'aux murailles qui forment la partie méridionale de la ville, & qui ſont terminées par le petit fort du Belvedere. On doit admirer dans ce jardin quelques chef-d'œuvres de ſculpture. C'eſt par une longue ſuite de galeries couvertes, & en traverſant l'Arno ſur un pont, que l'on peut communiquer du palais Pitti au vieux palais des Grands-Ducs, qui étoit autrefois celui de la République de Florence. L'architecture en eſt belle & noble : je ne m'amuſerai point à la décrire, & je dirai, comme du palais Pitti, que ce qu'il contient intérieurement eſt encore bien au deſſus de ce qu'offre l'extérieur. La fameuſe galerie de Florence en eſt une dépendance; la deſcription de cette galerie eſt contenue en dix volumes *in-fol.* remplis des plus belles gravures, qui peuvent à peine donner une idée des magnificences qu'elle renferme en tout genre; ſtatues & buſtes antiques, tableaux & portraits des Peintres de toutes nations, porcelaines, antiquités, chef-d'œuvres des Arts, & modeles d'inventions de toute eſpece; collection particuliere de tableaux Flamands, deſſins, gravures,

médailles antiques & modernes; pierres précieuses, & bijoux de grand prix. On voit que c'est à Florence que les Lettres & les Arts ont commencé à reprendre en Italie le lustre qu'ils avoient dans le siecle d'Auguste, & que l'on en est redevable aux Grands-Ducs & aux Papes de la Maison de Médicis. Tout retrace leur gloire dans Florence. Les Arts leur ont rendu le bien qu'ils leur ont fait.

Ce n'est pas seulement dans les églises & les palais dont je viens de parler, que l'on admire tant de chef-d'œuvres; les rues & les places de Florence sont décorées d'une infinité de belles statues, & il y a un grand nombre d'hôtels & de maisons particulieres qui mériteroient d'être décrites en détail. Je me contenterai de nommer les principaux, & de dire en même temps quelque chose des familles auxquels ils appartiennent. Celui de Strozzi est d'une architecture très-noble. La Maison *Strozzi* est originaire de Fiesoli, où l'on prétend qu'elle étoit illustre dès le regne de l'Empereur Théodose I. Charlemagne l'obligea, comme toutes les autres familles nobles de Fiesoli, de se transporter & de

s'établir à Florence. Elle y devint bientôt considérable, & remplit les premieres places de la République ; on trouve souvent son nom sur la liste des Consuls, des Prieurs & des Gonfaloniers. Ces Seigneurs étoient fort attachés au parti des Guelfes. Il y a dans Florence plusieurs églises & monasteres qui reconnoissent les Strozzi pour Fondateurs. Les Médicis se firent honneur de s'allier avec eux, & Philippe Strozzi épousa la niece du Pape Léon X. Cependant ils s'opposerent à l'empire que les Médicis voulurent prendre sur leurs compatriotes. Ce même Philippe Strozzi commandoit l'armée qui combattoit celle du Grand-Duc Côme I ; & voyant que la bataille étoit perdue, il se tua lui-même, plutôt que de tomber entre les mains de son allié, & encouragea ses enfans à venger sa mort. C'est ce que voulut faire *Pierre*, son fils, qui se retira d'abord en France auprès de Catherine de Médicis, sa cousine-germaine. Il fit la guerre dans le Milanez avec le Duc d'Enghien, Prince du Sang, & contribua au gain de la bataille de Cerisoles. François I le déclara son Lieutenant-Général en Italie ; il y servit avec gloire, & parvint à empêcher pendant long-temps la prise de

de Sienne, dont le brave Montluc étoit Gouverneur. Mais dans le dernier combat qu'il donna pour la délivrance de cette place, il fut blessé dangereusement, & tué ensuite, en 1558, au siége de Thionville. *Leon Strozzi*, frere de Pierre, étoit Chevalier de l'Ordre de Malte, & Grand-Prieur de Capoue. Ce fut un grand homme de mer, qui commanda les galeres de France & celles de Malte avec gloire; il fut tué en 1553. Le troisieme frere fut Cardinal, & commanda cependant les troupes Françoises en Languedoc, sous le regne des enfans de Catherine de Médicis. Le Maréchal Strozzi avoit laissé un fils, nommé *Philippe*, qui devint Colonel-Général de l'Infanterie Françoise, & Chevalier des Ordres du Roi. Ce dernier fut aussi tué à la guerre sous le Roi Louis XIII. En lui a fini la descendance du Maréchal Strozzi; mais il a subsisté un grand nombre d'autres branches de cette Maison en Toscane, à Naples, &, à ce que l'on assure, même en Allemagne. Au commencement de ce siecle, on connoissoit jusqu'à quatorze de ces branches. Le palais dont je viens de parler, appartient au Duc Strozzi, dont les principales possessions sont dans le royaume de Naples.

Le palais *Corſini* eſt vaſte, & d'une belle architecture. On y conſerve de précieux tableaux & des ſtatues antiques. La Maiſon à laquelle il appartient, eſt illuſtre à beaucoup d'égards, principalement pour avoir produit un Saint & un Pape. Le premier, d'abord Carme, enſuite Evêque de Fiezoli, mourut en 1373, & fut canoniſé en 1629. Le Pape a été élevé ſur le Saint-Siége en 1730, & eſt mort en 1740, âgé de quatre-vingt-huit ans. Il fut aveugle pendant preſque tout le temps de ſon pontificat, & l'on croit même qu'il l'étoit lorſqu'il fut élu. Les petits neveux de ce Pontife ſont encore à Florence en grande conſidération. Il y a eu de tout temps des Cardinaux dans cette famille. *Pierre Corſini*, Archevêque de Florence, l'étoit au quatorzieme ſiecle; il mourut en 1405 à Avignon, où il eſt enterré.

Le palais *Ricardi*, ſitué dans la plus belle rue de Florence, a appartenu autrefois aux Médicis. C'eſt là que demeuroit Côme de Médicis, ſurnommé le Pere de la Patrie. Une partie de l'architecture eſt de Michel Ange; mais il a été embelli & perfectionné par les Marquis Ricardi. On y voit des peintures à freſque de Luc Jordan,

& d'excellens tableaux de Baſſan & de Frédéric Zuccaro. Outre la galerie, ce palais contient une belle bibliotheque. La Maiſon de ſes poſſeſſeurs eſt ſénatoriale, c'eſt-à-dire que ceux de cette famille ſont admis dans le Sénat ou Conſeil des Deux-Cents, qui n'offre qu'une foible idée de ce qu'étoit autrefois la République de Florence. Auprès de ce palais, on voit le jardin des ſimples, commencé par le Grand-Duc Côme I, & entretenu par ſes ſucceſſeurs. Les gardes de ce jardin ont toujours été d'habiles Botaniſtes, parmi leſquels on compte MM. Micheli & Manetti. La ménagerie ou foſſe aux lions n'en eſt pas non plus fort éloignée : elle étoit fort bien fournie du temps des Grands-Ducs, & on ſe ſouvient d'y avoir vu une machine très-ingénieuſe, deſtinée à ſéparer ces animaux lorſqu'ils ſe battoient & étoient acharnés les uns contre les autres ; elle inſpiroit la crainte la plus terrible.

Le palais *Gerini* contient une ſuite de précieux tableaux, dont la plupart ſont gravés, & forment un volume eſtimé. La famille de Gerini eſt auſſi ſénatoriale.

Le palais *Capponi* eſt très-eſtimé pour ſa belle architecture. Les Capponi ſont anciens à Florence, & y étoient connus dès le temps de la grande querelle des Noirs & des Blancs, des Guelfes & des Gibelins : il eſt queſtion d'eux dans les douzieme & treizieme ſiecles. Ils furent du nombre de ceux qui procurerent à leur patrie la liberté qu'elle acheta de l'Empereur Frédéric Barbe-rouſſe. Depuis ce temps, ils ont rempli ſouvent les charges de Prieurs & même de Gonfaloniers. *Mery Capponi* fut un fameux Général du quinzieme ſiecle; *Nicolas Capponi*, ami des Médicis, fut leur plus grand ſoutien. Le Cardinal Capponi, Archevêque de Ravenne, penſa être Pape au ſeizieme ſiecle. Enfin une branche de cette Maiſon a paſſé en France, & y a poſſédé le comté de Feugerolles. Les autres branches ont demeuré en Toſcane.

Les palais des autres Maiſons anciennes & illuſtres de Florence ne ſont pas ſi magnifiques; quelques-unes même n'en ont plus dans la ville; une partie de ces familles eſt éteinte, d'autres ont paſſé ailleurs. Celles qui ont fait le plus de bruit dans l'Hiſtoire, ſont les *Altoviti*,

les *Alberti*, auxquels les Ducs de Luynes & de Chaulnes rapportent leur origine; les *Baglioni*, de qui descendent les Marquis de la Salle Baglion en France; les *Barberini*, dont la famille a produit le Pape Urbain VIII, & le Cardinal Barberini, Grand-Aumonier de France sous la minorité de Louis XIV. Les *Ariqueti*, connus en Toscane dès le douzieme siecle, & qui ont eu un Gonfalonier dès l'an 1404. Au quinzieme siecle, une branche de cette Maison passa en Provence, & ayant retranché l'A de son nom, elle y a porté & y porte encore le nom de *Riqueti*. La Terre de Mirabeau a passé, au seizieme siecle, aux aînés de cette branche, par une alliance avec la Maison de Glandeves. Ils portent encore le nom de Marquis de Mirabeau. Messieurs Riquet de Caraman ont prouvé qu'ils étoient d'une branche cadette des Riqueti de Mirabeau. Les *Cambi* ont joué un grand rôle dans l'ancienne République de Florence; mais on prétend qu'ils étoient originaires de Naples. L'un deux, Laurent Cambi, s'attacha au Roi Charles VIII; Marc Cambi, son fils, & Louis son petit-fils, ayant persisté dans les mê-

mes inclinations, le dernier fut obligé de se retirer à Avignon, où, s'étant marié, ses enfans ont formé trois branches, dont celle des *Cambi d'Alez* est la premiere, & celle de *Cambi d'Orsan* la seconde. On s'est accoutumé à ajouter une S à leur ancien nom. La Maison de *Gondi*, dont Catherine de Médicis a attiré une branche en France, qui, par sa faveur & celle de Marie de Médicis, a été élevée aux plus grands honneurs dans ce royaume, sous le nom de *Retz*, subsistoit encore à Florence au commencement de ce siecle. On sait que les biens que possédoit, en France, la branche de Gondi-Retz, ont passé dans la Maison de Villeroi.

La Maison de *Guadagni* est du nombre de celles que l'Empereur Charlemagne contraignit d'abandonner Fiesoli pour s'établir à Florence. Elle a eu jusqu'à douze Gonfaloniers & seize Prieurs de cette République. Une branche s'établit à Lyon sous le regne de François I; & ayant francisé son nom, elle subsista long-temps en France avec distinction, & finit dans la personne de deux filles, dont l'une épousa un Comte d'Ostun, l'autre un Seigneur de la Maison Ga-

liani, auſſi originaire de Florence, & dont une branche s'eſt établie en France dès le quinzieme ſiecle. La branche de Toſcane s'eſt partagée en pluſieurs rameaux. Il y a trente ou quarante ans qu'il y avoit encore à Rome un Cardinal du nom de Guadagni, qui avoit d'abord été Bénédictin ; il étoit neveu du Pape Clément XII, étant fils de ſa ſœur.

Les *Galiani*, dont je viens de parler, ſubſiſtent en Toſcane, indépendamment d'un grand nombre de branches établies à Nice, à Turin, en Provence & à Avignon. Ils portent indifféremment le nom de *Galien* ou *Galéan.* La branche d'Avignon prend aujourd'hui le titre de Duc de Gadagne : celle de Provence a porté celui de Marquis de Salerne & des Iſſarts, & enfin a été élevée, de nos jours, au rang de Prince de l'Empire, ſous le nom de *Prince de Galéan.*

La famille d'*Oddi* ſubſiſte encore; & tous les anciens Généalogiſtes & Chroniqueurs aſſurent qu'Oddon, ſon premier auteur, étoit venu en Italie avec l'Empereur Frédéric Barbe-rouſſe, dont il étoit Général. Cet Oddon & ſes deſcendans furent les plus fermes appuis du parti Gibelin. Ils s'établirent à

Pérouſe en Toſcane, & en diſputerent long-temps la ſouveraineté aux Baglioni, avec leſquels ils s'accorderent par une alliance : ces familles ne ſe ſont habituées à Florence qu'après que Pérouſe eut ceſſé d'être libre. Dès 1380, *Nicolas Oddi* paſſa en France, & y a fondé une branche qui s'eſt diſtinguée en Languedoc ſous le nom d'*Oddi de la Gorſe*. Une autre branche s'eſt établie à Pavie.

La Maiſon des *Salviati* eſt encore en grande conſidération en Toſcane & à Rome. Elle eſt originaire de Florence, & s'y diſtinguoit vers l'an 1200. Dès le quatorzieme ſiecle, ils ſont traités dans les vieilles Chroniques de Florence, de demi-Dieux de leur patrie. Ils ont fait de fréquentes alliances avec les Médicis, & ſembloient les protéger dans le commencement de la fortune de ceux-ci ; mais ils en devinrent jaloux quand leur puiſſance augmenta. *François Salviati*, Archevêque de Piſe, fut un des principaux conſpirateurs contre Laurent & Julien de Médicis ; & n'ayant pu aſſaſſiner que le dernier, il fut ſur le champ puni par le premier, & pendu à une fenêtre, revêtu de ſes habits pontificaux. Pluſieurs d'entre eux ont paſſé en France ; ils ont eu

un Grand-Maître de l'Ordre de Saint-Lazare en 1571, & un Cardinal, Grand-Aumônier de la Reine Catherine de Médicis. D'ailleurs, lorsque la puissance des Médicis a été parfaitement établie, les Salviati, à titre de parenté, se sont réunis avec eux : ils portent le titre de Duc.

Si la Maison des *Soderini* n'est point éteinte, c'est certainement une des plus illustres de Florence, & qui a le plus long-temps tenu tête à celle des Médicis.

On en doit dire autant des *Vitelli* ou *Viteleschi*, qui prétendent descendre d'un Général de l'Empereur Justinien, & dont les armes sont remarquables; c'est un veau tenant entre ses pattes une palme : tant que cette Maison a fait la guerre, soit pour les Papes, soit pour les Empereurs, les Rois de Naples ou ceux de France, ils ont porté leur veau debout ou passant ; mais Nicolas Vitelli s'étant consacré, lui & toute sa famille, au repos & à la tranquillité, ils ont couché leur veau.

Scipion Ammirato, qui a dressé la généalogie des *Albizzi*, les fait remonter au moins à l'an 1200 ; ils se sont séparés en plusieurs branches, qui toutes ont donné des Gonfaloniers à la République.

Les *Valori* ont joué un grand rôle dans la République de Florence, ayant, entre autres, conservé la place de Gonfalonier dans leur Maison, pendant cinq générations, aux quatorzieme & quinzieme siecles. Je ne sais s'ils subsistent à Florence, mais il y en a une branche établie en France depuis le temps du bon Roi René, titulaire de Naples, qui conduisit un d'eux en Anjou, où il a fait souche. Ils possedent encore dans cette Province, & dans celle de Touraine, qui en est voisine, des terres qui leur ont été données, ou qu'ils ont achetées à cette époque.

Les *Guidi* font remonter leur origine à un Marquis Ubaldo, originaire Allemand, qui passa en Italie en 967 : ils se sont divisés en tant de branches, qu'il ne seroit pas étonnant qu'il en subsistât encore quelques-unes en Toscane.

Enfin les *Pazzi* sont du nombre des familles qui existoient à Fiesoli dès le temps de Charlemagne. Leur famille a possédé de grandes charges dans la République ; mais elle est particuliérement illustre pour avoir produit une Sainte dont j'ai déjà eu occasion de parler.

Les Etrangers, après avoir visité les églises & les palais de Florence, se font

montrer la maiſon de *Bonarotti*, occupée autrefois par Michel Ange & bâtie par lui-même; elle eſt d'une bonne architecture, mais convenable à un ſimple particulier. La famille de ce grand homme, qui ſubſiſte encore, ou du moins a ſubſiſté long-temps après lui à Florence, conſerve pluſieurs deſſins & tableaux de ſa façon, & quelques antiquités qu'il avoit raſſemblées. Michel Ange naquit en 1474 au château de Chiuſi, à treize lieues de Florence; il mourut à Rome en 1564: ſes cendres ont été rapportées, comme je l'ai dit, à Florence, dont ſa famille étoit originaire. C'eſt le plus grand Artiſte de l'école Florentine, mais ce n'en eſt pas le premier. Le Patriarche de cette école eſt *Cimabué*, né en 1230, & mort en 1300; le ſecond, ſon diſciple *Giotto*. On doit regarder comme le troiſieme *Léonard de Vinci*, mort en France en 1530, dans les bras du Roi François I; le quatrieme, *Pierre Perugin*, qui fut le Maître en peinture du grand Raphaël; Michel Ange n'eſt que le cinquieme. Depuis lui juſqu'à nos jours, cette école s'eſt ſoutenue avec gloire.

Le bâtiment affecté à l'Univerſité,

n'eſt pas éloigné de la maiſon de Michel Ange. L'on prétend que cette Univerſité exiſte depuis le neuvieme ſiecle, & que Charlemagne la fonda après qu'il eut fait rétablir la ville de Florence, & lui eut donné le nom de *Florentia*, au lieu de celui de *Fluentia* qu'elle portoit. C'eſt dans ce palais que s'aſſemblent les Académies de la *Cruſca* & des *Apatiſtes*, quand elles le jugent à propos ; car on ſait que celles de l'Italie n'ont pas d'aſſemblées fixes & de jours réguliers. Il y a dans cette Univerſité de très-habiles Profeſſeurs en toutes les Sciences, Théologie, Juriſprudence, Rhétorique : on y enſeigne l'hébreu, le grec, le latin & l'italien. Le Pere Ximénès, Jéſuite, y donnoit, il y a 20 ans, des leçons de Géométrie, d'Aſtronomie & de Géographie, & M. Lami y profeſſoit l'Hiſtoire. *Florence* peut être regardée comme le berceau de ces Sciences en Italie, auſſi bien que celui des Arts. Pour juger des progrès que les Florentins ont faits dans tous ces genres, je vais nommer quelques-uns des plus illuſtres dont je n'ai pas eu occaſion de parler. C'eſt à *Maſo Finiguerra*, Orfévre Florentin, qui vivoit en 1460, que l'on eſt redevable de la gra-

vure au burin. Le hasard la lui fit découvrir ; il fut bientôt imité à Florence même par *Baccio Baldinelli*, *André Mantegna* & *Hugo de Carpi*. La gravure à l'eau-forte fut inventée plus tard, & ne commença que vers 1500. *Le Parmesan* & *Le Guide*, Peintres, l'un de l'école Lombarde, l'autre de la Romaine, la pratiquerent les premiers, & *le Benedetto* inventa le clair obscur.

Florence a l'honneur d'avoir vu naître *Améric Væspuce*, qui a donné son nom au grand Continent du Nouveau-Monde ; il mourut en 1508. On montre encore la maison de *Machiavel* dans la rue des Guichardins ; elle est possédée par le Sénateur *Ricci*, d'une ancienne & illustre famille Florentine, héritier de *Machiavel* par les femmes. M. *Ricci* conserve encore dans cette maison des manuscrits de son ancêtre, aussi condamnable, quand on considere ses principes & ses maximes, qu'il est estimable par son esprit & son style.

Parmi les Poëtes Florentins, il faut distinguer, après le Dante & Pétrarque, dont j'ai parlé, *Bernard Ruccelaï*, d'une famille noble, dont il existoit encore, il y a quelques années, à Florence, un Sénateur, héritier du talent de la poé-

fie qui avoit illustré son parent au seizieme siecle. Louis *Pulcci*, à peu près contemporain de Ruccelaï, est Auteur d'un Poëme intitulé *le Morgante Maggiore*, qui est une bonne imitation de l'Arioste, & une espece de satire de la Chevalerie. C'est à Florence qu'a commencé le genre *burlesque*; il tire son nom de *Burchiello*, Barbier de cette ville, qui vivoit à la fin du quinzieme siecle, & faisoit sans cesse de grosses plaisanteries, qui se disent en italien *burlé*. On fit sous son nom des Sonnets facétieux & comiques, que l'on intitula *burlesques*. Dans le siecle suivant, *Berni*, Chanoine de Florence, perfectionna ce genre, qui prit le nom de *bernesque*, sous lequel il est encore connu en Italie. *Boccace* ne peut pas être mis tout-à-fait au rang des Poëtes; mais d'après le Décaméron, on doit le placer à la tête des Romanciers. Le principal mérite de ses Ouvrages, c'est que les expressions & le style en sont très-purs; il est aussi regardé comme un Auteur classique, proposé pour modele à tous les Ecrivains d'Italie, malgré la licence qui regne dans quelques-uns de ses Contes. Si Boccace n'est pas né à Florence, du moins a-t-il vu le jour dans ses environs,

car sa famille étoit originaire de Certaldo, bourg à sept lieues de Florence, sur le chemin de Sienne. Les autres Poëtes célebres Florentins sont *Lorenzzo Lippi*, Peintre & Auteur d'un Poëme intitulé *il Malmantile Racquistato o Guido Cavalcanti*; *Barthélemi Corsini*, Traducteur d'Anacréon en vers italiens; *Monsignor della Casa*, Prélat Florentin, très-connu des Littérateurs Italiens, & dont la prose est aussi estimée que les vers; *Annibal Caro*, Traducteur de Virgile; *Alexandre Marchetti*, mort en 1714, âgé de 88 ans, Traducteur de Lucrece; & enfin *Monsignor Forti-Guerra*, Auteur du Poëme de Richardet, ouvrage singulier, imité de l'Arioste, & connu depuis quelque temps en France. De nos jours, on a vu à Florence la plus fameuse *improvisatrice* d'Italie, que l'on nommoit la *Signora Corilla*.

Galilée a laissé à Florence des disciples qui lui ont fait honneur; tels sont *Toricelli* & *Alphonse Borelli*. Mais c'est sur-tout en Historiens que Florence a été féconde; voici les noms des principaux: *Scipion Amirato*, *Ricordano Malespini*; *Jean*, *Matthieu*, & *Philippe Villani*, qui, pendant trois générations, ont écrit ce qui s'étoit passé sous leurs yeux dans

leur patrie; *Poggio Bracciolini*, connu ſous le nom du *Pogge*; & renommé par ſes Contes, d'ailleurs Hiſtorien Latin de ſa patrie; *Léonard Arétin*, c'eſt-à-dire *d'Arezzo*, Hiſtorien très eſtimé; *Machiavel*, dont l'Hiſtoire l'eſt encore davantage; *Guichardin*, dont la réputation ſurpaſſe celle de tous ceux que je viens de nommer; *Nardi*, *Nerli*, *Varchi*, recherché principalement parce qu'il eſt très-ſatirique; *Segni* & *Adriani*. Ce ne ſont pas encore là tous les Hiſtoriens de Florence; avec tout cela, il n'y a pas longtemps que nous n'avions pas encore une bonne Hiſtoire des anciennes Républiques de la Toſcane & des Souverains qui leur ont ſuccédé. Les Vies des Médicis paroiſſoient difficiles & délicates à écrire; mais depuis l'extinction de leur Maiſon, on a été plus hardi, & on n'a point manqué de mémoires, que l'on conſervoit précieuſement, mais ſecrétement, dans des bibliotheques de famille de cette ville, dont quelques-unes ſubſiſtent, telles que celles des *Riccardi* & des *Rinuccini*.

Sortons enfin de Florence pour conſidérer ſes environs. On peut bien croire qu'on

qu'on y trouve une quantité de maisons de campagne très-agréables, quelques-unes même fort belles. Les Grands-Ducs en avoient beaucoup, dont plusieurs sont à présent tout-à-fait abandonnées, les autres seulement négligées. *Poggio Imperiale* est celle dont le Grand-Duc actuel fait, dit-on, le plus d'usage; elle n'est qu'à une demi-lieue de Florence: on y communique par une allée de cyprès. Les bâtimens sont actuellement très-logeables & très-commodes; on voit dans les appartemens de beaux tableaux, & dans les jardins quelques grottes agréables avec des statues. *Pratolino* est plus loin sur le chemin de Bologne, à plus de deux lieues de la ville. Ce fut le Grand-Duc François qui, dès l'an 1575, entreprit d'embellir ce lieu, & pendant quelque temps ses successeurs y ont fait de grandes dépenses. Actuellement non seulement on n'y en fait plus, mais on néglige ce qui y avoit déjà été fait. On peut voir avec plus de satisfaction *Poggio Caiano*, maison de plaisance commencée par Laurent le Magnifique, père de Léon X, & finie par le Grand-Duc François I: on y remarque au moins encore de très-beaux tableaux. *L'Ambrogiana* est aussi une des

maisons de plaisance des Grands-Ducs, à présent abandonnée. La Chartreuse, qui est à une lieue de la ville, est riche, possédant de grandes terres dans la Toscane; attenant est un grand parc. Elle fut fondée en 1364, par Nicolas Acciaioli, Grand-Sénéchal des Royaumes de Naples & de Jérusalem, qui lui donna de précieuses reliques. La Maison Acciaioli y a depuis conservé sa sépulture. J'ai déjà eu occasion de dire combien cette Maison, originaire de Florence, étoit illustre.

Le bourg de l'*Impruneta* est renommé parce qu'il contient une image miraculeuse de la Sainte Vierge avec une belle église, fondée par l'ancienne famille de Bondelmonti, qui a joué autrefois le plus grand rôle à Florence, ayant été à la tête d'un des partis qui divisoient cette ville.

L'ancienne ville de *Fiesoli*, autrefois plus puissante que Florence, & qui n'a été bâtie, pour ainsi dire, qu'à ses dépens, en est très-voisine. Quoiqu'elle soit épiscopale, elle ne peut plus être regardée que comme un de ces bourgs ou villages situés auprès des grandes villes, dans lesquelles les riches habitans ont des maisons de campagne. Celles que l'on y voit sont d'autant plus agréables, que Fiesoli étant

ſur une hauteur, on a de là une vue fort étendue, & que l'air y eſt très-pur. L'origine de cette ville ſe perd dans l'antiquité la plus reculée ; c'étoit une des douze principales de l'Etrurie, & la plus conſidérable école des Augures & des Auſpices ; les Romains y envoyoient ceux qui ſe deſtinoient à cet état ; ils y étoient élevés comme dans une eſpece de ſéminaire. Elle fut ſoumiſe aux Romains, auſſi bien que le reſte de l'Etrurie, l'an 474 de la fondation de Rome. Par la ſuite, ſon territoire fut diſtribué aux ſoldats de Sylla, & Fieſoli fut regardé comme un municipe ou ville dépendante de la Province Romaine : les habitans jouirent d'abord du Droit latin, & enfin devinrent Citoyens Romains. Catilina, après ſa conjuration, s'y réfugia ; ſoutenu par les Fieſolans, il oſa livrer bataille au Conſul Caïus Antonius, & fut vaincu. L'an 405 de notre Ere, les Goths, commandés par leur Roi Radagaiſe, aſſiégerent Fieſoli, regardé alors comme une place forte, étant défendue par deux citadelles dont on voit encore les ruines ; mais Stilicon, Général de l'Empereur Honorius, ayant ſoutenu vaillamment le ſiége, fit une ſortie & dé-

truisit l'armée des Goths : les Barbares ne s'en rendirent maîtres qu'assez long-temps après.

Le premier Evêque de Fiesoli que l'on connoisse, se nommoit *Rusticus*, & il est mort en 555 ; le second, *Saint Letus* ; le troisieme, *Saint Alexandre*, dont les reliques reposent dans une église de la ville qui subsiste encore ; le quatrieme, *Saint Romain* ; & le cinquieme, *Saint Donat* : celui-ci vivoit à peu près du temps de Charlemagne. Il arriva alors de grands changemens à la ville de Fiesoli ; les habitans avoient applaudi à la ruine de *Fluentia* par les Barbares ; ils en avoient profité : mais Charlemagne ayant détruit l'Empire des Lombards en Italie, trouva la situation de Fluentia bien préférable à celle de Fiesoli ; il détruisit entiérement cette derniere pour élever l'autre : il obligea les principales familles Fiesolanes de s'y transporter ; & ce fut aux dépens de Fiesoli qu'il fit de Fluentia la belle ville de Florence. Un coup plus funeste attendoit Fiesoli ; il lui fut porté deux siecles après. L'an 1010, les Florentins, devenus riches & puissans, résolurent de ruiner & de détruire absolument Fiesoli ; ils la surprirent le 6 Juillet,

abattirent les murailles de la ville & d'une des deux citadelles : la principale résista ; on en fit le siége, & elle capitula enfin, tant pour elle que pour la ville. Il se fit une espece d'arrangement entre Florence & Fiesoli, tel qu'il y en avoit eu un autrefois entre Rome & Albe ; il fut dit que tous les habitans de Fiesoli descendroient dans Florence, s'y établiroient, & participeroient aux avantages des anciens Florentins. On tira de Fiesoli tout ce qu'il y avoit de meilleur, on le transporta à Florence ; & de là vient cette quantité de statues, de colonnes, de tombeaux & d'inscriptions que l'on voit encore dans cette ville. Il ne reste dans l'autre que les débris des murailles, composées de pierres d'une grandeur démesurée ; ceux d'un aqueduc magnifique, mais ruiné dès le temps de Jules-César ; une grande quantité de voûtes souterraines, & enfin un arc de triomphe à demi enfoui dans la terre.

Tout ce que Fiesoli a conservé de son ancienne grandeur, est son évêché ; mais l'Evêque fait sa résidence ordinaire à Florence, dans un palais auprès de Sainte-Marie in Campo, qui est de son diocese, d'ailleurs fort étendu. Comme il est suf-

fragant de l'archevêché de Florence, il ne fait aucun ombrage à son Métropolitain. Cependant l'ancienne cathédrale subsiste à Fiesoli ; elle fut bâtie en 1028 par l'Evêque *Jean de Baviere*, parent de l'Empereur Conrad II ; il y a de plus l'église de St. Alexandre, celle de St. Jérôme, deux couvens de Franciscains & de Dominicains, & un de Religieuses. De l'autre côté de la petite riviere qui coule à Fiesoli, est l'abbaye de Bénédictins de Saint Barthélemi, fondée par Jean de Baviere ; elle a été rebâtie par Côme de Médicis, Pere de la Patrie, & possede une belle bibliotheque. On y conserve les reliques de *S. Romulus*, qu'on regarde comme le second Evêque de Florence, & qui vivoit, dit-on, au premier siecle. Les Evêques de Fiesoli ont reçu de grandes donations de la fameuse Comtesse Mathilde. Depuis le douzieme siècle, presque tous sont enterrés à Florence. En 1349, ce siége a été rempli par *Saint André*, Religieux Carme, de la famille Corsini, mort en 1373. Par la suite, il a été occupé par des *Altoviti*, des *Strozzi*, &c.

Scarperia est un bourg, capitale d'un canton du Florentin, que l'on nomme

communément *Mugello*, qui est agréable & fertile, mais sujet à des exhalaisons fâcheuses dans certaines saisons de l'année : le voisinage des montagnes, d'où il découle des eaux minérales, en peut être la cause. Dans le Mugello, est le château de *Sainte Agathe*, qu'on croit de la fondation de la Comtesse Mathilde; les ruines de la forteresse d'*Accinico*, bâtie par les *Ubaldini*, qui ont été puissans dans ce canton ; *Borgo San-Lorenzo*, lieu fort commerçant & très-riche ; le mont *Sénario*, où se retira *S. Philippe Benizzi*, qui donna commencement à l'Ordre des Servites en 1223 ; & l'abbaye de *Buon-Solazzo*, de l'Ordre de Cîteaux, qui a été réformée à la fin du siecle dernier, à l'imitation de l'abbaye de la Trappe, & dont il n'y a pas long-temps que les Religieux imitoient encore l'austérité.

Le canton de *Saint-Jean du val d'Arno* est très-intéressant, parce que, quoique coupé par des vallons & des torrens, il est très-fertile. La famille des *Pazzi* en étoit autrefois entiérement maîtresse ; & c'est pour réprimer ces petits Tyrans que les Florentins y firent bâtir plusieurs for-

tereſſes qui ont ſoutenu des ſiéges, & dont il eſt ſouvent fait mention dans l'Hiſtoire de Florence. En ſuivant le cours de l'Arno, on le voit paſſer à travers des marais, qui ont pourtant, à droite & à gauche, des bourgs & des petites villes, entre leſquelles on diſtingue *Marciano*, où, en 1544, ſe donna un combat, dont l'objet étoit la délivrance de Sienne, occupée par les François & aſſiégée par les Impériaux. Pierre Strozzi, Maréchal de France, comme je l'ai dit, le perdit & y fut bleſſé. C'eſt dans le val d'Arno qu'eſt l'abbaye de *Vallombreuſe*, au milieu d'une forêt de hêtres, qui ſervoit autrefois de retraite aux brigands; elle fut donnée, l'an 1040, à Saint Jean Gualbert, qui y établit un monaſtere de Bénédictins Réformés, devenu le chef d'une Congrégation riche & étendue, qui porte le nom de *Vallombreuſe*. Saint Jean Gualbert mourut en 1073, & ſes reliques ſont conſervées dans l'abbaye.

Du même côté de l'Arno, eſt la ville de *Montepulciano*, réſidence d'un Evêque, dont le diocefe ne renferme que dix-huit paroiſſes; il n'a été érigé qu'en 1560, & eſt ſoumis immédiatement au Pape. Cette

ville, renommée dans toute l'Italie pour l'excellence de ses vins, est la patrie du savant Ange Politien & du Cardinal Bellarmin.

De l'autre côté de l'Arno, sur les confins du Pérusin, est *Cortone*, que l'on prétend être d'une antiquité très-reculée: ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle étoit connue sous le nom de *Crotone*; c'étoit une des douze villes principales de l'Etrurie: elle s'attacha aux Romains, & leur fut fidele pendant tout le temps qu'Annibal fit la guerre en Italie; elle reçut une colonie Romaine, & ses habitans furent déclarés citoyens de Rome. Au cinquieme siecle, les Barbares la ravagerent & la ruinerent presque entiérement; mais elle étoit déjà, au onzieme, bien rétablie, très-commerçante & très-peuplée. Pendant les troubles d'Italie du treizieme siecle, elle s'attacha au parti des Gibelins, & l'Empereur Henri VII la déclara, en 1312, ville libre & immédiate de l'Empire; mais quinze ans après, Regnier Cazali s'en rendit le Tyran, & la postérité de ce Seigneur la posséda pendant près d'un siecle. Enfin, en 1411, Ladislas l'ayant conquise, la céda aux Florentins. On

voit encore les anciennes murailles de la ville, dont une partie paroît si antique & si solide, qu'on les croit du temps des Romains, ou même des Etrusques; on y remarque aussi les restes d'un temple de Bacchus & des thermes ou bains publics. Les bâtimens modernes sont, la cathédrale, six paroisses, deux couvens, & un hôpital; le palais public & celui de l'Evêque; le théatre & la salle de l'Académie, établie en 1726, qui s'assemble rarement, mais qui publie des Mémoires & des Ouvrages sur les antiquités Etrusques, & a fait imprimer, en 1750, une belle collection de monumens de ce genre, sous le titre de *Musæum Cortonense*. Le Chef de cette Académie porte le titre de *Lucumon*, respecté par les anciens Toscans. L'évêché de Cortone est immédiatement soumis au Saint-Siége; il n'a été constamment établi que l'an 1326 par le Pape Jean XXII. Le premier Evêque s'appela *Renier Ubertini*, Gentilhomme d'une famille puissante; mais depuis cette époque, cet évêché a été la plupart du temps rempli par des Moines; il a pourtant cinquante-trois paroisses.

Arezzo est, comme Cortone, à la rive gauche de l'Arno; le pays des environs

se nomme l'*Arètin* : on l'appeloit anciennement *Aretium*, & elle étoit, dit-on, la patrie de *Vesta*, femme du Roi Janus, érigée en Divinité par les Toscans & les Romains. Elle est située dans le pays le plus agréable & le plus fertile ; c'étoit autrefois une des douze grandes villes de l'Etrurie. Sylla la fit ravager par ses troupes, parce qu'elle s'étoit unie aux villes Latines contre Rome ; c'est ce que l'on appela *la guerre sociale*. Ayant été rétablie, on y envoya une Colonie Romaine : ceux qui la composerent prirent le nom d'*Aretini novi*. Elle eut beaucoup à souffrir du temps des Goths & des Lombards, & fut plusieurs fois ravagée pendant les guerres des Guelfes & des Gibelins. Au quatorzieme siecle, un de ses Evêques, nommé *Gui*, l'entoura de murailles, & peu après, son frere la vendit aux Florentins. Elle secoua à plusieurs reprises le joug de ces Républicains, & se gouverna elle-même en République quand cela lui fut possible ; mais enfin, en 1529, l'Empereur Charles-Quint la soumit tout-à-fait aux Médicis.

On compte environ huit mille ames dans Arezzo. La ville est divisée en quinze paroisses. Il y avoit, il y a quelque temps,

six couvens de Moines, douze de Religieuses, & quatre hôpitaux.

On regarde comme son premier Evêque *Saint Satur*, qui vivoit du temps de Constantin; il eut pour successeur *Saint Donat.* Sous l'empire de Valentinien, à la fin du quatrieme siecle, il y eut encore un Evêque d'Arezzo, qui fut martyr; il se nommoit *Saint Gaudence.* Il est à remarquer qu'il vivoit sous un Empereur Chrétien; mais il y avoit encore des Païens dans l'Empire, même dans le Sénat de Rome; & ce fut un Gouverneur de la ville, nommé *Marcellin*, qui étant Païen, fit mourir le saint Evêque, sans doute sous quelque autre prétexte que celui de la Religion. Ces Evêques obtinrent des graces considérables & des priviléges de l'Empereur Charlemagne & de ses successeurs, jusqu'à ce qu'enfin, au treizieme siecle, on prétend qu'ils furent élevés à la dignité de Princes de l'Empire, en la personne d'un d'eux qui prit le parti des Gibelins contre les Guelfes. Ses successeurs ne suivirent cependant pas tous son exemple; il y en eut qui se déclarerent pour les Guelfes, entre autres *Marcellin*, qui fit fortifier la ville en 1237. Son successeur *Guillaume* se

déclara tantôt Guelfe, tantôt Gibelin; mais, quelque parti qu'il prît, il tyrannisa sa patrie, surprit & assiégea des villes voisines, & eut enfin la réputation d'un grand Guerrier: il fut tué dans une bataille en 1289. L'esprit de conquête & de domination passa à ses premiers successeurs. *Hildèbrand*, fils d'un Comte Guidi de Romena, fit de même la guerre toute sa vie, & mourut en 1313. *Gui de Pietramala* fit dans son diocese des établissemens pieux, mais n'en fut pas moins le Tyran d'Arezzo. Il en fut de même de *Bosus Ubertini*, qui mourut en 1366. A la fin du quatorzieme siecle, les Evêques d'Arezzo devinrent un peu plus pacifiques, mais tout aussi politiques que leurs prédécesseurs: ils s'attacherent tantôt aux Papes, tantôt aux Empereurs, obtinrent des uns & des autres des priviléges, & continuerent d'avoir grand crédit dans la ville, quoiqu'elle se gouvernât en République, jusqu'à ce qu'enfin Arezzo fut soumise aux Médicis sous l'épiscopat de *François Minerbetti*, Prélat très-attaché à cette Maison, & particuliérement au Pape Léon X, à qui l'on prétend qu'il avoit sauvé la vie dans sa jeunesse.

Le diocese d'Arezzo contient trois cent

quarante paroiſſes & près de cent mille ames. Les Aretins paſſent généralement pour avoir de l'eſprit, & de grandes diſpoſitions pour les Sciences & les Lettres; auſſi Arezzo a-t-il produit grand nombre de Savans & de Littérateurs diſtingués, qui ſe ſont tous nommés *Aretins*, du nom de leur pays : les gens peu inſtruits prennent ſouvent cette expreſſion pour un nom propre. *Mécene*, Favori d'Auguſte & Protecteur des Lettres en ſecond ſous cet Empereur, étoit d'Arezzo. *Saint Laurent*, martyr illuſtre & Diacre de l'Egliſe Romaine, en étoit, ainſi que *Pétrarque*, & *Gui Aretin*, Moine Bénédictin, que l'on regarde comme l'Auteur des ſix premieres notes de muſique : il mourut dans ſa patrie en 1028. *Léonard Aretin* s'appeloit de ſon nom de famille *Bruni*; il naquit en 1370, fut Secrétaire des Brefs du Pape Innocent VII, & écrivit l'Hiſtoire de ſon temps & celle de Florence en latin & en italien, qui lui firent grand honneur; il mourut à Florence en 1444. Enfin, *Pierre Aretin*, que l'on a eu l'audace de ſurnommer *il divino Aretino*, eſt aſſez connu par ſes Ouvrages plus ou moins mauvais, quant au fond, ſuivant la matiere qu'il a

traitée ; mais toujours écrits très-purement dans sa Langue.

Le territoire d'Arezzo s'étend jusqu'au bord du Tibre, d'où l'on voit les châteaux de *Monté-Doglio*, qui ont appartenu à l'ancienne famille de *Boninsegni*, & celui de *Chirignano*, érigé en comté pour la famille des *Ubertini* d'Arezzo.

La ville de *Borgo-San-Sepulcro* est sur les confins de l'Etat Ecclésiastique, à quinze milles d'Arezzo; on prétend qu'elle doit sa fondation à deux Pélerins Espagnols qui revenoient de Jérusalem, & firent bâtir une église sur le modele du Saint Sépulcre qu'ils avoient visité. Cette église a été érigée en cathédrale, l'an 1515, par le Pape Léon X. L'Evêque est suffragant de l'archevêché de Florence. Le premier Evêque se nommoit *Galeotto Graciani* ; il étoit Abbé Commendataire du monastere de Saint-Jean-Baptiste, dont on fit la cathédrale. Le diocese contient soixante-quinze paroisses ; il y en a trois dans la ville, six couvens d'hommes, cinq de femmes, & tout au plus quatre mille habitans. Elle a souvent souffert par les tremblemens de terre ; en 1352, elle fut presque entié-

rement ruinée par un de ces accidens, & il y périt environ mille personnes. Elle appartenoit autrefois au Saint-Siége; mais le Pape Eugene IV l'engagea aux Florentins dès le quinzieme siecle; & Côme de Médicis ayant prêté différentes sommes sur cette hypotheque pour se l'assurer de plus en plus, elle est enfin restée à la Maison de Médicis : le premier Grand-Duc l'a fait fortifier. On trouve dans son district le château de *Caprese*, qui appartenoit autrefois aux Comtes *Guidi*. C'est dans ce lieu que mourut Totila, Roi des Goths, après avoir été blessé dans une bataille & vaincu par Narsès. Le canton de *Poppi*, qui comprend le *Casentin* ou *Clusentin*, est la partie la plus montueuse de la Toscane ; c'est là où l'Arno & le Tibre, qui, s'étant joints, tombent dans la mer de Toscane, ont leurs sources ; tandis que d'un autre côté on y trouve celle du Savio, qui se jette dans la mer Adriatique. Presque tout le Casentin a appartenu autrefois aux Comtes Guidi, entre autre le bourg & le château de Poppi, qui prend son nom de l'Empereur Pupienus qui régna entre 1237 & 38. Les

Barbares,

Barbares, les Goths & les Huns détruisirent cette place, que les Comtes Guidi firent rétablir au treizieme siecle. C'est dans ce canton qu'est l'ermitage de *Camaldoli*, chef-lieu de l'Ordre des Camaldules, fondé par Saint Romuald au commencement du onzieme siecle. Ce Saint y est mort en 1027, & on y conserve ses reliques. Cette abbaye, la premiere & la seule de tout l'Ordre, est au milieu d'une grande forêt de sapins, devenus, avec le temps, très-gros & très-touffus. Suivant l'usage constant de l'Ordre, l'église est au milieu d'un parc, dans lequel des cellules ou petites cabanes pour un grand nombre de Moines sont placées sans ordre. Les Religieux ont chacun à part leur petit ménage, & font leur cuisine au moyen des provisions qu'on leur fournit; ils ne mangent jamais ensemble, & ne sont réunis qu'au chœur. Suivant leur regle, ils doivent être éloignés de quatre ou cinq lieues des grandes villes.

Dans ces mêmes montagnes se trouve celle de l'*Alverne*, au haut de laquelle est un plateau couvert de hêtres, où l'on a placé un couvent de Franciscains, parce que c'est là que S. François d'Assise

reçut, dit-on, ses fameuses Stigmates si révérées dans son Ordre. On place cet événement à l'an 1224. Saint François mourut deux ans après, n'étant âgé que de quarante-cinq ans.

La ville de *Modiana* est frontiere de l'Etat du Pape & du diocese de Faënza. Quoiqu'elle ne contienne qu'environ trois mille habitans, elle a quinze paroisses, deux colléges, trois couvens de Moines, deux de filles, un hôpital, & même une Académie que l'on nomme des *Incaminati*. Cette ville étoit autrefois célebre, & une des douze de l'Etrurie ; elle prit le nom de *Mutilum* du Consul *Papius Mutilus*, qui y établit une Colonie Romaine. Elle a appartenu aux Archevêques de Ravenne, fut donnée ensuite, dit-on, par un Empereur Othon au Comte Guido, auteur de la Maison Guidi, qui étoit son parent. Les Guidi en ont été les maîtres pendant quatre siecles; mais Modiana ayant secoué leur joug, s'érigea en République : se trouvant bientôt trop foible, elle se mit sous la protection de celle de Florence, & a été soumise en même temps qu'elle aux Médicis.

A peu près à moitié chemin de Florence à Bologne, est le château de *Firenzuola*, bâti par les Florentins en 1332, pour tenir en respect les Ubaldini, ennemis de leur République, & qui pouvoient l'incommoder. Comme la garnison étoit Florentine, & que les habitans, qui s'établirent autour du château, étoient de la même ville, ils l'appelerent *petite Florence*. Elle a souvent été prise & reprise par les Florentins & leurs ennemis; enfin elle est restée soumise aux premiers. Dans les montagnes voisines de cette ville, sur-tout dans le lieu de *Pietramala*, on a le spectacle singulier d'une terre inflammable, qui brûle sur-tout lorsqu'elle a été imbibée de l'eau du ciel. C'est un phénomene qui mérite l'attention des voyageurs, & dont l'explication embarrasse les Physiciens.

Entre Florence & Pistoie, au milieu d'un terroir fertile, est la ville de *Prato*, qui contient environ dix mille ames, est assez bien fortifiée, & du moins entourée de bons fossés, avec un château bâti, au douzieme siecle, par l'Empereur Frédéric Barbe-rousse. Elle a plusieurs grandes places, quelques palais & de belles églises, dont la principale est une collégiale

dédiée à Saint Etienne. Le Prévôt est soumis immédiatement au Saint-Siége, en vertu d'un privilége du Pape Pie II. Quoique l'église soit du douzieme siecle, l'architecture est assez belle, & le marbre n'est pas épargné en dedans. Le grand autel & le chœur des Chanoines sont exhaussés, & on y monte de différens côtés par des degrés de marbre blanc. Le Clergé qui la dessert est très-nombreux, puisqu'indépendamment de 18 Chanoines, le bas chœur est composé de plus de 50 Ecclésiastiques. On conserve, dans une chapelle particuliere très-ornée, une ceinture de la Sainte Vierge. Il y a d'ailleurs dans cette ville douze paroisses, deux riches abbayes, cinq couvens de Moines mendians, dix de Religieuses, & quatre hôpitaux.

L'origine de la ville de Prato est inconnue; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'au onzieme siecle elle étoit déjà considérable, & tantôt se gouverna en république, tantôt fut soumise aux Florentins; enfin ceux-ci en ont été constamment les maîtres depuis le milieu du quatorzieme siecle. En 1512, les Espagnols l'assiégerent, la prirent & la pillerent; mais depuis elle s'est parfaitement rétablie, & est très-

peuplée & très-commerçante. Les Bourgeois conservent quelque apparence de liberté, élisant tous les deux mois un Gonfalonier & neuf Prieurs, qui se tirent d'un Conseil composé de quarante Sénateurs. On trouve encore hors de la ville cinq couvens & deux belles abbayes.

La ville & le territoire de *Pistoie* forment une des plus belles & des plus considérables parties du Florentin. Ce pays est arrosé par de petites rivieres, & on y trouve quelques lacs ; les montagnes qui en font partie contiennent des mines de toutes sortes de métaux, dont on tire quelque parti. On prétend qu'elles pourroient produire un plus grand profit, puisqu'elles fournissoient même autrefois de l'or. On nourrit aussi des bestiaux dans ces montagnes, & on fait avec leur lait des fromages qui ont un grand débit. On fait un grand cas des légumes, & sur-tout des concombres de Pistoie. Enfin, les environs de la ville, qui est à huit lieues de Florence & à douze de Pise, sont si agréables, que l'on croit être dans un jardin.

La premiere fois que l'on entend par-

ler de Piſtoie, c'eſt dans l'Hiſtoire Romaine, ſous l'an 550 de la fondation de Rome, deux cents ans avant la naiſſance de Jéſus-Chriſt. On ſait que Catilina s'y retira après avoir été battu aſſez près de là, & qu'il y mourut. L'Itinéraire d'Antonin fait mention du nom de *Piſtoria* qu'elle portoit en latin, à cauſe du grand nombre de Boulangers qui y faiſoient du pain. La fertilité & l'agrément de ſon territoire la rendirent aſſez peuplée ſous les Empereurs; cependant elle ne fut entourée de murailles que ſous le regne de Didier, dernier Roi des Lombards. Après avoir été ſoumiſe à Charlemagne & à ſes ſucceſſeurs au douzieme ſiecle, elle s'érigea en République comme la plupart des autres villes de la Toſcane; mais l'humeur de ſes habitans, portés aux troubles & aux diviſions, ne lui permit pas d'être un ſeul moment tranquille pendant pluſieurs ſiecles; enfin elle fut aſſujettie aux Florentins, qui, ligués avec les Lucquois, en firent le ſiége au commencement du quatorzieme ſiecle; peu de temps après, ces deux Républiques ſe la diſputerent. Les Lucquois l'attaquerent; mais elle fut ſoutenue par les Floren-

tins, qui la remirent en liberté. En 1328, elle fut prise & soumise à Castruccio Castracani; mais l'année suivante elle chassa les enfans de ce Tyran, & se remit encore sous la protection de Florence.

En 1342, Gautier de Brienne, Duc d'Athenes, s'étant emparé de Florence, prit Pistoie, & bientôt après fut obligé d'abandonner l'une & l'autre. En 1351, elle fut encore assiégée par l'Archevêque de Milan, uni avec les Gibelins. Enfin, toujours soumise à Florence, elle a reconnu comme elle les Médicis pour ses Souverains. Côme I y a fait de grands embellissemens, & elle a été fortifiée en 1538 & 1570. On y bâtit alors une citadelle qui subsiste encore, & dans laquelle le Grand-Duc entretient toujours une petite garnison. Ses rues sont larges, & il y a plusieurs grandes places & de belles maisons; elle a dix mille habitans; cependant elle ne paroît pas peuplée à proportion de l'étendue de son enceinte, qui est de deux milles & demi d'Italie de tour. La cathédrale & les principales églises sont revêtues en dehors & en dedans de marbre blanc & noir, dont les carrieres sont assez près de la ville. Auprès de la cathédrale est le bap-

tiſtere, de figure octogone, détaché de l'égliſe comme à Florence. Les autres belles égliſes ſont celle de l'abbaye de Saint-Barthélemi, fondée, dès l'an 748, par un Médecin du Roi Didier ; celle de Saint-André, bâtie en 1116 ; celles de Saint-Jean & de Saint-Antoine : il y a dans cette derniere d'anciennes moſaïques. L'hôpital eſt remarquable, parce que ſes murs ſont chargés de très-beaux bas-reliefs. Les bâtimens publics conſiſtent dans le palais de l'hôtel de ville, dont l'architecture & les ornemens intérieurs, moitié gothiques, moitié modernes, ſont aſſez curieux ; & le palais de l'Evêque, dont le diocèſe eſt très-étendu, ayant ſous lui cent quatre-vingt-huit paroiſſes très-peuplées.

On croit que la Foi a été prêchée à Piſtoie par *Saint Romulus*, Apôtre de la plupart des villes de la Toſcane ; mais la ſuite de ces Evêques ne commence qu'à l'an 600. On conſerve dans les archives de l'évêché un privilége de la Comteſſe Matilde, accordé, en 1107, à *Ildebrand*, de la famille des Comtes *Guidi*. Ce ſiége a été enſuite rempli par pluſieurs Prélats de la même Maiſon. En 1456, *Donat de Médicis* l'occupa, & eut

pour ſucceſſeur le Cardinal *Pandolphini*, qui fut remplacé par un autre Cardinal, *Laurent Pucci*. En 1573, *Alexandre de Médicis* fut Evêque de Piſtoie; en 1605, il fut élu Pape ſous le nom de *Léon XI*, & mourut la même année. Le Pape Clément IX, élevé au ſouverain pontificat en 1667, & qui ne l'a rempli que deux ans, étoit de Piſtoie, de la famille des Roſpiglioſi, qui ont été élevés, en ſa conſidération, au rang de Princes & de Ducs de Zagarola.

Le diſtrict de *Pontremoli* dépend du Florentin, & eſt cependant bien éloigné de Florence. Il ne tient pas même au reſte de la Toſcane, étant entouré des territoires de Gênes, de Modene & de Lucques. Il ne laiſſe pas que d'avoir une étendue aſſez conſidérable, contenant cent dix-huit paroiſſes, preſque toutes du dioceſe de Sarzana, dans le pays Génois. Pontremoli eſt ſitué ſur la Magra; c'eſt une petite ville forte, avec une citadelle & une garniſon, qui ne contient pas trois mille ames; cependant elle renferme une collégiale, cinq paroiſſes, & pluſieurs couvens, dont un de Religieuſes, beau & nombreux. Elle a paſſé ſucceſſivement ſous un aſſez grand nombre de dominations.

Au quatorzieme siecle, elle appartenoit à la famille des Rossi de Parme; au quinzieme, à celle des Fiesques, Comtes de Lavagna: enfin, s'étant mise sous la protection des Florentins, & les Grands-Ducs ayant successivement acheté toutes les terres des environs de la Maison Malaspina, & autres, elle s'est trouvée entiérement dans leur dépendance. Les Génois ont voulu leur en disputer quelques parties; mais à la fin ils ont été forcés de la céder.

Pietra Santa est encore un district ou plutôt un écart du Florentin, entre le territoire de Lucques & la principauté de Massa, qui s'étend jusque sur le bord de la mer. Le pays est marécageux & malsain; il contient dix-sept paroisses & onze à douze mille habitans. Il a eu autrefois ses Seigneurs, qui s'appeloient Comtes de Corvaja; ensuite il a appartenu à la République de Lucques, & ce sont les Lucquois qui ont fait bâtir la ville de Pietra Santa. Cependant les Florentins la leur enleverent, & après des disputes assez longues, les Médicis s'étant trouvés les plus puissans, l'ont conservée.

En passant par Lucques, pour retour-

ner à Florence par Pistoie, on trouve, à l'entrée du Florentin, la petite ville épiscopale de *Pescia*, partagée en deux par la riviere de ce nom. Sa situation a été cause qu'elle a été souvent disputée par les Républiques de Lucques & de Florence; elle est enfin restée aux plus forts. Son évêché, soumis immédiatement au Pape, ne contient que trente paroisses; on y compte environ trente mille ames, le pays étant très-peuplé, par rapport au grand commerce de soie que l'on y fait.

Le Florentin renferme encore deux petites villes épiscopales; la premiere est *San-Miniato*, assez près de l'Arno, entre Florence & Pise: elle n'a guere que deux mille habitans. Elle a été plusieurs fois prise & reprise par les Lucquois & les Florentins, & est enfin restée aux derniers. On y comptoit, il n'y a pas long temps, outre la cathédrale, cinq paroisses, six couvens, un hôpital, & un séminaire. Tout le diocese comprenoit quatre-vingt-quinze paroisses, & près de cinquante mille habitans; mais il faut remarquer que la ville épiscopale n'est pas la plus considérable, qu'il y a des bourgs beaucoup plus peuplés, & que l'évêché n'a

été érigé qu'en 1622 par le Pape Grégoire XV.

La ſeconde ville épiſcopale eſt *Collé*, ſituée ſur les confins du Siennois ; elle eſt entourée de murs, & a un vaſte fauxbourg rempli de papeteries, dont le produit fait l'objet de ſon commerce. Collé eſt une des plus anciennes villes où il ſe ſoit fabriqué du papier ; il s'y en faiſoit beaucoup dès le quinzieme ſiecle, ce qui donna lieu à l'établiſſement d'une Imprimerie dans le château des Corteſi, Gentilshommes du pays ; par la ſuite, de plus grandes villes ayant établi chez elles des preſſes, qui furent bientôt plus occupées que celles de Collé, celles-ci tomberent, & les Ouvrages qui en ſortirent alors, ſont mis au nombre des Livres rares. On ne peut fixer au juſte le temps où cette ville a été fondée ; il paroît qu'elle eſt ancienne, & exiſtoit du temps des Romains ; car on a trouvé, & on voit encore dans les environs, des reſtes de monumens d'aſſez bon goût. L'air eſt vif & très-pur dans la ville haute, où ſe trouve l'ancien château ; il eſt plus humide & plus malſain dans le fauxbourg, où ſont les pa-

peteries le long de la petite riviere d'Elza. On croit qu'elle se gouvernoit en République au quatorzieme siecle ; mais étant foible, elle se mit sous la protection des Florentins, auxquels elle resta constamment fidele, au point qu'elle fut plusieurs fois victime de son attachement pour eux. Elle fut successivement prise & pillée par Castruccio Castracani, Tyran de Lucques, par Mastin de la Scala, Tyran de Vérone, par les Siennois & les Napolitains. Enfin les Médicis étant restés paisibles possesseurs de Florence, ont jugé à propos de donner des marques de reconnoissance à cette ville, en lui accordant tous les priviléges des Florentins. Quoiqu'on prétende que la Foi y ait été prêchée par Saint Marcien, disciple de S. Pierre, au premier siecle de l'Eglise, elle a été long-temps sans être épiscopale ; mais, en 1592, elle fut érigée en évêché par le Pape Clément VIII, à la sollicitation du Grand-Duc Ferdinand de Médicis. Son diocese comprend cinquante-quatre paroisses, & environ douze mille ames.

Le *Pisan* n'est pas, à beaucoup près, aussi étendu que le Florentin ; une bonne partie de son territoire est très-fertile, sur-tout les environs de Pise ; du côté Le Pisan.

de la mer on y éprouve quelquefois des coups de vent très-fâcheux, & les inondations de l'Arno y causent de grands ravages : aussi a-t-on fait de grands travaux pour les prévenir ; elles sont cause que quelques parties du Pisan sont assez désertes ; mais comme le reste est fort peuplé, il en résulte que la population du diocese de Pise seul, monte à près de cent mille ames.

La ville de *Pise* est partagée en deux par l'Arno, que l'on y passe sur trois ponts. C'étoit une des douze principales villes de l'Etrurie, & c'est une des plus anciennes de l'Italie ; l'air y est très-pur & très-sain, graces aux travaux faits pour dessécher les marais, qui pouvoient influer sur la salubrité des environs. Au reste, ces travaux ne sont devenus nécessaires qu'à cause que la mer s'est retirée assez loin de la ville de Pise, au lieu qu'autrefois elle y touchoit de fort près. Au onzieme siecle, les habitans de Pise montoient à cent cinquante mille ames ; au seizieme ils étoient réduits à cinquante mille ; au dix-septieme à vingt-deux : enfin, sous le dernier des Médicis, il n'y en avoit plus que dix-huit mille ; mais à présent le nombre en

eſt un peu augmenté, & va à vingt mille. Ce nombre ſemble très-diſproportionné à l'étendue de la ville, qui pourroit en contenir trois fois autant; auſſi Piſe paroît-elle vide & déſerte : cependant elle eſt le ſiége de pluſieurs grands tribunaux; quelques-uns étendent leur reſſort ſur toute la Toſcane. Cette ville a une Univerſité, fondée en 1443, & revêtue de beaux priviléges par le Pape Clément VI; elle eſt bien rentée, & en état d'entretenir juſqu'à quarante Profeſſeurs qui y enſeignent toutes les Sciences. Les derniers Grands-Ducs y ont joint un jardin de botanique, un cabinet d'Hiſtoire naturelle, & un bon obſervatoire. Les principaux colléges ſont celui de Ferdinand, fondé en 1587, où quarante Ecoliers ſont entretenus pendant ſix ans par les différentes villes de Toſcane : dans le collége de la Sapience on en entretient un pareil nombre; & il y en a quelques-uns dans les colléges de Ricci & del Pozzo. L'Univerſité poſſede auſſi une riche bibliotheque.

J'ai déjà dit que Piſe eſt le chef-lieu de l'Ordre noble, régulier & militaire des Chevaliers de Saint-Etienne de Toſ-

cane; le Grand-Prieur de cet Ordre, qui est toujours d'une famille distinguée en Toscane, y réside dans l'hôtel ou palais de l'Ordre, qui tient à une belle église. C'est dans cette même maison qu'habitent les jeunes Chevaliers pendant le temps de leurs caravanes, qui doit être de deux ans. Sous les Grands-Ducs, ces caravanes se faisoient réellement comme celles de Malte. L'Ordre entretenoit des galeres sur lesquelles les jeunes Chevaliers novices montoient, sous le commandement d'un Général & de quelques Capitaines Profès; ils faisoient des courses sur les Barbaresques, & protégeoient du moins contre eux les côtes de Toscane. On voit encore, dans l'église de l'Ordre, des preuves des succès brillans qu'ont eus autrefois ces caravanes; ce sont des trophées de drapeaux, de queues de cheval, & d'autres dépouilles remportées sur les Turcs. Cette église est magnifique: le portail est en entier de marbre blanc de Carrare; le maître-autel, de porphyre, & les colonnes & ornemens qui l'entourent, de la même matiere. On a placé au dessus de cet autel un fauteuil de bronze, que l'on nomme *la chaire de*

Saint

Saint Etienne; c'est un don du Pape Paul V au Grand-Duc Côme II; il prouve de plus en plus que l'Ordre a pour Patron, non Saint Etienne, premier martyr, mais Saint Etienne, premier Pape de ce nom. Le Grand-Prieur de l'Ordre a tous les droits épiscopaux dans cette église; il est Supérieur-Majeur de l'Ordre quant au spirituel, & il est reconnu à Rome pour *Monsignor*; aussi est-il toujours Ecclésiastique: mais le temporel de l'Ordre dépend absolument du Grand-Duc, comme Grand-Maître. On voit sur la porte du palais de l'Ordre, les bustes de tous ses Grands-Maîtres, & sur la place, qui est en face, la statue de marbre de Côme premier, son Fondateur. Il y a dans le palais des appartemens, tant pour quelques Profès que pour les Caravanistes, qui y sont entretenus pendant le temps de leurs caravanes, comme les Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem le font dans leurs auberges à Malte. Les cérémonies de l'admission dans l'Ordre, & de la réception des Profès, sont à peu près les mêmes que dans l'Ordre de Malte. Ils font aussi les mêmes preuves de noblesse; mais on en dispensoit, du temps des Grands-Ducs, ceux qui vouloient

fonder des commanderies dont ils étoient revêtus, & qui, après eux, restoient à l'Ordre.

La principale église de Pise se nomme communément *la Primatiale*, parce que l'Archevêque prend le titre de Primat de Sardaigne & de Corse. Elle a été commencée l'an 1063, terminée en 1092, & enrichie des dépouilles qu'enleverent les Pisans, en faisant de grandes conquêtes sur les Mahométans, tant en Asie qu'en Afrique & en Sicile, d'où ils les chasserent; mais il reste peu de chose de cette ancienne cathédrale: elle fut brûlée en partie l'an 1595, & a été presque entiérement rebâtie sous la domination des Grands-Ducs. On a cependant conservé la masse de son architecture gothique. Ses trois nefs sont revêtues de marbre en dedans, & au moins en partie en dehors. Elle est soutenue par quatre rangs de colonnes, entre lesquelles on en remarque quelques-unes de l'espece la plus précieuse. Il y a des tableaux des plus grands maîtres, entre autres plusieurs des premiers temps de Raphaël. On voit dans cette église le tombeau de l'Empereur Henri VII, de la Maison de Luxembourg, mort à Pise en 1313, ou

de maladie, ou de poison, en allant se faire couronner à Rome. Le pavé de l'église, au dessous de la coupole, est une ancienne mosaïque de marbre précieux. Enfin les portes de l'église sont regardées comme un chef-d'œuvre; elles sont de bronze, sculptées en bas-reliefs. En sortant de l'église, on voit deux monumens antiques, dans l'un desquels on a placé les os de la Comtesse Béatrix, Marquise de Toscane, mere de la fameuse Comtesse Matilde; l'autre est une urne vide, mais très-belle, sur laquelle les Savans n'ont fondé que des conjectures peu vraisemblables. Le baptistere forme un édifice séparé, isolé, & tout-à-fait détaché de la cathédrale; il mérite toute l'attention des voyageurs: son architecture est gothique; l'intérieur est rempli de beaux marbres, de sculptures & de bas-reliefs si précieux, qu'on ne peut trop l'admirer.

En général, le marbre est très-commun & très-bien employé dans toutes les autres églises de Pise, entre lesquelles il faut distinguer celles des Barnabites, des Augustins, des Dominicains, & celle de Saint-Matthieu. On compte en tout dans Pise treize couvens de Moines & seize de

Religieuſes. Il n'y a preſque aucune de leurs égliſes qui ne ſoit diſtinguée par quelques tableaux curieux par leur beauté, ou par leur ancienneté. C'eſt à Piſe que Cimabué & Giotto ont fait leurs premiers Ouvrages.

Au nord de la cathédrale, eſt le Campo-Santo, vaſte cimetiere, long de cent ſoixante pieds, environné de portiques formés de ſoixante arcades décorées d'ornemens gothiques : l'intérieur eſt en partie peint à freſque, & en partie chargé d'épitaphes & d'inſcriptions plus ou moins antiques. Il y a des volumes entiers, imprimés ſur les antiquités de Piſe, qui contiennent les détails de tous ces monumens, parmi leſquels il s'en trouve de très-curieux. Ce qui ne l'eſt pas moins, c'eſt l'hiſtoire du cimetiere même ; la voici : Les Piſans s'étoient autrefois ſignalés à la Terre-Sainte ; ils y avoient fait des conquêtes, & avoient conſervé le goût de ces pélerinages éloignés : ils étoient perſuadés qu'il y avoit de grandes Indulgences accordées à ceux qui mouroient dans ce pays-là & s'y faiſoient enterrer. En conſéquence, grand nombre de citoyens ou alloient mourir à Jéruſalem, ou ordonnoient que leurs corps y ſeroient

transſportés & inhumés. Les Piſans jugerent enfin à propos d'arrêter cette déſertion ; ils envoyerent, au treizieme ſiecle, des vaiſſeaux dans le Levant, qui revinrent chargés de terre de Jéruſalem ; ils l'étendirent ſur le terrein qui forme aujourd'hui le Campo-Santo ; le Pape déclara que ceux qui y ſeroient inhumés jouiroient des mêmes Indulgences que s'ils avoient été tranſportés à Jéruſalem. Dès-lors il y eut preſſe pour être honoré d'une pareille ſépulture. Il n'y eut aucun noble Piſan ou homme riche qui ne voulût jouir de cet avantage. Par bonheur la terre ſe trouva ſi bien mêlée de chaux, que les corps ſe conſommerent promptement : elle conſerve encore cette qualité, ſi bien que, quoiqu'on y enterre beaucoup de monde, ce cimetiere ne répand aucune mauvaiſe odeur.

On ne peut pas éviter de remarquer encore à Piſe la *tour penchante* qui ſert de clocher à la cathédrale. Ce clocher, bâti en 1174, a cent quatre-vingt-huit pieds de haut ; il eſt de forme circulaire, environné de huit rangs de colonnes de marbre, poſées les unes ſur les autres. Il s'en faut de quinze pieds que le haut ne ſe trouve à plomb ſur les fondemens, ſoit

que cela ait été fait à dessein ou par hasard.

Les bâtimens profanes de Pise, dignes de quelque remarque, sont la loge des Marchands ou la bourse, bâtie, en 1606, par le Grand-Duc Ferdinand. Elle est devenue assez inutile depuis que le commerce de Pise est tout-à-fait passé à Livourne. Le palais où demeure le Grand-Duc lorsqu'il vient à Pise, est sur le bord de l'Arno, dans une belle situation; mais il n'est pas grand. Les palais de l'Archevêque, & des Albizzi, dont la Maison est une des plus illustres de Pise, sont assez beaux; enfin, le bâtiment de l'hôpital général est sinon très-beau, au moins vaste, cet établissement étant très-considérable & très-riche. Les jeunes gens, étudians en Médecine & en Anatomie dans l'Université de Pise, sont obligés d'assister à la visite des malades, & les jeunes Gradués d'y servir pendant quelque temps.

La ville est fortifiée médiocrement & à l'antique; mais à deux de ses extrémités, il y a des châteaux qui étoient regardés autrefois comme des citadelles. La véritable beauté de Pise consiste dans ses quais & ses trois ponts, dont celui du

milieu est tout de marbre, les deux autres de pierre. La riviere étant fort large, ces quais & ces ponts forment des promenades admirables. A certains jours de l'année, on les illumine, ce qui fait le plus bel effet. Ci-devant il se passoit tous les trois ans sur le pont principal une scene singuliere & remarquable; c'étoit un combat entre environ huit cents hommes, les uns du quartier de Sainte-Marie, les autres de celui de Saint-Antoine. Quatre cents d'un côté, quatre cents de l'autre, se rencontroient, le jour de Saint Jean-Baptiste, sur le pont, ayant chacun à leur tête leur Capitaine, leurs Officiers & leurs drapeaux, & cherchoient à se repousser les uns les autres, à un signal donné, mais sans qu'il leur fût permis de se frapper autrement que sur la tête, qu'ils avoient armée d'un casque; ils paroissoient même armés de toutes pieces: cependant, malgré ces précautions, il y en avoit toujours quelques-uns de culbutés, soit dans la riviere, soit sur les parapets du pont. Ce spectacle étoit très-agréable non seulement aux Pisans, mais encore à une infinité de curieux, qui s'y rendoient de toutes les parties de la Toscane. Malheureusement la premiere

fois que le Grand-Duc régnant assista à cette fête, il y eut plusieurs Bourgeois blessés, & un qui fut tué sous ses yeux. Depuis cette époque, il a défendu cette fête. Nous avons un Livre tout entier sur ce sujet; il est intitulé *Oplomachia Pisana.* L'Auteur, qui l'a dédié au Sénat & au Peuple de Pise, a recherché toutes les opinions qu'on peut avoir sur l'origine de cette institution: il en a trouvé jusqu'à six; mais tout ce qu'on peut en conclure, c'est qu'elle est très-ancienne & d'un usage presque immémorial dans Pise. Tant que la République faisoit la guerre à ses voisins, elle vouloit par cette fête militaire exciter le courage de ses jeunes citoyens, & entretenir une noble émulation entre les habitans des deux quartiers de la ville. Il faut convenir que ce moyen étoit assez mal imaginé. Quoi qu'il en soit, le Livre dont je viens de parler ne laisse rien à désirer sur la composition des douze Compagnies qui formoient cette double armée; sur les défis chevaleresques que l'une faisoit à l'autre, & sur les cérémonies du triomphe des vainqueurs.

Il ne me reste plus qu'à exposer en peu de mots l'histoire de Pise. L'ancienne

opinion sur la fondation de cette ville est qu'elle tire son nom & son origine d'une autre ville de Pise en Elide, située sur le bord du fleuve Alphée. On croit que des soldats, natifs de cette ancienne ville, qui avoient suivi leur Roi Nestor au siége de Troie, en revenant dans leur patrie, furent jetés sur les côtes de la mer Tyrrhénienne, & y fonderent la nouvelle Pise. Virgile même, dans son Enéide, indique cette origine. Tout le monde convient que c'étoit une des douze principales villes de l'Etrurie. Elle fut soumise aux Romains au milieu du cinquieme siecle de la fondation de Rome, & Tite-Live en fait souvent mention dans son Histoire. Sous le regne d'Auguste, on voit qu'elle se faisoit honneur d'être soumise à cet Empereur, prenoit le titre de *Colonia obsequens*, & rendoit de grands honneurs aux Princes de sa famille.

Les Auteurs qui ont établi l'opinion de la venue de S. Pierre d'Antioche à Rome, prétendent qu'il passa par Pise, & qu'il fut le premier qui y prêcha la Religion Chrétienne, qu'il y consacra une chapelle conjointement avec S. Clément son disciple, qui fut son successeur sur le Siége de Rome, qu'il y établit pour premier

Evêque un autre de ses disciples, nommé *Saint Perrin*; mais il faut convenir que depuis cette époque jusqu'au quatrieme siecle, on n'entend plus parler des Evêques de Pise. En 313, on en trouve un, nommé *Gaudentius*, & trois cents ans encore après, la Légende de Saint Pérégrin, qui vint d'Ecosse en Italie, dit qu'il débarqua à Pise, dont l'Evêque s'appeloit alors *Alexandre*. Ce n'est que depuis celui-ci que la suite de ces Prélats est bien & constamment établie.

Il paroît que Pise suivit le sort du reste de l'Italie. Soumise d'abord aux Empereurs Romains, puis aux Goths, ensuite aux Lombards, l'Empereur Louis le Débonnaire déclara, en 826, l'Evêque de Pise son Vicaire dans la ville & le territoire qui en étoit voisin. Les premiers Empereurs Allemands parurent confirmer cette disposition, & les Papes même l'approuver; mais ces Prélats ni les Empereurs n'empêcherent pas que Pise ne se gouvernât en République, sans dépendre ni de ses Evêques, ni des Comtes & Marquis de Toscane.

Guido ou *Ricco* de Pavie, Evêque de Pise en 1063, jeta les premiers fondemens de la cathédrale qui subsiste encore; elle

fut achevée sous son successeur *Landulphe.* La Comtesse Béatrix, mere de l'illustre Matilde, y fut enterrée, & cette Comtesse fit de grands biens à cette église, comme il paroît par les diplomes que l'on y conserve encore. L'Empereur Henri IV eut les mêmes bontés pour la ville & l'évêché de Pise; ainsi, dans ces commencemens, les partis des Guelfes & des Gibelins se réunirent pour faire du bien aux Prélats, sans préjudice de la République, qui étoit toujours très-puissante. Dès le commencement du douzieme siecle, ils prenoient le titre d'Archevêques; mais ce ne fut qu'en 1117, que l'église de Pise fut précisément érigée en métropole par le Pape Gélase; en 1132, l'Archevêque fut déclaré Primat des Isles de Sardaigne & de Corse, & on lui donna dans cette derniere Isle, pour suffragans, les évêchés d'Aleria, d'Ajaccio & de Sagone, qui dépendent encore de Pise. En 1134, il se tint dans sa cathédrale un Concile, dans lequel l'Antipape Anaclet fut déposé. L'Archevêque d'alors, nommé *Hubert Rubei*, étoit Cardinal, de la création d'Innocent II. Son successeur *Baudouin* le fut aussi, & son église reçut des priviléges du même Pape & de l'Empe-

reur Conrad III. Il mourut en 1145, & le Pape Eugene III lui donna pour successeur *Villani*, qu'il combla de bienfaits, lui & son église. Rien n'étoit plus naturel, puisque ce Pape Eugene étoit natif de Pise. On sait qu'il se réfugia en France, & consacra l'église de Montmartre en 1146. Il étoit disciple de Saint Bernard.

C'étoit le temps où la République de Pise étoit la plus puissante & la plus commerçante. En 1005, elle avoit conquis la Sardaigne, après avoir défait le Roi Sarasin Muza, & soumis la Corse. En 1030, les Pisans ayant fait une descente en Afrique, s'étoient emparés des ruines de l'ancienne Carthage, avoient pris prisonnier le Roi Mahométan, & l'avoient envoyé à Rome au Pape Jean XX, qui le contraignit à se faire baptiser. Ils avoient repris Palerme en Sicile sur les Sarasins, avoient défait, en bataille rangée, le Roi de Majorque; il avoit été tué dans cette bataille. Sa femme & son fils avoient été conduits prisonniers à Pise; mais les Pisans jugerent à propos de rendre le royaume à ce dernier. Ils avoient envoyé quarante galeres au secours d'Amauri, Roi de Jérusa-

lem, & avoient forcé les Sarasins à lever le siége d'Alexandrie. Ils avoient recueilli dans leur ville les Papes Gélase III & Innocent II, lorsqu'ils fuyoient la persécution des Empereurs. C'étoit sur leurs galeres que le Pape Grégoire IX étoit revenu de France en Italie. Enfin ils avoient aidé l'Empereur à chasser Roger, Roi de Sicile, & avoient été, pendant sept ans, maîtres de Naples & de plusieurs places dans les Deux-Siciles. Après avoir secouru l'Empereur Frédéric Barbe-rousse dans sa guerre contre les Milanois, ce fut sur leurs galeres que cet Empereur passa à la Terre-Sainte. Ils étoient si puissans, que l'Empereur de Constantinople, le Roi de Jérusalem, & le Prince d'Antioche trembloient devant eux : ils possédoient un quartier dans Constantinople, la moitié de la ville de Joppé, & un tiers de celle de Ptolémaïs. Ce fut alors qu'ils rapporterent tant de richesses de l'Orient, & qu'ils remplirent de terre sainte le Campo-Santo. Les Génois étoient leurs rivaux & leurs ennemis; mais les Pisans furent toujours les plus forts jusqu'en 1284, que ceux-ci ayant réuni toutes leurs forces, vinrent à bout de gagner sur les Pisans une ba-

taille si complette, qu'ils leur prirent quarante-neuf galeres & firent douze mille prisonniers. Pise ne s'est jamais relevée de cette défaite. Les Génois y entrerent & la ruinerent, comblerent le port de Pise même, & s'emparerent du lieu où est aujourd'hui la ville de Livourne. La grandeur de Pise alla toujours en diminuant, par la perte de son commerce.

Deux ans avant l'époque de cette défaite, il s'étoit élevé dans Pise un petit Tyran, nommé *Ugolino della Gheradesca*, citoyen de cette ville & chef du parti des Guelfes ; il se fit nommer Comte de Pise, fut chassé, ensuite rétabli par les Florentins, dépouillé une seconde fois, & enfermé dans une tour, où on le laissa mourir de faim avec ses trois fils. A ce Tyran en succéderent, pendant un siecle, plusieurs autres, entre autres *Pierre Gamba-Corta*, dont le petit-fils fut Archevêque de Pise en 1382. Pierre Gamba-Corta fut chassé par *Jean del Agnello*, qui prit le titre de Duc de Pise. *Appiano*, successeur de celui ci, vendit la ville à Galéas Visconti, Duc de Milan ; mais, quelque temps après, les Pisans chasserent les Milanois, & rappelerent les Gamba-

Corta. Ceux-ci eurent bien de la peine à défendre leurs villes contre les Florentins. Enfin, en 1406, ils furent obligés de céder ; Pise fut prise après un long siége, & les Florentins en sont restés les maîtres.

En 1409, on tint un Concile général à Pise, dans lequel il fut question de rendre la paix à l'Eglise, divisée par le grand schisme. Les deux Antipapes, Grégoire XII & Benoît XIII, y furent déposés ; on y élut Alexandre V ; celui-ci indiqua le Concile de Constance, qui ne s'ouvrit cependant que cinq ans après. L'Histoire des Conciles de Pise & de Constance a été écrite par M. de Beausobre, & imprimée en françois en deux volumes *in*-4°. Elle forme un morceau intéressant de l'Histoire Ecclésiastique. Lorsque se tint ce Concile, le Cardinal *Alemanni-Adimari* étoit Archevêque de Pise. Il fut remplacé par deux Prélats de la Maison *Ricci*, de Florence, qui eurent pour successeur *Philippe de Médicis* ; ce dernier mourut en 1474. Son successeur, *François Salviati*, fit, en 1478, la fin la plus tragique, puisqu'il fut pendu, comme je l'ai dit, revêtu de ses habits pontificaux, pour avoir eu part au meurtre de Laurent & de Julien de Médicis.

En 1494, Charles VIII, passant par la Toscane en allant conquérir le royaume de Naples, força les Florentins à rendre la liberté aux Pisans; mais, en 1509, ces derniers rentrerent sous le joug des premiers, ou plutôt des Médicis, & y ont toujours été assujettis depuis. En 1511, quelques Cardinaux, dont étoit Briçonnet, François, y assemblerent un conciliabule pour déposer le Pape Jules II; mais cette levée de boucliers n'eut aucune suite.

Ce fut sous l'épiscopat d'*Onuphre Bartolini*, en 1535, que l'on éleva, dans la cathédrale de Pise, un monument à Nicodême & à Gamaliel, disciples de Jésus-Christ, que l'on prétend y être enterrés. En 1560, le Cardinal *Jean de Médicis* fut fait Archevêque de Pise, & mourut deux ans après. En 1574, le Grand Duc Côme I rétablit l'Université de Pise, déjà depuis long-temps fondée par les Papes; il y plaça des Professeurs habiles; & qui soutinrent la réputation qu'elle avoit déjà, au moins pour le droit que le célebre Alciat y avoit enseigné. La gloire de cette Université illustre encore la ville de Pise, dont d'ailleurs le commerce est tout-à-fait tombé. En 1620,

Pise;

Pise eut encore un Archevêque du nom de Médicis, dont celui de baptême étoit *Julien*; il mourut en 1636, âgé de soixante-deux ans.

Il y a grand nombre de sources d'eaux minérales autour de Pise; la liste en seroit très-longue : je me bornerai à dire un mot des plus fréquentées; ce sont celles de *San-Juliano*, à une lieue & demie de la ville. Nous en avons une description détaillée & instructive par le Savant Docteur Cocchi, Médecin moderne, qui a contribué à remettre ces eaux en vogue. Depuis 1743, les lieux où on les prend ont été fort embellis par le Comte de Richecourt, Commissaire Général de l'Empereur François I en Toscane : on y a élevé cinq corps de bâtiment qui contiennent vingt-neuf bains publics & particuliers, six chambres pour les douches, & deux étuves, chacune garnie d'un lit, avec des cheminées où l'on fait du feu pour ressuyer les baigneurs. Ces bâtimens entourent une grande place, au milieu de laquelle sont deux belles fontaines. Ceux qui boivent les eaux peuvent se promener sous une galerie couverte qui fait le tour de la place. A portée des bains & des fontaines, sont des maisons

très-commodes. On y a pratiqué une jolie chapelle, placée au milieu de ces bâtimens, d'où tous les malades peuvent la voir de leur lit, & être avertis du moment où l'on y dit la Messe ; ces arrangemens bien entendus, font que, depuis quarante ans, les eaux de Pise sont très-fréquentées dans la saison où on les prend. La Cour de Toscane y vient, & c'est le rendez-vous de toute la Noblesse d'Italie ; ce qui rend alors la ville de Pise un peu plus vivante. Au reste, si ces eaux ont été négligées, ce n'a été que depuis quelques siecles ; car nous savons que, dès le temps de la Comtesse Matilde, & plus anciennement encore, même du temps des Romains, elles étoient en réputation.

Je ne m'arrêterai point sur une infinité d'autres lieux qui environnent la ville de Pise, & qui sont principalement remarquables par des curiosités d'histoire naturelle. Sur la plus haute montagne, que l'on nomme *la Verrucca*, est une forteresse appelée *la Verruccola*, qui a joué autrefois un rôle dans les guerres des Pisans contre les Florentins.

La chartreuse, qui n'est pas éloignée de la Verrucca, a une église très-magnifi-

que, dédiée à S. Gorgon ; elle est toute revêtue de marbre blanc & rouge, & le cloître l'est de marbre de Carrare, blanc veiné de noir. Cette chartreuse a été bâtie, en 1367, par un Prêtre nommé *Nino Pulci*, héritier d'un riche Négociant Arménien : elle fut enrichie par la puissante famille de Gamba-Corta. Les Chartreux qui l'habitent étoient autrefois dans l'isle de la Gorgone ; mais se voyant inquiétés par les Corsaires, ils se sont réfugiés en terre ferme, & établis dans ce lieu, en conservant cependant toujours la seigneurie d'une bonne partie de la Gorgone.

Je passe à *Livourne*, la seconde ville du Pisan, & certainement aujourd'hui la plus riche, la plus forte & la plus commerçante de toute la Toscane. Ce n'étoit jadis qu'une dépendance du *Porto Pisano*, ou port de Pise, qui est à l'embouchure de l'Arno : on l'appeloit *Castrum Liburni*, parce que les équipages & les troupes qui devoient passer sur les vaisseaux Liburniens (bâtimens si connus du temps des Romains sur les côtes de la Toscane), y campoient avant que de s'embarquer. Ce petit lieu ne joue aucun rôle dans l'Histoire jusqu'au douzieme

siecle ; alors il paroît qu'il appartenoit à l'Archevêque de Pise, qui le céda à différens Seigneurs. C'étoit encore, aux treizieme & quatorzieme siecles, un lieu tout ouvert, qui, dans les guerres des Génois & des Pisans, fut plusieurs fois pris & repris par les premiers & sur eux. En 1404, Livourne fut remis au Maréchal de Boucicault, qui gouvernoit Gênes pour la France. En 1421, les Génois le vendirent aux Florentins ; ceux-ci, & sur-tout les Médicis, grands commerçans, sentirent de quelle importance étoit pour eux ce port, le seul praticable dans la province, dont ils s'attribuoient la domination. Ils acheverent donc de le former, & chercherent à le mettre en état de défense. Ils accorderent des priviléges aux Marchands qui viendroient s'y établir.

Alexandre de Médicis fortifia Livourne en 1537, & y fit bâtir la vieille forteresse, sur la porte de laquelle on voit ses armes. En 1543, Côme I le déclara port franc, fit agrandir la ville & le port, & élever, à l'extrémité du mole, un fanal pour éclairer les vaisseaux. François & Ferdinand, ses fils, firent construire des aqueducs & des fontaines qui subsistent encore, & le dernier bâtit un second mole qui

porte son nom, & la nouvelle citadelle. C'est à Ferdinand II qu'on doit l'arsenal, la douane, & la partie de la ville que l'on appelle *Venezia nova*, parce qu'elle est coupée de canaux. Enfin, jusqu'à ce siecle, les Médicis n'ont cessé de perfectionner ce grand établissement, & de rendre Livourne riche & brillant. Ce qui a le plus contribué à sa richesse, c'est la liberté de conscience accordée par le Grand-Duc Ferdinand II, aux Grecs, aux Mahométans, & aux Juifs chassés d'Espagne & de Portugal. Ceux-ci, qui n'y sont gênés en rien, y ont fondé des maisons très-opulentes & des manufactures considérables.

Le port de Livourne est précédé d'une bonne rade; les moles & les citadelles sont garnis d'une nombreuse artillerie. La ville a environ deux milles de tour, & la fortification, du côté de la terre, est très-belle & très-réguliere. On y tient ordinairement deux mille hommes en garnison, & l'on y compte plus de quarante mille habitans. Toutes les rues sont droites & tirées au cordeau, les maisons bien bâties; les plus anciennes sont peintes. Auprès du port est une belle place, au milieu de laquelle on voit la statue

de bronze du Grand-Duc Ferdinand I, de grandeur naturelle, élevée sur un piédestal entouré de quatre esclaves enchaînés. Au milieu de la ville est encore une autre place, au fond de laquelle est la principale église. Un beau canal traverse une partie de la ville. A ce canal en aboutit quantité d'autres; c'est ce qui forme le quartier que l'on appelle la *nouvelle Venise*, placé entre les deux citadelles. Il y a beaucoup de maisons & de magasins sur ces canaux; ils donnent aux Marchands la facilité de transporter leurs effets dans le port. On compte que sur les quarante mille habitans de Livourne, il y a dix mille Juifs & autant de Marchands Grecs, Arméniens, Anglois, & même Mahométans.

L'église principale s'appelle communément *le dôme* ou *la cathédrale*, quoique la ville ne soit point épiscopale; puisqu'elle dépend, pour le spirituel, de l'archevêché de Pise, & aussi ce dôme n'est qu'une collégiale. Il y a d'ailleurs sept paroisses, sept couvens d'hommes & un de filles. Quoique ces églises soient assez belles & ornées comme toutes celles de la Toscane, ce que les étrangers remarquent

ſur-tout dans cette ville, ce ſont les temples des différentes Religions, interdites dans tout le reſte de l'Italie; l'égliſe des Grecs eſt ornée de peintures plates ou à demi-reliefs, ſans aucunes ſtatues détachées; la ſynagogue des Juifs forme un carré long, avec des bas côtés ſoutenus par des colonnes d'une aſſez bonne architecture; enfin la moſquée des Turcs eſt petite, mais conſtruite ſur le modele de celles des pays où regne le Mahométiſme. Indépendamment de leur ſynagogue, les Juifs ont des écoles dirigées par des Rabbins, & un Tribunal particulier.

Les plus beaux édifices profanes ſont le palais du Grand-Duc, où il loge quand il vient à Livourne; l'arſenal, les magaſins de ſel, de tabac & d'huile; ce dernier eſt tout voûté, & compoſé de petites caves ou cuves de pierre, dans leſquelles l'huile ſe conſerve parfaitement. Le *Bagno* ou bâtiment dans lequel on renferme les eſclaves, eſt au fond de la *Darſena* ou *arriere-port*, deſtiné particuliérement pour les galeres; c'eſt là qu'on les conſtruit & qu'on les radoube. Le *Lazaret* eſt hors du port, mais près des moles, & commandé par

le canon des deux tours qui sont à l'extrémité de ces moles. On y fait faire quarantaine aux vaisseaux qui viennent du Levant, & à leurs équipages. Il n'y a vraiment à Livourne d'autres manufactures que celles de corail ; mais le commerce d'entrepôt y est immense : les Juifs & les Arméniens en sont les courtiers. Il y a peu de Noblesse dans cette ville ; tout y est Commerçant ou Ouvrier.

Volterre est la troisieme ville du Pisan. On prétend qu'elle est la plus ancienne de toute l'Etrurie, du moins est-il certain que c'étoit une des douze grandes villes de cette province. Ses murailles, dont on montre encore les ruines, avoient quatre milles de tour. Nous voyons par ce qu'il en reste, qu'elles étoient formées de grosses pierres de taille de six pieds en tout sens, qui n'étoient jointes par aucun ciment, mais qui, par la suite des temps, se sont intimement liées les unes aux autres. Elle avoit autrefois jusqu'à cent mille habitans ; aujourd'hui ils sont réduits à quatre mille, ayant été ravagée par trois grandes pestes, aux seizieme & dix-septieme siecles. Ces habitans faisoient un grand commerce, même par mer,

quoiqu'ils en foient affez éloignés ; mais ils y communiquoient par le port de *Vada*, qui eft à l'embouchure de la riviere de *Cecina*, dans laquelle fe jette la *Zambra*, qui coule auprès de Volterre. Elle fut foumife aux Romains, comme le refte de la Tofcane, quatre cent cinquante-deux ans après la fondation de Rome. Dans le temps des guerres civiles de Marius & de Sylla, elle fut affiégée, & obligée de fe rendre par capitulation à Sylla, qui étoit prêt à diftribuer fon territoire à fes anciens foldats, lorfqu'il mourut; Cicéron empêcha cet arrangement. Après le Triumvirat, Volterre s'étant déclaré pour le parti le plus fort, celui d'Augufte fut érigé en Colonie Romaine, & fe foutint avec gloire fous les Empereurs Romains jufqu'au temps de l'incurfion des Barbares. Après avoir été fous la domination des Goths & des Lombards, Louis le Débonnaire le foumit aux Marquis de Tofcane ; mais alors cette ville perdit beaucoup de fon commerce, de fon étendue & de fa population : l'Empereur Othon le Grand la fit rebâtir, mais avec une moindre enceinte. Dès le dixieme fiecle, & encore plus dans le onzieme & le douzieme, fes Evê-

ques, de la ſuite deſquels je parlerai dans un moment, y acquirent une grande autorité; les Empereurs les déclarerent leurs Vicaires, & leur accorderent le droit de battre monnoie en 1189, ce privilége leur fut confirmé par Frédéric Barbe-rouſſe & Henri VI, à la fin du douzieme ſiecle. Mais lors des querelles des Guelfes & des Gibelins, la ville ſe révolta contre ſes Evêques, s'érigea en République, & ſon gouvernement changea pluſieurs fois de forme. En 1300, elle fut entiérement livrée au parti des Guelfes, & tyranniſée par des Seigneurs de la famille de Belforte. Cependant, en 1355, elle rendit hommage à l'Empereur Charles IV, qui lui donna de nouvelles Loix. Bientôt après, les troubles recommencerent; elle craignit les Piſans, & ſe jeta entre les bras des Florentins, qui finirent par aſſujettir les Volterrans. La ville fut aſſiégée en 1472, & ſoumiſe par trahiſon à Laurent de Médicis, qui gouvernoit alors Florence. Les Florentins lui laiſſerent cependant une ombre de République, qu'elle conſerve encore. Elle réſiſta pendant quelque temps aux Médicis, & fut, dans cet intervalle, ſurpriſe pluſieurs fois par leurs partiſans; enfin

elle ſe ſoumit entiérement à eux comme le reſte de la Toſcane.

La ville eſt placée ſur le penchant d'une montagne, & la citadelle, qui eſt ſur la partie plus élevée, la commande & la contient. Les Grands-Ducs de Toſcane ont fait, pendant long-temps, ſervir ce château de priſon d'État. Il n'y a de remarquable dans la ville que la cathédrale, le palais épiſcopal, celui de la ville, le collége, le ſéminaire, l'hôpital pour les malades, & celui des enfans trouvés.

Le dioceſe, dont l'Evêque releve immédiatement du Pape, contient cent quarante-ſix paroiſſes, qui renferment quarante à cinquante mille communians. Volterre ſe vante d'avoir été la premiere ville de la Toſcane qui ait reçu le Chriſtianiſme par *Saint Romulus*, diſciple de S. Pierre. Il eut pour ſucceſſeur *S. Juſt*. La liſte des Evêques devient alors aſſez obſcure juſqu'au temps de Louis le Débonnaire; cet Empereur accorda de grands priviléges à *André*, qui occupoit ce ſiége ſous ſon regne. Ses ſucceſſeurs en profiterent, comme je l'ai dit, pour établir leur autorité dans cette ville. Le Pape Grégoire VII & la Comteſſe Matilde

traiterent avec distinction *Herman*, qui avoit été Moine de Valombreuse, & disciple de Saint Jean Gualbert. Parmi les Evêques suivans, on remarque *Regnier de Belforte*, & *Philippe*, son neveu, dont la famille avoit tyrannisé sa patrie, mais qui la soumit enfin à l'Empereur Charles IV. Dans les quatrieme & cinquieme siecles, on voit ce siége rempli par des *Soderini*, des *Salviati*, des *Adimari*, des *Antinori*, tous de familles distinguées dans Florence.

Volterre est la patrie de *Perse*, Poëte satirique latin, rival & imitateur de Juvenal, de *Daniel de Volterre*, Peintre estimé, & de *Raphaël Volaterran*, Savant très-distingué.

Le territoire de Volterre renferme bien des curiosités d'histoire naturelle. A peu de distance de la ville, on rencontre des vallées couvertes de sel gemme ou terrestre, que l'on ramasse, & qui fournit la plus grande partie de la Toscane. De différens côtés, il y a des mines d'alun abondantes, & d'autres de soufre, que l'on tire de certains puits (celui-ci s'appelle *soufre noir*, & tient du bitume); le soufre jaune se trouve sur la terre, & quelquefois dans les

cavernes; le ſoufre blanc ſe ramaſſe ſur des petits lacs ou étangs d'eau froide. Il y a grand nombre de ſources d'eaux minérales chaudes & même brûlantes. Sur une montagne appartenante à l'Evêque de Volterre, & nommée *Berignone*, on connoît une mine d'argent, dont les Evêques ont fait autrefois un grand uſage pour battre de la monnoie. D'un autre côté, on trouve des marcaſſites chargées d'or, qui donnent lieu de croire qu'il y a là des mines de ce métal; mais on ne les exploite pas. On aſſure que certaines montagnes du Volterran contiennent des mines de criſtal de roche; on en tire des calcédoines, du jaſpe, & quelques autres pierres précieuſes; mais principalement des montagnes de la Gheraldeſca, un marbre fin & très-eſtimé, que l'on nomme *Brocatelle*, & même du marbre vert, qui reſſemble tout-à-fait au vert antique.

Le *Siennois* eſt la troiſieme partie de la Toſcane, moins grande que le Florentin, mais plus que le Piſan; elle a ces deux provinces au nord & à l'occident, l'Etat du Pape au levant, & la mer au midi. Il n'y a qu'une partie du pays qui

tions, la même autorité ; mais enfin les divisions augmenterent, les Puissances étrangeres les entretinrent, & Sienne passa successivement entre les mains de plusieurs d'entre elles. L'on sait que le brave Monluc y soutint un siége mémorable à la tête d'une garnison Françoise. La ville souffrit beaucoup dans cette occasion ; & ayant été rendue aux Espagnols en 1554, elle passa de Charles-Quint à Philippe II, qui la céda, pour acquit d'une grosse somme, à Côme de Médicis, premier Grand-Duc de Florence. Le Roi d'Espagne se réserva pourtant le *Stato Degli Presidii*, qui faisoit partie du Siennois, & dont je parlerai dans un moment.

On divise le Siennois en supérieur & inférieur. Sienne est dans le Siennois supérieur : j'ai dit que cette ville étoit réduite à un petit nombre d'habitans en comparaison de celui qui s'y trouvoit autrefois. Sa grandeur & son commerce étoient fondés sur la destruction des villes de *Populonia* & de *Rozella*, (la derniere détruite en partie par les Sarasins en 935, & la seconde absolument au treizieme siecle), & sur la diminution du

commerce qui se faisoit autrefois à *Grosssetto* & à *Massa* ; mais ce commerce, après avoir passé à Sienne, a pris une autre route. Il ne reste à cette ville qu'une ombre de forme républicaine, consistant dans le choix libre de neuf Sénateurs qui représentent les anciens Chefs de cette République, entre lesquels on comptoit les Malatesta, les Petrucci, &c.

Ce qui illustre le plus à présent la ville de Sienne, est son archevêché. On est persuadé que *Saint Martial*, disciple de Saint Pierre, y a prêché la Foi. Cependant la suite de ces Evêques ne remonte qu'à *Lucifer*, qui vivoit sous Constantin; d'autres Auteurs ne la font commencer qu'au 9^e^ siecle, & ce n'est que depuis cette époque que la liste de ces Evêques est parfaitement suivie. *Gontran*, Siennois, de la famille de *Bandinelli*, devint Pape sous le nom d'*Alexandre III*, en 1160, & régna jusqu'en 1181. Ce fut lui qui, dans un Concile qu'il tint à Sienne même, attribua aux Cardinaux le droit exclusif d'élire les Papes. Les Siennois lui ont fait élever un cénotaphe dans leur cathédrale, qu'il avoit consacrée, & à laquelle il avoit accordé quelques priviléges. En 1407, *Gabriel Condolmieri* fut fait Evê-

que de Sienne ; l'année ſuivante il devint Cardinal, & enfin Pape ſous le nom d'*Eugene IV*, l'an 1431. Son frere avoit occupé la chaire Saint Pierre en 1406, ſous le nom de *Grégoire XII*, & ſon neveu le fut par la ſuite ſous celui de *Paul II*, en 1464, après la mort de *Pie II*, autre Siennois, qui monta ſur le trône pontifical en 1458, & qui avoit été Evêque de Sienne dès 1450. Ce Pape étoit très-connu, avant ſon pontificat, ſous le nom d'*Æneas Sylvius* : ſon nom de famille étoit *Picolomini*, déjà illuſtre à Sienne avant lui, & qui a continué de l'être. Il faut lire l'hiſtoire de ce Souverain Pontife, tant dans celle des Papes, que dans celle des Savans. Il érigea Sienne en archevêché, & eut pour ſucceſſeur ſur ce ſiége ſon neveu *Antoine Picolomini*, qui ne le remplit qu'un peu plus d'un an. Pie II mit alors à ſa place *François Todeſchini*, ſon petit-neveu par ſa ſœur, dont le pere avoit pris le nom & les armes de Picolomini. Celui-ci, qui étoit fort jeune lorſqu'il fut nommé Archevêque, parvint très-vieux au pontificat, qu'il ne conſerva que vingt-ſix jours. *Jean Picolomini* fut Archevêque depuis 1503 juſqu'en 1537. Il fut rem-

placé par *François Bandini*, auquel on donna pour successeur *Alexandre Picolomini*, qui mourut avant le titulaire. *Ascagne Picolomini* prit la place d'Alexandre, & mourut Archevêque en 1597. En 1607, ce dernier eut pour successeur un Cardinal du nom de *Tarvizi*, qui pensa deux fois être Pape l'an 1605; mais s'étant vu préférés, trois fois dans la même année, Clément VIII, Léon XI & Paul V, il se démit de toutes ses dignités, se retira aux Peres de l'Oratoire, & mourut en 1607. Paul V, qui étoit Siennois, & de la famille Borghese, mit à sa place son neveu *Camille Borghese*, qui siégea jusqu'en 1612. A celui-ci succéderent deux Archevêques des familles Siennoises, *Bichi* & *Petrucci*. En 1630, on vit encore sur ce siége Ascagne II, *Picolomini* remplacé, en 1671, par son neveu *Celio Picolomini*. Enfin, en 1655, *Fabio Chigi*, né à Sienne, d'une famille illustre, fut élu Pape sous le nom d'*Alexandre VII*, & mourut, après douze ans d'un pontificat assez brillant. Le diocese de Sienne contient cent dix-huit paroisses, dans lesquelles on compte environ trente-neuf mille communians. L'Archevêque a qua-

tre Evêques suffragans; ce sont ceux de *Chiusi*, de *Grossetto*, de *Massa*, & de *Soana*.

La métropole est l'édifice le plus remarquable de la ville; elle a été commencée vers l'an 1250. L'architecture en est gothique; elle est toute en dedans & en dehors revêtue de marbre blanc & noir, par bandes, ce qui fait un singulier effet. On admire sur-tout son pavé, incrusté de marbre blanc, gris & noir, formant une espece de mosaïque ou de marqueterie qui représente différens traits de l'Histoire sainte, rendus avec tant d'art, qu'on les prendroit pour des tableaux en grisailles ou des dessins gravés. On couvre ordinairement ce beau pavé avec de grandes planches, pour qu'on ne le gâte pas en marchant dessus. On en découvre les plus beaux endroits, pour les montrer aux étrangers. On connoît les maîtres de qui sont les dessins; le plus fameux s'appeloit Dominique Beccafumi. Ce pavé fut commencé au milieu du quinzieme siecle, & fini au milieu du seizieme. Il y a, dans cette église, grand nombre de statues de marbre; les plus belles sont celles des douze Apôtres & des six Papes

Siennois, Alexandre III, Pie II, Pie III, Marcel II, dont la famille étoit de Fano, mais qui étoit né & avoit été élevé à Sienne ; il se nommoit Cervin, & ne fut Pape que vingt-quatre jours ; Paul V & Alexandre VIII. Les chapelles des deux familles de Chigi & de Picolomini, qui sont dans cette église, en font le plus superbe ornement. La premiere est toute incrustée de lapis lazuli avec des ornemens de bronze doré, exécutés sur les dessins du Cavalier Bernin. La coupole est soutenue par des colonnes de marbre vert. Les statues sont de Bernin, & les tableaux de Carle Maratte. Dans la chapelle des Picolomini il y a aussi de très-beaux tableaux, & des statues de grands maîtres. Dans une salle d'un bâtiment voisin de l'église, on voit les restes d'une belle bibliotheque rassemblée par le Pape Pie II. Il y a actuellement peu de livres, les Espagnols en ayant enlevé les plus précieux manuscrits profanes : il n'en est resté que quelques-uns d'église, qui sont très-beaux, avec de belles miniatures ; ils sont, comme dans la plupart des anciens dépôts de ce genre, liés & attachés sur des pupitres qui regnent, à une certaine hauteur, le long de la salle,

& qui n'empêchent pas qu'on ne voye au dessus, sur la muraille, de belles peintures de Pierre Perugin, maître de Raphaël : elles représentent les principaux événemens de la vie du Pape Pie II. Dans cette même salle, est un groupe antique de marbre représentant les trois Graces. Il n'est pas douteux que c'est un ouvrage des Grecs ; mais il n'est pas certain qu'il soit, comme on le dit, de Sophronisque, pere de Socrate. Ce morceau, qui faisoit l'admiration de Raphaël, est là mieux placé que dans l'église où il a été long-temps, jusqu'à ce qu'un Archevêque s'étant apperçu qu'il n'y avoit rien d'aussi profane, l'en a fait ôter.

En rentrant dans la cathédrale, on peut remarquer que la voûte en est entiérement peinte en or & en azur. C'est dans cette église que fut indiqué, en 1421, un Concile général qui y tint quelques séances en 1424, & fut ensuite transféré à Basle. On commença à y examiner la doctrine de Wiclef & celle de Jean Hus. Le portail de cette église est d'un siecle plus moderne que le corps de l'édifice ; il est de marbre rouge & blanc, & d'un dessin gothique, mais d'un air de

grandeur & de majesté qui le rend respectable. On entre dans l'église par trois portes élevées sur plusieurs marches. L'Architecte qui l'a bâti s'appeloit Jean de Pise.

Auprès de la cathédrale, est un baptistere dans le goût de ceux de Pise & de Florence. C'est une très-belle chapelle isolée, octogone, & dont le dehors & le dedans sont de marbres précieux. Elle est dédiée à Saint Jean, & on prétend qu'on y conserve un bras de ce Saint; cette Relique y fut déposée en 1464, par le Pape Pie II, qui la tenoit d'un Paléologue, de la famille des derniers Empereurs Grecs.

Sur la place de la cathédrale, est le palais du Grand-Duc, qui est assez beau, mais bien inférieur à ceux de Florence & de Pise. Les autres églises remarquables de la ville sont, entre autres, celle de l'hôpital, plus ornée que sa destination ne sembleroit le permettre; mais il est vrai que l'établissement est très-riche, & en état de subvenir à ses charges, de nourrir les malades & les enfans trouvés de la ville, & même les Pélerins étrangers qui s'y présentent. L'église de Sainte-

Marie *in Provinzano* doit sa magnificence à la dévotion que l'on a pour une image miraculeuse de la Sainte Vierge; celles des Augustins, des Franciscains, & sur-tout des Dominicains, dans laquelle on révere la tête de Sainte Catherine de Sienne, ont leurs beautés. On remarque dans la derniere le tableau le plus ancien qui existe peut-être dans toute l'Italie: l'Auteur s'appeloit Guy de Sienne, & vivoit au commencement du treizieme siecle, quelques années auparavant Cimabué & Giotto, qui passent pour les restaurateurs de la peinture en Italie. Enfin on doit visiter l'église de Sainte-Catherine de Sienne, bâtie en 1464, au même lieu où étoit la maison de la Sainte, qui étoit fille d'un simple Teinturier. Elle naquit en 1347, entra dans le Tiers-Ordre de Saint Dominique, & devint bientôt fameuse par ses révélations, & même par les miracles qu'elle opéra de son vivant. S'étant attiré l'estime & le respect de tous les partis qui divisoient l'Italie, elle les réconcilia avec le Pape Grégoire XI, qu'elle alla chercher à Avignon & qu'elle ramena à Rome. Elle mourut dans cette derniere ville, en 1381, âgée de quarante-trois

ans. On prétend qu'elle reçut des stigmates de Jésus Christ, comme autrefois Saint François d'Assise. La vie & les miracles de cette Sainte sont peints dans toutes les chambres qu'elle a autrefois occupées dans cette maison. Ces tableaux, parmi lesquels il y en a de grands maîtres, sont aussi remarquables par la singularité des sujets, que par l'excellence de la peinture. La confrérie de Sainte Catherine de Sienne marie tous les ans un certain nombre de filles, & délivre des prisonniers, même condamnés à mort pour les plus grands crimes.

Il y a en tout 23 paroisses & 30 couvens dans Sienne. Le sol de la ville est en général fort inégal; on est obligé de monter & de descendre sans cesse, & il n'est pas possible de la traverser en voiture; les gens de pied souffrent même de l'incommodité du pavé, qui est composé de briques sur champ. Les rues sont inégales & tortueuses; & il n'a été possible d'y ménager qu'une seule place de quelque conséquence. Elle est creuse, de maniere qu'on peut l'inonder quand on veut, en laissant autour du bassin qu'elle forme alors, une terrasse assez large pour pouvoir s'y promener. On y

a exécuté de petites naumachies, en faisant voguer sur l'eau des gondoles dorées qui avoient l'air de se combattre. Quand cette place est à sec, on y donne d'autres jeux, pour lesquels la noblesse & le peuple se rassemblent ; ce sont des courses de chevaux ou des combats à coups de poing. Il n'y avoit autrefois que la Noblesse qui pût participer aux uns & aux autres ; mais les Nobles Siennois ont perdu le goût & l'habitude d'y paroître en personnes, du moins comme acteurs, & actuellement on n'y voit plus que leurs chevaux conduits par des palefreniers ; quant aux combats à coups de poing, ils sont à présent exécutés par des gens du peuple, qui ont soin de faire plus de bruit qu'ils ne se font de mal. Cette place devoit être entourée de portiques, qui n'ont point été achevés. Ses principaux ornemens sont le palais de la Seigneurie ou du Sénat de Sienne, & celui des Zondodari. Au milieu de la place, est une belle fontaine ornée de bas-reliefs ; les eaux en sont limpides & excellentes, comme toutes celles de Sienne. On l'appelle communément *fonte di Gaia* ou quelquefois *Blanda* ; son vrai & ancien nom latin est *Blandusia*. Il part de cette

fontaine des canaux qui ſe diſtribuent par toute la ville.

Il faut remarquer dans Sienne la porte Romaine, qui eſt ornée de ſculptures d'aſſez bon goût, & la citadelle, bâtie par Côme I, en 1560, pour s'aſſurer de la ville après l'avoir ſoumiſe. Elle eſt petite, mais réguliere, a quatre baſtions, & remplit ſon objet. Le plus bel édifice profane de Sienne eſt le palais de la Seigneurie ; il eſt vaſte, bâti de pierres de taille juſqu'au premier étage, & au deſſus de briques. Il y a dans le dedans de très-belles peintures, particuliérement dans la grande ſalle & dans celle du Conſeil ; elles ſont toutes relatives à la ville de Sienne, ſoit directement en repréſentant ſes grands hommes ou les événemens qui l'intéreſſent, ſoit par forme d'allégories. Ce palais a été commencé à la fin du treizieme ſiecle ; les ornemens intérieurs y ont été ſucceſſivement ajoutés. Attenant ce palais, étoit un théatre bâti en 1560, mais qui a été brûlé en partie en 1742, une ſeconde fois en 1751, & qui eſt aujourd'hui rebâti plus beau qu'il n'a jamais été : on y joue des Opéra & des Comédies. La direction en eſt, depuis

long-temps, confiée aux Académies de Littérature de la ville. La grande tour, voisine du palais de la Seigneurie, a été bâtie au quatorzieme siecle ; elle est très-élevée, &, quand on y est monté, on découvre la plus belle vue du monde.

Observons, en passant, qu'auprès des maisons principales & anciennes de Sienne il y a toujours des tours élevées : cette singularité se remarque également dans plusieurs anciennes villes d'Italie. Ces tours sont des restes de l'ancienne grandeur des familles aux palais desquelles elles sont attachées ; c'est la preuve qu'ils ont été les Chefs de la République, & quelquefois même ses Tyrans. Ajoutons que les Magistrats de la ville de Sienne, qui ont perdu toute leur autorité & n'exercent plus qu'une justice tout-à-fait dépendante du Grand-Duc, ont conservé tout le faste & l'éclat de leur grandeur passée ; ils sont au nombre de neuf, dont le premier s'appelle *Capitano del Popolo*, les autres *Priori*. Ils s'élisent à certain jour avec beaucoup de cérémonie, & marchent dans la ville avec pompe, vêtus d'une longue robe rouge, avec un grand cortége, précédés de Musiciens & de bannieres, & escortés par des archers.

L'univerſité de Sienne fut établie en 1321, & l'Empereur Charles IV lui accorda de grands priviléges en 1357 : elle a eu longtemps de la célébrité, & a encore ſoixante Profeſſeurs ; mais elle eſt bien déchue. Le plus beau collége eſt celui de Tolomei, ci-devant dirigé par les Jéſuites ; il eſt voiſin du palais des Picolomini, & le Pape Pie II a contribué à ſa fondation. On y a joint, depuis quelque temps, une bibliotheque, & même un manége, pour apprendre à monter à cheval aux jeunes gens qui fréquentent ce collége. Les Académies de Littérature ſont en grand nombre dans Sienne, & portent des noms extraordinaires : la plus ancienne eſt celle des *Intronati*, c'eſt-à-dire, des Hébétés ; & les Académiciens affectent de prendre des ſurnoms ridicules, tels que *il Traſcurato*, *il Ciarlone*, *le Pareſſeux*, *le Babillard*, &c. Cette Académie s'aſſemble quelquefois dans l'hôtel de ville. L'Académie des *Rozzi*, c'eſt-à-dire des Groſſiers, a principalement pour objet la perfection de l'art dramatique. Elle tient ſes aſſemblées dans un *caſin* particulier proche du théatre, où elle donne des jeux & des bals. Les Académies des *Innominati* & des *Filo-*

mati sont refondues dans la premiere ; mais celle des *Fisico-critici* & celle des *Ardenti*, qui s'occupent des progrès de la Physique & de la Botanique, sont assez florissantes. On s'étonnera peu de cette multitude d'Académies que renferme la ville de Sienne, quand on saura que ses habitans ont les plus grandes dispositions pour la Littérature & la Poésie. On y trouve entre autres beaucoup d'Improvisateurs. Le plus célebre d'entre eux s'appeloit *Bernardino Perfetti*; il fit l'admiration de son siecle, qui est, pour ainsi dire, le nôtre. Il fut couronné Poëte Lauréat au Capitole en 1725, & on lui a élevé un monument dans la cathédrale de Sienne.

En général les Siennois sont spirituels, polis & obligeans ; les femmes sont jolies & aimables. On ne parle nulle part l'italien plus purement qu'à Sienne ; mais l'accent y est plus désagréable qu'à Rome, d'où vient le proverbe *Lingua Toscana in bocca Romana*. Les hommes illustres dont Sienne est la patrie, sont en grand nombre, puisqu'en commençant par les Saints, indépendamment de Sainte Catherine de Sienne dont j'ai parlé, on doit compter Saint Bernardin de Sienne,

restaurateur des Freres Mineurs ; le Bienheureux Frere Colombin, Fondateur de l'Ordre des Jésuites. On ajoute aux Papes dont j'ai déjà parlé, Nicolas II, Grégoire VII, & Boniface VI. Parmi les personnes savantes, on compte le Moine Gratien, Auteur du Décret ou Collection du Droit Canonique qui porte son nom ; le Docteur Mathiole, Médecin, grand Botaniste, & Commentateur de Dioscoride ; Patrici & François Picolomini, qui ont écrit sur la Politique, la Philosophie morale & le point d'honneur ; & les quatre Socins, dont le premier, Marianus, fut un grand Jurisconsulte, aussi bien que son fils Barthélemi ; le troisieme, Lelius, embrassa la nouvelle Religion, mais ne forma aucune secte particuliere ; & le quatrieme, Fauste, fut le chef de la secte des Sociniens qui nient la Trinité. Il y a eu aussi de célebres Artistes, à la tête desquels il faut mettre Balthasar de Sienne, grand Dessinateur, Peintre & Architecte.

Les familles illustres de cette ville sont les Petrucci, les Picolomini, les Chigi, les Martinozzi, les Delci, les Gori, & les Sergardi. La famille des derniers a produit, au commencement de ce siecle, un

Prélat Romain de beaucoup d'esprit ; Poëte latin & italien, Satirique très-estimé. Les Gori ont produit plusieurs savans hommes. Les Tomasi ont encore un palais à Sienne ; ils prétendent descendre de la famille des Leopardi, qui suivirent, dit-on, l'Empereur Constantin, de Rome à Constantinople, & revinrent de Constantinople en Europe par Pise, après s'être joints aux Croisés pour conquérir la Terre-Sainte. Ils passerent de Pise à Sienne ; & le Pape Alexandre III fit Cardinal, en 1149, Vibiano Tomasi, qui étoit son parent. En 1360, Pierre Tomasi fut béatifié ; enfin ils se sont distingués, tant dans la guerre que dans la politique & l'administration de la République de Sienne. Les Malatesta, qui ont joué un si grand rôle en Italie & ont été les Tyrans de Rimini & de plusieurs autres villes, étoient originaires de Sienne, & ont longtemps tenu tête aux Petrucci. Les Delci sont encore à présent très-considérés en Toscane, & y font une grande figure ; ils reconnoissent Sienne pour le lieu de leur origine : leur comté est dans le Siennois, & est une terre considérable. On sait qu'un des Martinozzi ayant épousé la sœur du Cardinal

Cardinal Mazarin, ce premier Ministre attira ses nieces en France, qui y prirent les plus belles alliances; une d'elles épousa le Prince de Conti. Je crois qu'il n'y a plus de mâles de la Maison Martinozzi.

La grandeur des *Borghese* ne remonte guere plus haut que le Pape Paul V, qui étoit fils d'un Jurisconsulte & Avocat fameux. Ce Pape étant monté sur le trône pontifical en 1605, procura à son neveu Marc-Antoine Borghese le rang de Prince de Sulmone dans le royaume de Naples, & celui de Grand d'Espagne. Ces dignités ont passé aux descendans de Marc-Antoine, qui, en contractant de grandes alliances, y ont ajouté celles de Ducs de Palombara & de Princes de Rossano. Je pense que cette famille papale, qui subsistoit encore à Rome il y a environ trente ans, est à présent éteinte.

La Maison *Chigi* prétendoit être d'une grande ancienneté, & faisoit remonter son origine jusqu'au onzieme siecle; il est certain qu'elle a figuré long-temps parmi la Noblesse de Sienne, & a contracté dans sa patrie de belles alliances; mais elle s'est sur-tout élevée depuis le pontificat de Fabio Chigi, élu Pape en 1655, sous le nom d'*Alexandre VII*. Ce

Pape fit époufer à fon frere une Picolomini, & fes enfans font devenus Princes de la Riccia. La Maifon Chigi eft tombée, par deux filles, dans celles de Zondodari Siennoife, & d'Altieri Romaine.

Je crois que la Maifon *Picolomini* fubfifte encore en Allemagne dans les Princes de ce nom : elle fait remonter fon origine jufqu'aux premiers temps de la République de Sienne. Ceux qui ont voulû flatter le Pape Pie II, ont même ofé avançer fur cette origine des chimeres très-ridicules. Au commencement de ce fiecle, il en fubfiftoit encore au moins quatre branches, dont deux en Allemagne, l'une élevée au rang de Prince, l'autre ne portant que le titre de Comte; une en Efpagne, ou dans le royaume de Naples : celle-ci a poffédé dans ce royaume le duché d'Amalfi : enfin la derniere branche fubfiftoit encore en Tofcane dans le temps que je viens de dire, &, à ce que je crois, même à Sienne.

Le commerce de la ville de Sienne ne confifte que dans le produit de fes manufactures de draps & d'étoffes de laine, qui ont un affez grand débit.

Il y a dans le Siennois une belle ab-

baye, que l'on appelle *Saint Galgano*; elle est au milieu des montagnes; sa situation est si horrible, & l'air y est si mauvais, que les Moines Bernardins, pour qui elle avoit été fondée, se sont vus contraints de l'abandonner. Il faut pourtant qu'elle n'ait pas toujours été si désagréable, puisqu'on y voit encore les ruines d'un très-vaste couvent & d'une belle église; mais elle est en commende; c'est un Cardinal qui la possede sur ce pied, & qui paye quelques pauvres Cordeliers pour y dire la Messe.

La ville de *Pienza*, quoique fort petite, a été épiscopale depuis l'an 1460 jusqu'en 1771, que son diocese a été réuni à ceux qui en étoient les plus voisins. Ce qui lui avoit procuré l'honneur d'avoir un Evêque, & d'être érigée en ville, c'est que le Pape Pie II y étoit né, & ce n'étoit alors qu'un bourg appartenant à sa famille. Il l'érigea en ville, & lui donna son nom. (Avant 1460), ce lieu s'appeloit *Corsignano*. Il y fonda en même temps que l'évêché, un couvent d'hommes & un de filles. Un des parens du Pape en fut le premier Evêque, & depuis cette époque, le siége épiscopal avoit presque toujours été rempli par des Picolomini,

qui commençoient par le posséder avant que d'occuper d'autres siéges & de parvenir à de plus grands honneurs ; mais on a jugé qu'un si petit évêché ne faisoit aucun bien au pays, & nuisoit au contraire aux évêchés voisins, qu'il rendoit trop petits, sans être grand par lui-même. La moitié a été réunie à celui de *Monte-Alcino*, érigé presque en même temps & par le même Pape. La résidence de l'Evêque de Monte-Alcino est dans une petite ville, sur une montagne ; elle n'a pas trois mille habitans : cependant on y trouve trois paroisses & quatre couvens.

Dans le territoire de Monte-Alcino, est l'abbaye de *Mont-Olivet*, dont le monastere est grand & beau, chef d'un Ordre de Moines blancs, connus dans toute l'Italie sous le nom d'*Olivetans*, & le château & bourg de *Bonconvento*, dont la situation est fort agréable, au pied d'une montagne, sur le bord d'un ruisseau. C'est là que mourut, en 1313, l'Empereur Henri VII, de la Maison de Luxembourg. Il y avoit entendu la Messe quelques jours auparavant, & y avoit communié de la main d'un Dominicain : on prétend que l'hostie étoit empoisonnée ;

ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il se trouva mal aussi-tôt après la Messe.

L'évêché de *Chiusi* a aussi profité de la ruine de celui de Pienza. Il est petit, & sa ville épiscopale est à présent peu de chose; mais c'étoit autrefois une place importante & considérable. Elle se nommoit *Clusium*, étoit une des douze grandes villes des Etrusques, & Porsenna en étoit Roi. C'est de là qu'il partit pour menacer Rome & soutenir Tarquin le Superbe, dont les Romains avoient secoué le joug. On prétend montrer encore le lieu où ce Monarque fut enterré. Par la suite, les Gaulois Sénonois l'assiégerent, & l'ayant prise, porterent le premier coup à la puissance & à la considération de cette ville. Elle se releva cependant, & fut soumise à Rome comme les autres villes de l'Etrurie, vers l'an 458 de la fondation de cette République. Sylla battit près de ses murs une armée de citoyens Romains, qui vouloient défendre contre lui l'ancienne liberté de la République; Caton étoit dans cette armée. Mais peu à peu Clusium déchut de son ancienne splendeur, au point qu'il y a vingt ans, elle ne contenoit pas deux cents habitans.

La vraie raiſon de cette dépopulation, c'eſt que l'air y eſt mal-ſain, & que la riviere d'Arno, qui coule tout auprès, eſt dans cet endroit remplie de marais ſtagnans, qui obligent les habitans à ſe retirer pendant pluſieurs mois de l'année.

Le premier Evêque de Chiuſi que l'on connoiſſe, s'appeloit *Florent*, & vivoit au cinquieme ſiecle. La liſte de ces Prélats eſt enſuite interrompue juſqu'au temps de Charlemagne, qui accorda quelques priviléges à l'Evêque *Arialde.* La cathédrale eſt dédiée à *Saint Secondien*; cependant on ne trouve point le nom de ce Saint dans le catalogue des Evêques, non plus que celui de *Sainte Muſtiola*, auquel eſt dédié un des deux couvens de Chiugi.

Radicofani, ſur la route de Sienne à Rome, eſt très-connu par la difficulté & la rudeſſe du chemin qui y conduit; c'eſt un château fort par ſa ſituation: on prétend qu'il a été bâti par Didier, dernier Roi des Lombards. Aſſez près de là, eſt un bourg nommé *Saint-Caſſien des Bains*, parce qu'il renferme des ſources & des bains d'eaux minérales, qui étoient très-connues du temps des Romains ſous

le nom d'*Aquæ Clusinæ*. On y trouve grand nombre de médailles, & même des bustes des premiers Empereurs, depuis Auguste jusqu'à Caracalla.

Le Siennois inférieur est connu sous le nom de *Maremma*. C'étoit autrefois un pays très-fertile ; mais il est devenu inculte & presque inhabité, par le voisinage des marais que la mer a rendus plus stagnans en s'éloignant des côtes. La premiere ville épiscopale que l'on trouve dans cette partie, est *Grosseto*. Son diocese, suffragant de l'archevêché de Sienne, n'a que vingt-neuf paroisses, & on n'y compte guere plus de sept ou huit mille habitans. La ville, qui est aujourd'hui petite & mal peuplée, étoit, aux douzieme & treizieme siecles, florissante & considérable ; elle avoit remplacé une ancienne ville, nommée *Russella*, qui avoit été une des douze de l'Etrurie, & avoit passé sous la domination des Romains. C'est même à Russella, dont on voit les ruines près de Grosseto, qu'a été d'abord établi l'évêché à la fin du cinquieme siecle. Ce ne fut qu'au milieu du douzieme que l'Evêque se transporta à Grosseto. Au quatorzieme siecle, cette ville eut guerre avec la République de Sienne, ensuite

se foumit à elle, & fut assiégée par le Pape Grégoire XI; mais elle étoit forte, & lui résista. Ce n'est point la guerre qui a ruiné cette ville, c'est le mauvais air des environs. Elle n'est pas éloignée de la mer & du lac de Castiglione, & son sol est plus bas. Après de grandes inondations, l'eau de la mer, répandue aux environs, y a croupi, & a rendu le séjour de Grosseto très-mal-sain. Cependant il y reste encore, outre la cathédrale, deux petits couvens, un de Cordeliers & un de Cordelieres. Depuis une vingtaine d'années, on s'est occupé sérieusement & utilement à faire écouler les eaux stagnantes dans la mer par le moyen d'un canal: on y a réussi, & le pays, en devenant plus sain, se trouve être très-fertile. Sur les bords du lac de *Castiglione*, dont je viens de parler, on a établi de grandes salines dont le produit est considérable; elles sont environnées de fortes digues, pour les garantir des inondations.

C'est dans ce canton qu'est la belle terre de *Santa-Fiore*, appartenante au Duc Sforce Cesarini. La souveraineté appartient au Grand-Duc de Toscane; mais la terre a été érigée en comté, & donnée,

à titre de fief, à la Maiſon dont je viens de parler. Le chef-lieu eſt ſitué ſur une montagne qui paroît avoir été anciennement un volcan.

La ville de *Maſſa*, ſurnommée de *Maremma*, pour la diſtinguer du chef-lieu de la principauté dont j'ai parlé dans le Volume précédent, eſt ſituée ſur une haute montagne d'où on peut découvrir la mer, qui n'en eſt éloignée que d'un peu plus de deux lieues. Quoique le terrein ſoit élevé, la ville eſt cependant devenue mal-ſaine par la quantité de marais qui ſe ſont formés à l'entour, de la même maniere que je viens de le dire à l'article de Groſſeto. Cet accident eſt commun à tout le pays, dans lequel les villes ſe ſont ſucceſſivement élevées ou détruites à meſure que l'air y eſt devenu plus mauvais ou plus ſalubre. Ainſi, l'on voit auprès de Maſſa les ruines de *Vetulonia*, qui fut autrefois une des douze principales villes de l'Etrurie. Plus loin, dans la principauté de Piombino, & ſur le bord de la mer, ſont les ruines de *Populonia*, qui a été épiſcopale, & dont l'évêché a été transféré à Maſſa. Celle-ci n'eſt guere à préſent mieux peuplée que Populonia ; ce-

pendant on s'occupe du ſoin de la rétablir, en rendant l'air plus ſupportable. Dans l'état préſent, on y trouve, pendant l'hiver, environ un millier d'habitans; mais, dant l'été, il n'y en reſte guere plus de trois cents. L'Evêque, le Podeſtat & les Juges ont permiſſion de n'y point réſider pendant ce temps-là. Au reſte, les guerres ont auſſi eu quelque part à la ruine de Populonia & de Maſſa, les Barbares ayant pluſieurs fois détruit l'une & l'autre. Le premier Evêque de Populonia que l'on connoiſſe, s'appeloit *Saint Cerbon*; il vivoit au ſixieme ſiecle. Son corps a été tranſporté à Maſſa avec la réſidence des Evêques; il eſt conſervé dans la cathédrale qui lui eſt dédiée. L'an 842, le Pape Grégoire VI transféra l'évêché de Populonia à Maſſa; cependant les Evêques continuerent de prendre le premier titre, & le portoient encore lorſque la Comteſſe Matilde leur donna Maſſa & des terres conſidérables autour, au commencement du douzieme ſiecle. Enfin, ces Prélats ſe ſont accoutumés à prendre le titre d'Evêques de Maſſa. Ils furent réellement attachés au parti des Guelfes, & obtinrent de grands priviléges; ſi bien qu'au quatorzieme ſiecle, la ville étoit

très-florissante, & les Evêques y faisoient battre monnoie ; mais différentes pestes arrivées depuis 1328 jusqu'à la fin du quatorzieme siecle, commencerent à la dépeupler, & donnerent aux Siennois la facilité de s'en emparer ; elle leur resta jusqu'à ce que Sienne même fut soumise aux Grands-Ducs de Toscane. Depuis cette époque, elle a encore essuyé plusieurs fois les ravages de la peste. Les sauterelles sont encore un autre fléau pour cette ville. En 1742, elle en fut inondée. Il n'y a rien à voir que la cathédrale, qui est vaste & d'une architecture très-gothique du douzieme siecle. Mais tout est plein, aux environs, de curiosités naturelles. On y trouve des mines de toute espece, même d'or & d'argent, qui ont été autrefois exploitées, puis abandonnées, des mines d'alun, & des bains d'eaux chaudes & minérales, dont l'un porte le nom du Roi Porsenna.

Le troisieme & dernier évêché du Siennois inférieur est celui de *Soana*, ville autrefois de quelque conséquence, à présent réduite presque à rien ; elle est située vis-à-vis de *Pitigliano*, bourg érigé en comté, & possédé autrefois par la Maison des Ursins, qui a produit de grands

hommes qui portoient ce titre. Tout le diocese de Soana ne contient que trente-huit paroisses, & treize à quatorze mille habitans. On trouve des Evêques de Soana dès le septieme siecle; mais on ne voit pas qu'aucun d'eux ait rien fait de considérable. Dans ce canton, sont les ruines d'une ancienne ville des Etrusques, que l'on nomme encore aujourd'hui *Saturnia*, & qui rappelle l'idée de Saturne érigé en Dieu par la suite, mais que l'on croit avoir été le premier des anciens Rois de l'Etrurie.

Principauté de Piombino.

Je ne veux point quitter la Toscane sans parler de quelques petits Etats qui y touchent, quoiqu'ils n'en dépendent pas, & de quelques isles qui n'en dépendent qu'en partie. La principauté de *Piombino* est en plus grande partie en terre ferme, sur les côtes de la mer de Toscane, & s'étend sur une partie de l'isle d'Elbe, dont je parlerai dans un moment. Piombino étoit soumise aux Pisans, lorsque les Génois leur enleverent cette ville & son territoire l'an 1290. Quelque temps après, ils la vendirent aux Lucquois; mais les Pisans la reprirent à la fin du treizieme siecle, près de cent ans après. *Jacques d'Appiano* ayant usurpé la sou-

veraineté de Pise, se trouva maître de Piombino & de l'isle d'Elbe; & son fils Gérard ayant voulu vendre Pise au Duc de Milan, en fut chassé, mais conserva du moins ces deux derniers domaines. Quarante ans après, *Jacques II d'Appiano* mourut sans enfans mâles, & sa fille porta cette principauté à Renaud des Ursins, qui se mit sous la protection des Siennois. Ceux-ci, après la mort de Catherine Appiano, veuve de Renaud, appelerent un de ses parens, nommé *Emmanuel d'Appiano*, dont la postérité continua, pendant long-temps, de posséder Piombino & l'isle d'Elbe, se mettant tantôt sous la protection du Roi d'Espagne, tantôt de l'Empereur, enfin sous celle du Grand-Duc Côme de Médicis, auquel Jacques VI d'Appiano abandonna Porto Ferraio, dans l'isle d'Elbe, pour défendre le reste de ses petits Etats des Corsaires Turcs. Au commencement du 17e siecle, les Rois d'Espagne s'emparerent de la partie de l'isle d'Elbe qui étoit restée au Prince de Piombino, & firent bâtir *Porto-Longone*, pour l'opposer à Porto-Ferraio. Les Princes de Piombino devinrent absolument vassaux & dépendans du Roi d'Espagne. Quant à

leurs possessions en terre ferme, l'Empereur les regardant comme fiefs de l'Empire, exigea des Appiani qu'ils prissent son investiture; ce qu'ils firent, & ce qui fut cause qu'en 1636, la branche aînée des Appiani étant éteinte, quoiqu'il en subsistât des branches cadettes, les Ludovisi, neveux du Pape Grégoire XV alors régnant, furent investis de cette principauté. C'est par héritage de la Maison de Ludovisi que Piombino est actuellement possédée par celle des Boncompagni, qui possedent le duché de Sora, dans le royaume de Naples, & sont de la famille du Pape Grégoire XIII, mort en 1585.

La ville de *Piombino* est sur un rocher, au bord de la mer; mais les environs sont fertiles. Il n'est pas douteux qu'elle est formée des ruines de Populonia, qui n'en est qu'à trois milles; mais Piombino même est en très-mauvais état, étant absolument négligée & abandonnée par ses Princes, qui, depuis cent cinquante ans, résident à Rome ou à Naples, & n'y mettent pas le pied. Il y a une petite citadelle ou château qui renferme le palais du Prince, mais abandonnée & dans le plus grand désordre. Il n'y a que ceux

qui seroient curieux de voir les ruines de Populonia, qui pourroient aller à Piombino; ils trouveroient encore dans ces ruines des murs de pierres de taille d'une grandeur démesurée, des restes de bâtimens, autrefois revêtus de marbre, deux forteresses, & un marais rempli d'eau stagnante, qui formoit autrefois le port de Populonia. Il y a des mines d'alun dans les environs de Piombino, qui appartiennent au Prince. Ces mines & les forges dans lesquelles on travaille le fer de l'isle d'Elbe, font le principal revenu de sa principauté en terre ferme; mais il tire meilleur parti de ce qu'il possede dans l'*isle d'Elbe*, qui est située dans la mer de Toscane, à dix milles de la côte. Les Grecs la nommoient *Æthalia*, & les Romains *Ilva*. Quoiqu'elle n'ait que quatre milles de long, elle a beaucoup de circuit, ayant quantité de petits golfes utiles pour son commerce, parce que les bâtimens, plus ou moins grands, peuvent s'y mettre à couvert. L'isle est principalement abondante en mines; celles que l'on y exploite sont de fer; mais on pourroit en tirer aussi du plomb, de l'étain, du cuivre, & même de l'or & de l'argent. Faute d'eau douce, on

transſporte le fer de l'iſle d'Elbe dans les forges de terre ferme, où on le travaille. On y trouve auſſi des carrieres de marbre blanc, & de celui mêlé de diverſes couleurs, que l'on appelle *brocatelle*, & du granit. La pierre calamite & l'aimant ſont un objet de commerce intéreſſant pour cette iſle, où l'on rencontre auſſi beaucoup d'amiante, dont on fait de la toile incombuſtible. L'intérieur de l'iſle eſt aſſez fertile : on y recueille du grain, du vin, du lin, & de l'huile ; mais ces denrées ne ſuffiſent qu'en partie à la ſubſiſtance des habitans. En revanche on y trouve beaucoup de plantes médicinales, rares ailleurs, entre autres de l'abſynthe. Les habitans de l'iſle d'Elbe ſont les premiers qui ont imaginé de mêler cette plante amere dans la fabrication de leur vin. Il en eſt réſulté une liqueur agréable, qui ſe débitoit avec ſuccès en Italie ; mais le petit myſtere qui enveloppoit cette compoſition ayant été découvert, on s'eſt mis à faire par-tout du vin d'abſynthe ; il eſt connu en Allemagne ſous le nom de *Vermut*. Il ne croît preſque point de bois dans cette iſle, mais beaucoup de romarin. Il n'y a point de rivieres, mais des ſources d'eau très-pure. La chair des animaux domeſtiques

domestiques & du gibier y est excellente. La côte est très-poissonneuse ; on y pêche entre autres beaucoup de thon. Enfin cette isle est très-utile à ses Seigneurs, & elle en a proprement trois, dont l'un est le Prince de Piombino, maître de l'intérieur de tous les petits lieux, & de l'isle de *Pianoza*, qui en est voisine & n'est habitée que par des Pêcheurs. Elle n'est renommée que parce que c'est là que le cruel Tibere relégua Agrippa, petit-fils d'Auguste, & le fit mourir, pour éteindre les prétentions très-légitimes que ce jeune Prince avoit à l'Empire. Des deux villes qui sont situées dans l'isle, *Porto-Ferraio* & *Porto-Longone*, la premiere appartient aux Grands-Ducs de Toscane depuis 1537, que Côme I de Médicis obtint ce port des Seigneurs de Piombino, de la Maison d'Appiani. Il y bâtit une ville assez belle, qu'il fit appeler de son nom *Cosmopoli*. Ce nouveau nom n'a cependant point fait oublier celui de Porto-Ferraio, tiré des mines de fer qui sont tout auprès, mais qui appartiennent au Prince de Piombino. Cette ville étoit assez forte sous les Grands-Ducs Médicis ; ils y tenoient toujours une bonne garnison ; mais depuis

que l'Empereur François I est devenu maître de la Toscane, il l'a regardée comme méritant encore une plus grande attention; & depuis 1738 jusqu'en 1758, on a travaillé à la fortifier, & on est parvenu, par ces travaux de vingt ans, à en faire une place redoutable de neuf bastions, avec des ouvrages avancés, & deux petits forts particuliers.

Le Grand-Duc est seul maître & Souverain dans Porto-Ferraio; mais sa souveraineté ne s'étend pas plus loin que les fortifications de la ville. Au contraire, la seigneurie de Porto-Longone, seconde ville de l'Isle d'Elbe, est toute entiere au Prince de Piombino; le Roi de Naples a seulement droit d'y tenir garnison. Elle est aussi très-bien fortifiée; le premier qui y a fait travailler est le Roi d'Espagne Philippe III, en 1611. Depuis ce temps, les Espagnols n'ont cessé de la garder; elle est une des villes qui forment l'Etat que l'on nomme *degli Presidii*. Le château est situé au haut d'une montagne, au pied de laquelle est la bourgade, qui est de très-peu de conséquence.

Il y a quelques isles, sur la côte de Toscane, qui dépendent encore du grand-

duché ; telles sont la *Gorgone*, auprès de l'isle de Capraïa, qui appartient à la Corse ; elle ne paroît en mer que comme un rocher noir : effectivement ses bords sont très-élevés. On y a bâti une tour, d'où l'on donne des signaux à Livourne lorsqu'on voit paroître des corsaires Barbaresques. Il y a au milieu de cette côte une médiocre ouverture, qui présente un port petit, mais sûr, aux barques qui font la pêche des anchois : ceux de la Gorgone passent pour les meilleurs de la Méditerranée, & il s'en fait un grand débit sur toute la côte de Toscane. Les autres isles répandues sur cette côte, sont celles de *Giglio*, de *Monte-Christo*, rocher très-élevé, les dix petits islots, nommés les *Formiches*, les isles de *Menoria*, de *Manaria*, & de *Troja*.

Il me reste à parler de l'*Etat des garnisons*, *Stato degli Presidii*, canton maritime, enveloppé par le grand-duché, mais voisin de l'Etat Ecclésiastique. J'ai déjà eu occasion de dire que Philippe II, Roi d'Espagne, se l'étoit réservé, en abandonnant le Siennois au Grand-Duc Côme I. Il est resté dépendant de la Couronne d'Espagne jusqu'en 1707, qu'il fut joint au royaume de Naples, & cédé, en Stato degli Presidii.

1735, à Don Carlos avec ce royaume, dont son second fils Ferdinand jouit encore. Il n'y a que deux ports & deux forteresses; savoir, *Orbitello*, au fond d'une anse qui entre assez profondément dans les terres, & met à l'abri de tout orage les vaisseaux qui peuvent y pénétrer; mais il ne faut pas qu'ils soient considérables. La ville n'a été bâtie qu'en 1201, & a été, dès sa fondation, soumise, même pour le temporel, à l'abbaye de Trois-Fontaines près de Rome, dont elle ne releve plus que quant au spirituel, en vertu de priviléges des Papes. Elle n'est guere peuplée & habitée que par des Pêcheurs & par la garnison Napolitaine: sa situation la rend naturellement très-forte & presque imprenable. En 1646, pendant la minorité de Louis XIV, le Cardinal de Mazarin la fit assiéger, dans l'espérance de la réduire & de faire trembler le Pape Innocent X, en tenant une place aussi voisine de Rome. On envoya une armée de terre sous les ordres du Prince Thomas de Savoie, & une flotte sous ceux du Duc de Maillé-Brésé, neveu du Cardinal de Richelieu, revêtu très-jeune, par son oncle, de la belle place d'Amiral de France. Cette grande entreprise échoua;

une flotte d'Espagne vint au secours de la place; elle combattit la Françoise; & quoique celle-ci eût l'avantage, l'armée du Prince Thomas fut obligée de lever le siége, & le jeune Amiral de Brésé fut tué dans le combat naval, à l'âge de vingt-sept ans. Si les François manquerent Orbitello, ils s'emparerent au moins de *Porto-Longone*; & le Cardinal Mazarin réussit dans son dessein, qui étoit de faire peur au Pape.

Une montagne, nommée *Monte Argentaro*, sépare Orbitello de *Porto-Ercole*, dont la ville s'appeloit autrefois *Cossa*, & étoit, dit-on, considérable du temps des anciens Etruriens. Ce port, alors bon, est aujourd'hui presque comblé, & défendu par une médiocre garnison. On voit assez près de là les ruines de la ville d'*Ansedonia*. Il y a des Auteurs qui prétendent que c'est l'ancienne Cossa, & ils ajoutent que cette ville fut autrefois détruite par les rats: ce qu'il y a de certain, c'est qu'Ansedonia fut relevée & bâtie par Didier, Roi des Lombards, en haine de qui Charlemagne la ruina entiérement.

Enfin on trouve encore, dans l'état

des garnisons, le lieu de *Télamone*, ancienne ville, qui prenoit son nom d'un Troyen, nommé *Télamon*, ou plutôt d'un Grec, pere d'Ajax, qui, après la prise de Troie, débarqua sur cette plage. Cet endroit ne subsiste plus que d'un petit commerce de soufre.

République de Venise.

Je vais passer d'une extrémité de l'Italie à l'autre, & après avoir parcouru la Toscane, parler des Etats de la République de Venise, toujours célèbre, mais qui étoit, au seizieme siecle, plus commerçante & par conséquent plus riche qu'elle n'est aujourd'hui. Sa capitale est plus singuliere qu'elle n'est belle; elle commence à perdre l'avantage qu'elle a eu pendant long-temps, d'être le centre de la politique & de tous les plaisirs de l'Italie: son Histoire est écrite dans toutes les langues de l'Europe, & son Gouvernement examiné & approfondi, souvent loué & plus souvent encore critiqué. Ce qui prouve que les principes en sont excellens, c'est la paix intérieure dont les Vénitiens jouissent depuis plusieurs siecles. On peut assurer que la diminution de leur puissance ne vient point de leur

faute, mais que des circonstances, dont ils n'ont pas été les maîtres, ont causé leur décadence. J'entrerai dans l'énumération des provinces sujettes au Sénat de la capitale, lorsque j'aurai rappelé, aussi briévement qu'il me sera possible, les principaux traits de cette Histoire, & de ce Gouvernement, à ceux qui ont déjà lu les livres écrits sur cette matiere, & que j'aurai du moins inspiré le desir de s'en instruire à ceux de mes Lecteurs qui les ignorent absolument.

L'origine de la ville & de la République de Venise ne remonte pas plus haut que le cinquieme siecle. Alors les Goths ayant ravagé toute la terre ferme de l'Italie, & ruiné la ville de Padoue & ses environs, les habitans désolés se réfugierent dans les soixante-douze petites isles (1) qui existent encore dans ce qu'on appelle *lès Lagunes*, c'est-à-dire, cette partie de la mer Adriatique, qui est presque au fond de ce golfe. L'eau y est peu profonde, excepté dans certains passages ou canaux

(1) Quelques-uns en comptent cent cinquante.

ménagés entre deux isles, qui forment autant de débouchés par lesquels on peut pénétrer dans la grande mer. Quelque triste que pût paroître le séjour de ces isles, elles servirent de retraite aux Padouans, & les mirent à l'abri de la fureur des Barbares, qui n'avoient aucuns vaisseaux, & à peine les moyens de traverser les fleuves & les rivieres pour pénétrer plus avant dans les terres. Les premiers Barbares ne s'établirent pas dans les villes qu'ils ravagerent, & ce torrent étant passé, les Padouans vinrent, à plusieurs reprises, se rétablir sur les ruines de leurs maisons. C'est ainsi qu'ils en userent après les invasions de Radagaise & d'Alaric. Cependant les Goths ayant pris pied dans le pays, les Lagunes ne furent plus abandonnées si complétement que les premieres fois; quelques habitans y resterent, & plusieurs habitations y subsisterent. L'irruption d'Attila, plus terrible que toutes les autres, obligea un grand nombre de fugitifs à s'y fixer. On commença à bâtir des maisons de pierres à Rialto, & on montre encore du moins la place de la premiere de ces maisons, que l'on croit qui appartenoit à la famille des *Participatio*.

Padoue & tous les pays voiſins étant ſoumis aux Oſtrogoths & aux Lombards, Veniſe reſta libre; & cette République naiſſante fut adminiſtrée par douze Tribuns, qui gouvernoient chacun pluſieurs iſles des Lagunes, & qui ſe réuniſſoient, pour l'intérêt commun, dans la principale, que l'on appeloit alors *Héraclée*: on ne doute point que ce ne ſoit la même que Rialto, qui fait aujourd'hui partie de Veniſe; mais ce dernier nom étoit alors tout-à-fait inconnu. Ce fut l'an 709, que les Républicains des Lagunes élurent leur premier Doge à la place ou au deſſus des Tribuns. On reconnoît généralement que ce premier Doge* ſe nommoit *Luc Anafeſte*. Il fut élu par le peuple des différentes iſles, raſſemblé dans celle que l'on appelle *Malamocco*. On ne ſait pas bien ſi ces premiers Doges étoient perpétuels, à vie, ou ſeulement à temps; on ne peut pas même aſſurer qu'ils portaſſent le titre de Doge, qui eſt le même que celui de Duc, prononcé dans le langage vénitien, & qui ſe traduit en latin par le mot *Dux*. Peut-être ce mot ne fut-il uſité pour eux qu'après l'événement dont je vais parler. Charlemagne ayant

détruit le Royaume des Lombards, & ayant été couronné Empereur à Rome, déclara Roi d'Italie son fils Pepin : celui-ci, maître du Padouan, voulut l'être aussi des Lagunes. Il parvint à être reçu à Rialto avec tous les honneurs dus à son rang : ce ne fut, selon certains Auteurs, qu'après avoir vu sa flotte battue par celle des Insulaires ; selon d'autres, ceux-ci se contenterent de faire promettre au Monarque qu'il n'attenteroit point à leur liberté. Quoi qu'il en soit, il les combla d'honneurs & de bienfaits, il étendit le territoire, dépendant des Doges, jusque sur quelques parties de la terre ferme, & donna à la ville le nom de Venise, tiré de celui des peuples Vénetes qui avoient habité autrefois les bords de la mer Adriatique & les isles voisines. Il revêtit le Doge du manteau d'étoffe d'or qu'il portoit lui-même, fit un bonnet ducal d'un bout de manche de son vêtement, & jetant, dit-on, son sceptre dans la mer, il prononça ces paroles prophétiques : *Ainsi puissent périr tous ceux qui attenteront à la liberté de cette nouvelle République!*

Depuis cette époque, la liste des Doges de Venise est exactement connue. Ils

fixerent leur résidence & bâtirent leur palais à Rialto, qui prit le nom de Venise. Il paroît qu'ils furent d'abord absolus, & aussi maîtres dans l'Etat Vénitien que les autres Ducs d'Italie dans leurs duchés : ils étoient même moins assujettis aux Empereurs, étant, pour ainsi dire, placés entre ceux d'Orient & ceux d'Occident ; ils ménageoient les uns & les autres, mais sans en dépendre véritablement. Les Doges de Venise ne rendirent jamais leur duché héréditaire dans leur famille, à la différence des autres Ducs d'Italie & d'Allemagne. Le peuple les élisoit ; il est vrai qu'il les choisissoit quelquefois dans la même famille, & que les Doges se faisoient associer leurs freres ou leurs fils ; mais dès qu'ils vouloient tendre à la tyrannie ou à l'hérédité, le peuple se révoltoit contre eux, & on les chassoit. On remarque, dans la liste de ceux qui ont régné depuis le commencement du neuvieme siecle jusqu'à la fin du douzieme, des noms encore connus dans le Sénat. Celui de *Participatio* s'y trouve jusqu'à huit fois. C'est sous le second des Doges de ce nom, qui vivoit l'an 828, que l'on commença à bâtir l'église de Saint-Marc, où l'on plaça, dit-

on, le corps de cet Evangéliste, qui avoit été apporté d'Alexandrie.

Le Doge élu en 979, & mort en 991, s'appeloit *Memmo*; celui qui régna depuis 1043 jusqu'en 1071, *Contarini*. On croit que *Pierre Tradenigo*, qui fut Doge en 837, & assassiné en 864, grand Guerrier, & qui commença à rendre la Marine Vénitienne redoutable, étoit de la Maison *Gradenigo*; que deux Doges, du nom de *Faledri*, à la fin du onzieme siecle & au commencement du douzieme, étoient de celle de *Falier*. Depuis 1148 jusqu'en 1156, *Dominique Morosini* régna avec gloire, & augmenta beaucoup le commerce de ses Etats. Son successeur fut de la Maison *Micheli*, dont il y avoit déjà eu deux Doges, le premier en 1096, & le second en 1117. Sous *Vital Micheli*, les Vénitiens étendirent considérablement leurs conquêtes dans la Dalmatie & l'Istrie; il régnoit encore lorsque les querelles entre les Papes & les Empereurs étoient les plus vives; les Vénitiens s'en mêlerent, & envoyerent des troupes dans les villes de Lombardie. Ce Doge eut aussi de grandes disputes avec les Patriarches d'Aquilée, & l'on prétend qu'il fit couper

la tête à un de ces Prélats, entre les deux colonnes de la place Saint-Marc (1).

Après la mort de Vital Micheli, qui fut assassiné dans une sédition en 1172, les Vénitiens résolurent de ne plus s'en rapporter à la foule entiere du peuple, qui devenoit trop nombreuse pour l'élection du Doge. Son successeur, *Sébastien Ziani*, fut élu par onze personnes seulement, tirées d'un Sénat qui fut formé alors, & composé de deux cent quarante citoyens, pris dans les six quartiers dont la ville de Venise étoit déjà composée. Le peuple de chaque quartier élisoit les Sénateurs; mais ils ne formoient que le Conseil des Doges; ceux-ci étoient toujours Souverains, & le furent pendant plus de cent ans. Sébastien Ziani reçut, en 1177, à Venise le Pape Alexandre III, & ménagea la paix entre ce Souverain Pontife & l'Empereur Frédéric I. On sait que les cérémonies de ce raccommodement furent honteuses pour l'Empereur.

(1) Le peuple s'imagine encore que c'est en mémoire de cette exécution que tous les ans, le jour du Jeudi gras, on coupe en cérémonie, dans ce même lieu, la tête d'un taureau.

Le regne du Doge *Henri Dandolo* fut le plus brillant pour les Vénitiens. S'étant engagés, l'an 1202, à transporter l'armée des Croisés dans la Terre-Sainte, moyennant une grosse somme, ils remplirent leur promesse; mais les Croisés n'étant pas en état de leur payer tout ce qu'ils leur avoient fait espérer, ils exigerent qu'ils les aidassent à reprendre, en passant, la ville de Zara, & à soumettre la Dalmatie. L'année suivante, *Alexis*, fils de l'Empereur Isaac Lange, chassé de son trône, vint demander du secours au Doge: celui-ci s'étant joint à une nouvelle troupe de Croisés, part pour Constantinople, s'empare de cette ville sur l'usurpateur. Les deux Princes légitimes, pere & fils, étant morts, Dandolo résolut d'établir un Empereur Latin à Constantinople, & n'ayant pas voulu porter lui-même cette couronne, fit choisir *Baudouin*, Comte de Flandre, sous le nom duquel il étoit sûr de gouverner; mais comme il étoit vieux & aveugle, il jouit peu de temps de cet avantage, & mourut à Constantinople l'an 1205, après avoir fait céder à sa République différentes provinces & isles dépendantes de l'Empire Grec. On élut pour son successeur

Pierre Ziani, fils du Doge Sébaſtien; celui-ci s'aſſura la poſſeſſion des pays cédés à ſon prédéceſſeur. Ce fut ſous lui que l'on apporta à Veniſe les quatre chevaux de bronze qui ont été placés au deſſus du portail de l'égliſe de Saint-Marc, & qui ſont un chef-d'œuvre de ſculpture grecque. Il régna vingt-quatre ans, & ſon ſucceſſeur, *Jacques Tiepolo*, pendant vingt, après leſquels il ſe démit, à cauſe de ſon grand âge. Il ſoutint la gloire de ſa République pendant tout le temps de ſon regne.

Marin Moroſini régna peu; mais *Renier Zeno*, qui le remplaça, illuſtra ſon dogat par la conquête de Padoue, qui étoit tyranniſée par Ezelin. Après un long ſiége, le Tyran fut chaſſé, & la ville recouvra ſa liberté, grace aux Vénitiens, qui ne la réunirent à leur domaine que plus de cent cinquante ans après. Renier Zeno eut de grandes guerres avec les Génois & les Piſans. Les derniers furent abattus, & Veniſe n'eut plus affaire qu'aux Génois, dont elle vint à bout quelques ſiecles après. Renier Zeno mourut en 1268, après avoir fait élever le magnifique pont de Rialto, & paver de briques les rues de Veniſe. Après lui, *Laurent*

Tiepolo, *Jacques Contarini*, & *Jean Dandolo* continuerent à faire respecter la République. Ce fut sous le dernier que l'on commença à frapper des sequins & des ducats. La premiere espece tire son nom de celui de *Zecca*, que l'on donne en langage vénitien à la fabrique des monnoies ; les autres, de la figure du Duc ou Doge qui y est gravée.

En 1289, fut élu *Pierre Gradenigo*, qui régna jusqu'en 1311. Sous ce Doge, la forme du Gouvernement Vénitien éprouva de grands changemens ; elle devint tout-à-fait républicaine & aristocratique. On choisit douze familles, auxquelles on attribua le droit héréditaire & de préférence d'élire le Doge. En privant le peuple de ce beau droit, on fixa le nombre des Membres qui composeroient le grand Conseil ; on déclara que les familles qui y étoient entrées, y resteroient dorénavant, & formeroient un Corps de Noblesse, distingué de celui des citoyens ordinaires, & que chacun d'eux seroit inscrit sur un livre que l'on appela le *Livre d'or*. On peut bien juger que cet arrangement occasionna de grands mécontentemens & de grandes plaintes.

En

En 1310, on forma contre le Doge une conjuration, à la tête de laquelle étoit Bajamon Tiepolo. Il attaqua le Doge jusque dans son palais, où il y eut un sanglant combat. A la fin, *Gradenigo* fut vainqueur, & il nomma, pour faire le procès aux conjurés, dix Inquisiteurs d'Etat, qui composerent le Conseil secret & intime du Doge. Ce Conseil a toujours subsisté depuis, & s'est rendu quelquefois redoutable aux Doges mêmes ; on l'appelle le *Conseil des Dix*. Gradenigo mourut tranquille en 1311. Cependant, pour contenter quelques familles jalouses de n'avoir pas été comprises dans les douze électorales, on y en ajouta quatre ; quelque temps après, huit autres. Outre ces vingt-quatre Maisons, il y en avoit d'autres qui entroient au Conseil, mais sans avoir part à l'élection du Doge ; elles ne formoient ainsi qu'une Noblesse du second ordre, qui, avant la fin du quatorzieme siecle, se trouva jouir de tous les avantages dont étoient honorés les Nobles de la premiere classe. En 1380, on joignit même encore trente familles à celles inscrites sur le Livre d'or dès le commencement du siecle, & en général on regarde comme anciennement Nobles

toutes les familles dont je viens de désigner l'origine ; & celles des quatre derniers siecles ne sont guere considérées que comme de nouveaux Nobles, quoiqu'il y en ait quelques-unes de très-illustres : j'en parlerai bientôt plus en détail.

Sous le Doge *François Dandolo*, qui régna depuis 1328 jusqu'en 1339, les Vénitiens acquirent Trévise, Bassano, & la Marche Trévisane, par la cession que leur en fit Mastin della Scala, Seigneur de Vérone. Sous *André Dandolo*, qui mourut en 1354, le commerce des Vénitiens dans le Levant & leur puissance maritime se trouverent au plus haut degré où ils soient jamais parvenus. Les Génois voulurent leur tenir tête sur mer, mais ils furent presque toujours vaincus. L'histoire de *Marin Falier*, élu Doge à l'âge de quatre-vingts ans, en 1354, est bien remarquable. Il ne fut pas plus tôt Doge, qu'il conspira avec quelques citoyens & gens du peuple, contre les Nobles. Il prétendoit reprendre l'autorité souveraine qui appartenoit anciennement aux Doges; mais la trame ayant été découverte, le Conseil des Dix le jugea, & lui fit trancher la tête au haut du grand escalier du palais. Depuis ce temps, ses successeurs

ont été obligés de se contenter de la simple représentation, sans aucun pouvoir réel.

Pendant le reste du siecle & au commencement du suivant, les Vénitiens continuerent à faire la guerre par terre & par mer, & vinrent enfin à bout d'abaisser tout-à-fait les Génois, & d'acquérir Padoue & Vicence, l'une par l'extinction de la Maison de Carrara, l'autre par achat des Ducs de Milan. Le quinzieme siecle ne fut pas moins glorieux pour la République. *François Foscari* fut Doge depuis 1423 jusqu'en 1457, & au bout d'un si long regne, le Sénat, trouvant qu'il radotoit, eut la cruauté de le déposer: il mourut en apprenant la nouvelle de l'élection de son successeur.

En 1475, Catherine Cornaro, Noble Vénitienne, qui avoit épousé Jacques II, Roi de Chypre, ayant perdu son fils Jacques III, se mit sous la protection de la République. Le Doge *Pierre Mocenigo* & le Sénat l'adopterent pour fille de Saint-Marc; & en vertu de cette adoption, ils s'emparerent du royaume de Chypre. Catherine se retira à Venise, où l'on voit encore son palais; & l'on distingue les

Cornaro de sa branche par le surnom *della Regina.* Cependant les Vénitiens ayant combattu contre les Turcs, essuyerent des pertes considérables dans la Grece & dans l'Archipel. Ils recueillirent le reste des Savans Grecs, chassés de leur patrie après la prise de Constantinople par Mahomet II. D'un autre côté, ils faisoient la guerre en Italie & dans la Lombardie, & profiterent, pour s'agrandir, des conquêtes qu'y firent Charles VIII & Louis XII, en se ménageant entre ces Rois & leurs ennemis avec beaucoup d'adresse & de politique. Le Doge *Augustin Barbarigo* mourut en 1501, âgé de quatre-vingt deux ans, après quinze ans de regne. Ce fut à sa mort que l'on forma l'important Tribunal des Inquisiteurs d'Etat, composé de trois Magistrats, dont deux au moins sont tirés du Conseil des Dix. Ce Tribunal a été, jusqu'à nos jours, redoutable à tous les Nobles, citoyens & sujets de Venise, mais il est bien utile à la conservation de la République.

En 1508, fut conclue la fameuse Ligue de Cambrai, entre le Pape Jules II, l'Empereur Maximilien, le Roi de France Louis XII, & ceux d'Aragon & de Na-

ples contre les Vénitiens. Nous en avons une Histoire bien écrite en françois, composée par l'Abbé du Bos. La République de Venise dut se croire alors à deux doigts de sa perte, & ne pouvoit s'en consoler que par la gloire d'avoir inspiré de la jalousie aux plus grandes Puissances de l'Europe. La suite de cette Ligue fut une guerre qui dura jusqu'en 1516 : mais pendant le cours de ces huit années, la Ligue ne resta pas constamment unie ; au contraire, en 1513, Louis XII s'en étant détaché, s'unit avec les Vénitiens ; & en 1515, François I, son successeur, prit les mêmes engagemens. Enfin, à la paix, les Vénitiens regagnerent la paisible possession de tout ce qu'ils avoient perdu. Ces grands événemens se passerent sous le dogat de *Léonard Loredano*, qui régna depuis 1501 jusqu'en 1521.

En 1571, le Grand-Seigneur Selim II conquit l'isle de Chypre sur les Vénitiens, quoique ceux-ci fissent la plus belle & la plus glorieuse résistance, sur-tout au siége de Famagouste. Leur flotte eut part à la gloire du gain de la bataille de Lépante ; mais ils ne recouvrerent pas pour cela l'isle de Chypre. En 1574,

Henri III, revenant de Pologne en France, fut reçu à Venise avec la plus grande magnificence. La République fut la premiere entre toutes les Puissances étrangeres qui reconnut Henri IV pour Roi de France. En 1605, commença le fameux démêlé du Pape Paul V avec la République. Ce Souverain Pontife mit Venise en interdit; mais le Doge & le Sénat excommuniés tinrent ferme. Enfin, cette grande affaire s'accommoda en 1607, par l'entremise du Cardinal de Joyeuse, François. Ce fut dans cette querelle que brilla pour la défense des droits de la République & de toutes les Puissances contre les prétentions des Papes, le Pere *Paul Sarpi*, de l'Ordre des Servites, connu sous le nom de *Fra Paolo*.

En 1613, les Vénitiens eurent guerre avec les Uscoques, espece de Pirates qui s'étoient établis au fond du golfe de la mer Adriatique, entre la Dalmatie & l'Istrie; ils eurent peine à venir à bout de ces brigands, parce qu'ils étoient secrétement soutenus par la Maison d'Autriche. C'est à l'an 1618 qu'il faut rapporter la conjuration vraie ou supposée du Comte de Bedmar, Ambassadeur d'Es-

pagne, contre la République de Venise. L'Histoire ou le Roman en a été écrit en françois par l'Abbé de Saint-Réal, dans le style le plus intéressant; ce sujet a même été mis sur les théatres de Londres & de Paris : cependant le problême de la vérité de ce fait n'est pas aisé à résoudre; mais il est certain qu'à cette occasion les Vénitiens firent pendre & noyer un grand nombre de François & d'Espagnols.

Ce fut en 1645 que commença la guerre de Candie; elle dura long-temps, puisque la capitale ne fut prise que vingt-cinq ans après. En 1670, la guerre recommença, & les Vénitiens conquirent la Morée sous la conduite de leur Général François Morosini, qui ne put cependant reprendre Candie. Il fut fait Doge en 1688, & mourut en 1694 à Napoli de Romanie. La paix ne fut faite qu'en 1699 à Carlowitz. Les Vénitiens conserverent du moins la Morée.

Pendant tout le cours de la guerre de la succession d'Espagne, c'est-à-dire, depuis 1700 jusqu'en 1713, ils ne se signalerent que par leur prudence & leur politique; mais elle ne leur servit de rien en

1714, pour empêcher les Turcs de leur déclarer la guerre. La République fut alors livrée à ses propres forces. Les Puissances de l'Europe, fatiguées par une longue guerre, n'étant pas en état de la soutenir, elle perdit la Morée; cependant elle se soutint dans l'isle de Corfou, que les Turcs assiégerent en vain. L'Empereur se déclara enfin contre le Turc; mais en 1718, la paix fut conclue à Passarowitz, & les Vénitiens, obligés d'abandonner la Morée, ne conserverent que les isles de Zante & de Cerigo. Depuis cette époque, la République n'a eu aucune guerre. Elle ne prit point de parti dans celle que l'Empereur Charles VI eut avec la France & l'Espagne en 1733, & avec les Turcs en 1737: elle s'est conduite avec la même prudence dans celle de 1740. Cette politique sage, & timide a assuré le repos de la République; mais elle lui a fait perdre toute espérance d'agrandissement. La derniere difficulté politique que les Vénitiens ayent eue, est avec le Pape & l'Empereur, relativement au patriarcat d'Aquilée. J'ai eu occasion de dire dans un de mes Volumes précédens, comment elle s'est terminée, en 1750, par la médiation de

la France. Telle eſt en peu de mots l'hiſtoire de Veniſe. J'ai paſſé légérement ſur quelques points, que je traiterai en parlant des différentes provinces de cette République.

L'autorité ſouveraine qui étoit, dans les premiers temps, entre les mains du Doge, a paſſé depuis au Corps de la Nobleſſe, qui compoſe le grand Conſeil. Il s'aſſemble ordinairement les Dimanches & les Fêtes après l'Office divin, & c'eſt là que l'on nomme aux places, & que l'on donne la ſanction à toutes les Loix & aux plus importantes réſolutions; par conſéquent toute l'autorité émane de ce Conſeil ſuprême, dont tous ceux qui ont part à l'adminiſtration, ſont néceſſairement Membres. Le grand Conſeil peut changer les Loix; mais cela arrive rarement. Les conſtitutions fondamentales de la République ſont les ſeules auxquelles le grand Conſeil ſoit aſſujetti, encore eſt-ce une queſtion de ſavoir s'il ne pourroit pas y déroger. La forme des élections eſt remarquable; elles ſe font toujours par la voie du ſcrutin: les étrangers ſont quelquefois admis à en être témoins; mais ils n'y comprennent pas grand'choſe. L'élection du Doge ſe fait auſſi dans le grand Con-

ſeil par un certain nombre d'Electeurs; choiſis eux-mêmes par le ſort, après avoir été long-temps *ballottés* (c'eſt le terme conſacré), au moyen de quoi il eſt impoſſible que l'on devine, au commencement de l'aſſemblée, quels feront ceux à qui l'élection du Doge ſera confiée.

Le ſecond des Conſeils ſe nomme *le Collége*; il eſt compoſé de vingt-ſix Nobles, qui ſont, le Doge, & les ſix Conſeillers qui ne le quittent point, trois Députés des *Quaranties* ou principaux Tribunaux, les ſix Sages-Grands, les cinq Sages de terre ferme, & les cinq Sages des Ordres. Enfin, ce Collége eſt un véritable extrait du Sénat; auſſi eſt-ce lui qui donne audience aux Ambaſſadeurs des Princes, aux Députés des villes & des Généraux des armées aſſemblées dans le voiſinage du territoire de la République. C'eſt à ce Collége qu'on adreſſe les mémoires, les dépêches & les requêtes, dans leſquels on le traite de *Séréniſſime Prince, & très-excellens Seigneurs*. Le Collége en fait d'abord l'examen avant que de les porter au Sénat, & c'eſt lui qui fait la réponſe au nom de la République entiere.

Le troiſieme des Corps républicains &

souverains de Venise, est le Sénat, dont le Collége fait partie. Il n'a été d'abord composé que de soixante Sénateurs, & il l'est aujourd'hui de cent vingt, auxquels même on joint ceux qui possedent certaines magistratures, au moyen de quoi il y entre quelquefois jusqu'à trois cents Nobles. On appelle aussi le Sénat de Venise le *Pregadi*, parce que tous les Nobles n'y ayant pas entrée comme dans le grand Conseil, on n'y admet que ceux qui sont priés ou invités d'y venir. Tout s'y décide à la pluralité des voix, qui se recueillent avec des formalités trop longues à expliquer.

Pour réduire à deux mots ce que l'on peut dire de l'autorité des trois Conseils de Venise, les affaires se préparent dans le Collége, se décident véritablement dans le Sénat, & reçoivent leur derniere sanction par l'approbation du grand Conseil. On prétend que, quoique le Sénat soit très-nombreux, le secret y est aussi bien gardé que dans les Conseils des Princes les plus restreints; ce qu'il y a de sûr, c'est que les principes de la Politique, tant intérieure qu'extérieure de Venise, y sont consignés & s'y suivent exactement.

Après avoir parlé des Conseils, il faut dire quelques mots des Magistrats. Le Doge doit être regardé comme le premier; mais c'est peut-être celui qui a le moins de crédit; car depuis long-temps les Vénitiens paroissent uniquement occupés du soin de l'humilier en particulier, autant qu'on l'honore en public. Dans le Collége, dans le Sénat, dans le grand Conseil, il est placé sur une espece de trône, revêtu d'habits pompeux; mais hors de son palais, il est réduit à l'état du plus simple particulier. S'il lui est permis de se rendre *incognito* dans sa famille, il n'y traite d'aucune affaire; ses freres & ses fils sont même exclus de toutes charges & fonctions importantes. Les six Conseillers de la Seigneurie représentent, dit-on, à Vénise les anciens Tribuns, qui gouvernoient chacun l'un des quartiers de la ville, & assistoient le Doge dans toutes les grandes affaires. Ce qui rappelle cette origine, c'est que ces Conseillers, qui sont tous des Sénateurs de grande distinction, doivent être choisis parmi ceux qui demeurent dans les différens quartiers. Ces places sont annuelles, & ceux qui les remplissent ne siégent que

huit mois dans le Collége, & passent les quatre autres de l'année dans le Tribunal de la *Quarantie-criminelle*; en revanche trois des Juges de celle-ci passent dans le Collége. Cette Quarantie-criminelle, composée, ainsi que son titre l'indique, de quarante personnes, est regardée comme le Tribunal le plus important de Venise, parce qu'elle juge les causes capitales & qui intéressent la vie des citoyens & des Nobles même, hors les crimes de lese-Majesté, & les fautes que les Nobles en place peuvent commettre dans leurs fonctions. Les *Sages-Grands* sont au nombre de six; ils sont aussi Membres du Collége, & délibèrent sur tout ce qui a rapport à la politique intérieure & extérieure. L'un d'eux est toujours de semaine pour recevoir les mémoires: après les avoir examinés, il les porte au Collége, & de là, s'il est nécessaire, au Sénat & au grand Conseil. Les Sages Grands ne sont que six mois en place, & le Sénat en change trois tous les trois mois. Il y a cinq autres Sages, que l'on appelle *de Terre ferme*, qui changent de même tous les six mois; ils sont bien moins considérés que les Sages-Grands. Enfin, cinq *Sages*, que

l'on nomme *des Ordres*, ſe mêlent des affaires de la Marine, mais d'une maniere aſſez ſubordonnée au Collége & au Sénat; cependant ces places ſont briguées par les jeunes Nobles, d'autant que c'eſt par elles qu'ils commencent à s'initier dans les grandes affaires. Le nom de *Quarantie* eſt commun aux trois Tribunaux de Veniſe, dans leſquels ſe décident tous les procès, parce qu'ils ſont également compoſés chacun de quarante Juges. La Quarantie civile ſe diſtingue en vieille & nouvelle; l'uſage eſt de paſſer par celles-ci avant que d'entrer dans la criminelle. Les affaires ſe plaident dans la Quarantie civile par des Avocats, dont l'éloquence eſt faite pour étonner les étrangers, qui ne doivent pas négliger de ſe donner le ſpectacle de cette plaidoirie.

Ce que l'on appelle les *Avogadors*, ſont trois Sénateurs qui rempliſſent des places importantes avec la prérogative d'entrer dans tous les Tribunaux, & le droit de ſuſpendre tous les jugemens pendant trois jours, pour leur donner le temps d'examiner la cauſe, & de requérir ce qu'ils croyent eſſentiel au maintien des Loix.

On ne ſait trop ſi l'on doit mettre le Conſeil des Dix au nombre des Tribu-

naux ou des Conseils suprêmes qui gouvernent & constituent la République. Il peut être rangé dans cette classe, vu sa grande autorité, d'autant plus redoutable qu'elle est secrete. Il est particuliérement chargé de prévenir les conspirations & d'en empêcher les suites; c'est pour cela qu'il a été établi en 1310, après la conjuration de Bajamont Tiepolo. Ses jugemens ne sont jamais publiés : ils s'exécutent sans éclat; mais leur rigueur ne tombe que sur quelques particuliers, & ils ne font jamais de loix générales. C'est le grand Conseil qui choisit tous les ans les Membres du Conseil des Dix; ils sont tous égaux entre eux, & président alternativement par semaine. Le Doge peut assister à ce Conseil quand il veut, & y mener ses six Conseillers; alors le Conseil est composé de dix-sept Sénateurs : mais quand le Doge & ses Assesseurs ne s'y trouvent pas, ses résolutions n'en sont pas moins prises & exécutées sur le champ.

Le Tribunal, encore plus redoutable, des *Inquisiteurs* d'Etat, est composé de deux Membres du Conseil des Dix, & d'un des Conseillers du Doge. Ces trois personnes font entre elles des procédures,

rendent des jugemens aussi séveres & aussi promptement exécutés que ceux du Conseil des Dix en entier, & d'autant plus terribles, que le Doge même, les Membres du Conseil des Dix, ceux du Collége, &c. tout enfin dans Venise leur est soumis. Ils ont un Secrétaire ou Greffier à part ; le *Capitano grande*, ou Chef des Sbires, & les Bourreaux même, sont à leurs ordres. Ils veillent sur-tout à empêcher la communication des Etrangers avec la Noblesse Vénitienne. On fait grande peur aux Etrangers de ce Tribunal, & ce n'est pas sans fondement qu'on le redoute; mais il est bien aisé de n'avoir rien à craindre de sa part, en ne se mêlant point des affaires de la République.

Les places de *Procurateur de Saint-Marc* sont dans une haute considération à Venise ; cependant leurs fonctions se réduisoient autrefois à la garde du trésor & à l'administration des revenus de l'église de Saint Marc. Au dixieme siecle, il n'y en avoit qu'un. Au treizieme, le Procurateur unique ayant été envoyé en ambassade, on en créa un second, pour avoir soin des deniers de la Fabrique, qui étoient considérables. Ces sommes ayant encore augmenté,

augmenté, il y en eut jusqu'à trois. Il leur fut permis de porter la veste ou robe sénatoriale de velours cramoisi : on ne les choisit plus que parmi les Chevaliers, ou l'on conféra cet honneur à ceux d'entre eux qui ne l'avoient pas encore reçu. Le superbe bâtiment des Procuraties de la place Saint-Marc fut bâti pour eux, & en plus grande partie des deniers dont ils avoient l'administration. Au quinzieme siecle, on en fixa le nombre à neuf; ils furent nommés *Procurateurs ordinaires*; & au seizieme, les besoins de la République exigerent qu'on en fît d'*extraordinaires*, moyennant une grosse finance. Mais ces nouveaux venus n'eurent aucune part à l'administration de la Fabrique de Saint-Marc; il n'y a même à présent que les trois premiers qui s'en mêlent, & si on en fait d'extraordinaires, c'est par pur honneur. C'est ainsi qu'on décore de ce titre les neveux des Papes, & quelquefois ceux qui doivent remplir des ambassades brillantes. Au reste, ce qui rend les places de Procurateur si recherchées, c'est qu'elles sont à vie, & qu'ils ont toujours une séance honorable au Sénat; d'ailleurs on n'est point obligé de les placer dans le Conseil des Dix, ni de leur confier au-

cunes fonctions : ainsi ceux qui ne sont point chargés de l'administration du trésor de Saint-Marc, n'ont le plus souvent rien à faire.

Il y a dans Venise plusieurs autres magistratures, qui, sans être d'un si grand éclat que celles dont je viens de parler, sont cependant d'une certaine considération; tels sont les Magistrats des Pompes, ou les *Sopra Proveditori alle Pompé*, qui ont soin de faire observer exactement les Loix somptuaires, & d'empêcher tout ce qui pourroit altérer l'égalité entre les Nobles, hors du Sénat, du Collége, & des fonctions publiques; ainsi ils doivent tous, dans la ville, porter la même robe, avoir tous des gondoles noires, semblables les unes aux autres; dans le temps des masques, n'affecter aucune magnificence, même dans leurs mascarades, ni être suivis ou précédés d'aucuns domestiques.

Les *Gentil-Donne* ou Dames Nobles doivent toujours être habillées de noir, à moins qu'elles ne soient en masque; dans aucun temps, ni dans aucun lieu de l'Etat de Venise, elles ne peuvent porter de diamans. Les Magistrats des Pompes sont autorisés à condamner à l'amende

ceux ou celles qui s'écartent de ces réglemens. Comme on y est accoutumé depuis long-temps, ils sont rarement dans le cas de réprimer de pareils écarts; mais ils mettent au nombre de leurs fonctions, celle d'empêcher l'entrée dans Venise des marchandises étrangeres de luxe & de contrebande; ils les confisquent ou en tolerent l'introduction, suivant qu'il leur convient, & la tolérance ou la confiscation leur rapporte ordinairement quelques profits.

Une autre espece de Magistrats dont l'autorité pourroit être utilement employée pour l'instruction de la jeunesse Vénitienne, & l'agrément de la société dans la ville de Venise, ce sont ceux que l'on appelle *Riformatori degli Studii*; ils sont chargés de la police de l'Université de Padoue, la seule qui existe dans l'Etat Vénitien, & ils devroient veiller à ce que les études, sur-tout celles du Droit, y fussent sérieuses, régulieres & excellentes: cela seroit d'autant plus nécessaire, qu'il y a des Loix qui obligent les jeunes Nobles à suivre ces études & à prendre des degrés avant que d'être admis comme Juges dans les Tribunaux de la République; mais l'abus à

cet égard eſt pouſſé au point de rendre la Loi inutile & même illuſoire. Les Réformateurs ont auſſi dans leur département la cenſure des livres; mais cette partie d'adminiſtration eſt auſſi négligée à Veniſe que celle des études. Ils ſe rendent quelquefois les tyrans des Gens de Lettres & des Libraires, & depuis long-temps ils ne cherchent plus à les encourager; auſſi les Sciences & la Littérature ſont-elles infiniment négligées à Veniſe. Ce que l'on appelle les *Provéditeurs des monaſteres* ſont chargés de la police des Moines & des Religieuſes, & trouvent bien moyen d'empêcher le Nonce, le Patriarche, les Généraux d'Ordres & les Supérieurs particuliers de rien faire dans les couvens qui ne leur ſoit agréable. Conformément à la politique Vénitienne, s'ils empêchent quelques déſordres, ils en autoriſent beaucoup d'autres.

Avant que de ceſſer de parler des Conſeils & des Magiſtrats de Veniſe, je dois dire un mot du *Grand-Chancelier* & des *Secrétaires* : le premier remplit la plus belle place à laquelle un citoyen non noble de Veniſe puiſſe parvenir; les anciens Hiſtoriens Vé-

nitiens l'appelerent *Doge des Citoyens* : il assiste à tous les Conseils sans exception, & y occupe une place distinguée, n'étant précédé au Sénat que par le Doge, le Collége & les Procurateurs; il porte la même robe que ceux-ci, est Chevalier né, & décoré de l'étole d'or: enfin, il a de gros appointemens. Après son élection par le grand Conseil, il fait une entrée publique, & est introduit au Collége & au Sénat avec beaucoup de cérémonie. Quant aux Secrétaires, les plus importans sont ceux du Conseil des Dix, dont un est attaché aux Inquisiteurs d'Etat. Viennent ensuite les Secrétaires du Sénat, dont quelques-uns sont employés en qualité de Résidens dans de certaines Cours, ou de Secrétaires des Ambassadeurs Vénitiens dans d'autres. Les Secrétaires de la derniere classe expédient les jugemens des divers Tribunaux, dans lesquels ils font les fonctions de Greffiers, & dans la ville celles de Notaires. C'est le Conseil des Dix qui choisit tous les Secrétaires, & a pleine autorité sur eux.

La République envoye des Nobles pour gouverner les villes de sa dépendance en terre ferme, c'est-à-dire,

situées hors des Lagunes. Dans les principales de ces villes, il y en a toujours deux ; l'un se nomme *Podestat*, l'autre *Capitaine des armes* ou *Provéditeur* ; ils rendent la justice, dirigent les finances, & commandent le militaire. Il y a dans quelques provinces des *Provéditeurs-Généraux*, qui en sont comme les Intendans ou même les Gouverneurs-généraux. Toutes ces places ne sont jamais confiées aux mêmes personnes que pour un temps assez court, tel que dix-huit mois ou deux ans. De temps en temps la République envoye des Inquisiteurs pour examiner la conduite de ceux qui sont chargés de l'administration, & recevoir les plaintes que l'on peut faire contre eux. Les habitans de terre ferme obtiennent assez aisément justice lorsque leurs plaintes sont fondées, ce qui fait que l'autorité despotique du Sénat sur ses sujets ne leur paroît point odieuse ; d'ailleurs ceux-ci sont presque toujours sûrs que le Podestat & le Provéditeur ou Capitaine des armes se surveillent l'un l'autre. Il y a telles villes où le Podestat joue le plus beau rôle ; dans d'autres, c'est le Capitaine des armes qui est le plus considéré.

Il n'y a jamais que les Nobles Vénitiens qui remplissent la place de *Capitaine-Général de la mer*, & qui commandent en chef les flottes, les escadres, & même les vaisseaux de guerre, ou les galeres Vénitiennes. Les Officiers subalternes peuvent seuls être pris dans la classe des sujets de la République, ou être étrangers. Le Capitaine-Général a toujours auprès de lui un autre Noble qui a le titre de Provéditeur-Général, c'est-à-dire, Intendant de la flotte; celui-ci ne dépend point du Général, mais du Sénat. C'est principalement par ses forces de mer que la République est respectable : elle l'étoit encore autrefois bien davantage; mais quoique l'étendue de ses possessions & son commerce soient fort diminués, elle entretient encore au moins vingt-quatre vaisseaux de guerre & vingt *galéasses*, qui sont de gros bâtimens dont les bords sont fort élevés; ils portent un grand nombre de canons & d'hommes de débarquement. Comme ces galéasses ne peuvent manœuvrer que difficilement, elles ne sortent guere de la mer Adriatique, & servent par conséquent plus à la défensive que pour

l'offensive ; je crois même que, depuis peu, la République y a renoncé & les a convertis en vaisseaux de guerre. Elle entretient de plus vingt-cinq ou trente galeres.

Quant au militaire de terre, il est à présent peu considérable, & encore moins considéré. Une paix de plus de soixante ans a fait perdre à ces troupes toute la réputation qu'elles avoient autrefois. On prétend cependant que la République entretient jusqu'à vingt-six ou trente mille hommes, dispersés dans les différentes places dont je ferai l'énumération. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle a peu de cavalerie, que son infanterie la plus estimée est composée de Dalmates, les seuls peuples auxquels elle se fie à cause de leur haine contre les Turcs. Les garnisons des places d'Italie sont composées d'étrangers, de déserteurs, commandés par des Officiers de différens pays ; mais on n'y voit presque aucun sujet de la République, sa politique n'étant pas de les aguerrir. D'un autre côté, les Nobles Vénitiens ne servent jamais dans leurs propres troupes, parce que, comme ils sont peu capables d'être

tout d'un coup Généraux, le Sénat choisit, en temps de guerre, un Général étranger, auquel il confie les forces de l'Etat, en le faisant toujours accompagner par deux Provéditeurs-Généraux, à qui il est obligé de confier tous ses projets, & qui éclairent toutes ses actions.

Quant aux finances, les revenus de la République montent, dit-on, à environ trente-trois millions de notre monnoie, quoique les sujets ne soient nullement chargés ni vexés, & que les Nobles ne payent rien, si ce n'est dans des cas de guerres extraordinaires, où tout le monde se taxe, & le Doge même donne l'exemple. Il y a trois Sénateurs qui sont particuliérement chargés de l'administration des finances; mais le secret est, dans cette partie, aussi bien gardé que dans toutes les autres relatives au Gouvernement Vénitien. Il s'étend sur la Banque de Venise, qui est une des plus anciennes de l'Europe, & qui a été la plus fameuse. Quoiqu'elle ne paye, à ceux qui y placent leur argent, qu'un intérêt modique, elle a long-temps joui de la plus grande confiance. Le secret qu'elle gardoit sur l'étendue de

ses fonds, augmentoit encore cette confiance ; à présent elle est diminuée, & la facilité de placer sur d'autres Banques, avec au moins autant de sûreté & un plus gros intérêt, est cause qu'elle ne sert presque plus qu'aux Vénitiens mêmes.

Les richesses de ceux-ci sont infiniment diminuées, depuis que leur commerce est tombé, & l'on sait que l'époque de cette décadence est la découverte de la route des Indes Orientales par le Cap de Bonne-Espérance. Depuis cette époque, le commerce des épiceries ne se faisant plus par Alexandrie & la Méditerranée, Venise ne fait plus qu'un trafic de mercerie, & les manufactures ne s'y sont soutenues que parce que le Sénat exige que les gens du pays consomment leurs productions. Les glaces, qui étoient en si grande réputation, sont infiniment diminuées de prix. On imprime beaucoup à Venise, & à bon marché ; mais on y imprime mal, &c.

La République de Venise est en possession d'envoyer des Ambassadeurs dans les différentes Cours de l'Europe ; ils y sont traités comme ceux des têtes couronnées, y jouissent des mêmes honneurs ;

& s'ils ont quelque mérite personnel, ils y goûtent tous les agrémens de la société. De leur côté, les principales Cours de l'Europe envoyent aussi des Ambassadeurs à Venise ; mais ceux-ci y vivent dans une contrainte si grande, qu'on ne peut s'empêcher d'être étonné que les Princes, qu'ils représentent, les y laissent assujettir.

La monnoie de Venise porte l'empreinte du Doge & son nom, mais d'une maniere assez obscure, car le portrait du Doge régnant n'y est jamais ressemblant ; on y voit seulement une petite figure de Doge à genoux devant St. Marc, qui tient un étendard, & autour de ces figures, les lettres qui forment le nom du Doge régnant, mais toujours sans aucune date exacte & précise. Dans les ducats d'argent, qui présentent plus de champ que les sequins d'or, les noms sont un peu mieux marqués. Le sequin d'or de Venise vaut à peu près douze francs de France, le ducat d'argent, environ trois livres de notre monnoie. Il y a des petites pieces de cuivre ou de billon dont il faut plusieurs pour faire un ducat. La livre de Venise ne vaut que dix sols de France, ce qui fait que l'on dit communément

on attribua, en 1189, le droit exclusif de choisir le Doge; & on prétend que ces Dandolo sont les mêmes que les *Ipati*, qui avoient habité l'isle de Torcello dès l'an 456, & en avoient été les premiers Tribuns. Ils prirent le nom de Dandolo, quand, du Tribunat de Torcello, ils passerent à celui de Rialto. Le premier Doge de Venise, du nom de Dandolo, fut Henri, élu en 1192, étant déjà vieux : il gouverna 13 ans. J'ai dit que ce fut sous lui que se fit la conquête de Constantinople par les Latins, qui vouloient unanimement le choisir pour Empereur; mais il refusa, & fit élire à sa place Baudouin, Comte de Flandre. Il mourut à Constantinople en 1205. Le second Doge de cette Maison s'appela *Jean*, & régna depuis 1279 jusqu'en 1289; le troisieme, *André*, depuis 1343 jusqu'en 1354; le quatrieme, quoiqu'élu très-vieux, en 1606, vécut cependant jusqu'en 1612 : il soutint avec fermeté l'interdit & l'excommunication injustes du Pape Paul V.

Si la famille *Memmo* descend des *Monegario*, elle a eu un Doge dès l'an 756; l'Histoire dit qu'il étoit mé-

chant, & fut condamné à perdre la vue & la liberté en 764. C'eſt apparemment à cauſe de cette mauvaiſe conduite que ſes deſcendans n'ont point été curieux de prendre ſon nom. Sous celui de *Memmo*, ils ont été admis parmi les douze familles électrices en 1189. Ils avoient déjà eu ſous ce nom un Doge, qui régna depuis 979 juſqu'en 991, qu'il ſe démit, ſe fit Moine, & expira ſix jours après. En 1612, on trouve encore *Marc-Antoine Memmo*, qui fut élu à l'âge de 76 ans, ſoutint la guerre contre les Uſcoques, & mourut en 1615.

La famille des *Badoers* eſt regardée comme la premiere des douze anciennes familles, parce qu'elle deſcend de celle des *Participatio*, qui étoit ſi illuſtre & ſi puiſſante dans les premiers temps de la République, qu'elle a eu cinq Doges preſque de ſuite, depuis l'an 811 juſqu'à l'an 932. Le premier d'entre eux, nommé *André*, transféra le ſiége ducal de Malamocco à Rialto, & y jeta les fondemens du palais des Doges. En 932, Orſo Participatio ayant abdiqué le dogat, & s'étant retiré dans un monaſtere, les Vénitiens craignirent que

le dogat ne devînt héréditaire dans cette famille, & refuserent d'élire son fils : cependant, sept ans après, en 939, on élut *Pierre Badoer*, qu'on prétend avoir été un des fils du Doge Orso ; il changea son nom, à ce que l'on dit, pour donner moins de jalousie à ses concitoyens. Malgré ces anciennes illustrations, la famille des Badoers est tombée dans la pauvreté & le discrédit qui en est une suite.

La famille des *Gradenigo* est aussi du nombre des douze électrices, & pouvoit d'autant moins manquer d'en être, que c'est sous le Doge Pierre Gradenigo que s'est formé le livre d'or. Ce Doge régna depuis 1289 jusqu'en 1311 ; il prétendoit n'être pas le premier de sa famille, & descendre de *Pierre Tradenigo* ou *Gradenigo*, qui régna avec son fils Jean, depuis 837 jusqu'en 857. Une autre prétention des Gradenigo est de tirer leur nom de la ville & de l'isle de Grado, dont ils étoient autrefois les Seigneurs, & où ils transporterent le siége patriarcal d'Aquilée, lors de l'irruption des Lombards en 570. Cette famille a encore eu deux Doges, un en 1339, l'autre en 1385.

Si

Si la famille de *Sanuto* descend, comme elle le prétend, des *Candiano*, elle a eu quatre Doges, tous du nom de *Pierre*, depuis l'an 887 jusqu'en 976. Il paroît qu'on les opposa alors aux Participatio, dont on craignoit la puissance & l'hérédité; mais on finit par les craindre eux-mêmes. Le premier d'entre eux avoit été tué dans un combat naval contre les Esclavons; le second s'étoit signalé par plusieurs exploits, entre autres par la prise de Commachio; le troisieme fut un bon Prince; son fils se révolta contre lui. Cet enfant ingrat fût chassé de Venise; mais il y rentra, usurpa le dogat, & se conduisit en tyran. Depuis que les Candiano ont pris le nom de Sanuto, ils n'ont plus eu de Doges; & n'ont plus rempli, dans la République, que des postes moins brillans, mais importans.

La Maison *Contareni* ou *Contarini* est du nombre des douze familles électrices, c'est même une des plus illustres. Suivant les anciens Historiens de Venise, le nom que portent ces Sénateurs vient de ce que leurs premiers ancêtres étoient Comtes du Rhin, & passerent d'Allemagne en Italie dès le cinquieme siecle. Mais une

autre étymologie moins brillante, & aussi ancienne, c'est qu'ils viennent des paysans (*Contadini*) qui se réfugierent dans les isles des Lagunes, étant poursuivis par les Huns. Quoi qu'il en soit, ils ont eu un Doge dès l'an 1053; il s'appeloit *Dominique Contareni* ou *Contareno*, fut honoré par l'Empereur Constantin Monomaque du titre de Maitre de la Milice, ou Général des troupes de l'Empire Grec, fit de grandes conquêtes, soumit entre autres la Dalmatie, & ne mourut qu'en 1071. Depuis ce premier Doge, la Maison Contareni en a encore fourni sept autres, dont un au treizieme siecle, un au quatorzieme, & quatre pendant le cours du dix-septieme; le dernier est mort en 1684.

La Maison *Fallier*, du nombre des douze électrices, a eu trois Doges, en 1084, 1102 & 1354: ce dernier fit une fin si tragique, qu'il a servi d'exemple à tous les Doges à venir. En 1355, on découvrit qu'il avoit tramé une conspiration pour faire assassiner tous les Sénateurs & se rendre Souverain. Le Conseil des Dix lui fit son procès, & lui fit trancher la tête sur le grand escalier du palais ducal. On prétend que c'est

depuis ce temps que le Grand-Ecuyer porte l'épée de la République, non devant, mais derriere le Doge, pour marquer que ce n'est pas lui qui a le droit de vie & de mort, mais que la République l'a sur lui. Il ne paroît pas que la famille des Falliers ait rien de commun avec celle de Valliers dont je parlerai dans un moment.

Celle de *Micheli* prétend être originaire de Rome, & même de la famille *Anitia*, si illustre à Rome, que plusieurs Empereurs Romains se sont fait honneur d'en descendre. Quoi qu'il en soit, les Micheli étoient établis à Venise dès le temps de l'élection du premier Doge, Paul Anafeste. On assure qu'ils contribuerent à cette élection. Le premier Doge de leur famille fut élu en 1096, & c'étoit un grand homme de mer; il vainquit les Pisans dans une bataille navale, & mourut en 1102. Quinze ans après, *Dominique Micheli* obtint la même dignité; il conduisit une flotte considérable en Palestine, battit celle du Soudan d'Egypte, prit la ville de Tyr, & secourut puissamment Baudouin, Roi de Jérusalem. Il mourut en 1130. Le troisieme Doge de cette Maison fut *Vital*

Micheli, qui se signala encore par de plus grands exploits. Il eut des avantages contre l'Empereur d'Occident, Frédéric Barbe-rousse, & contre Emmanuel, Empereur d'Orient. Ce fut lui qui fit couper la tête, un jour de Jeudi gras, au Patriarche d'Aquilée. Il y a des Historiens qui prétendent que le second de ces Doges, Dominique Micheli, fut déclaré Roi de Sicile par les Croisés, mais qu'il refusa cette couronne & lui préféra le *corno* ou bonnet ducal de Venise.

La Maison de *Polani* est une des douze électrices ; elle eut part à l'élection de Paul Anafeste, & a eu un Doge en la personne de *Pierre Polano*, gendre de Dominique Micheli, & son successeur à l'âge de trente ans. La famille de Polani subsiste encore, dit-on, à Venise; mais, depuis cette époque, elle a eu peu d'illustrations.

Celle des *Morosini*, au contraire, n'a cessé d'en avoir depuis son origine jusques à nos jours. Dès les premiers temps de la République, ils eurent de grandes querelles avec la Maison Caloprini, actuellement éteinte. Le Doge Memmo, qui vivoit au dixieme siecle, eut bien de la peine à les appaiser, & ne pou-

vant en venir à bout, il renonça au dogat. Enfin les Morosini l'emporterent : cependant le premier Doge de leur Maison n'a été élu qu'en 1148 ; il mourut en 1156. Le second, Marin Morosini, élu en 1249, mourut en 1252. Le troisieme, Michel Morosini, ne fut que six mois Doge, en 1382. Le dernier, & le plus fameux de cette Maison, a été *François Morosini*, qui fut élu pendant la guerre de Candie : étant à la tête de l'armée navale Vénitienne, il s'étoit signalé dans la défense de Candie, & n'avoit abandonné cette isle qu'après avoir fait essuyer de grandes pertes aux Turcs. Il reçut la nouvelle de son élection à la tête de l'armée, continua la guerre contre les Turcs, & conquit la Morée ; mais, étant tombé malade, il revint à Venise, & mourut en 1694. Il faut observer qu'il y a à Venise plusieurs familles du nom de Morosini, & que l'on dispute à quelques-unes d'être de l'ancienne Maison comptée parmi les douze électrices. Les Généalogistes critiques de Venise soutiennent que les uns viennent de Padoue, les autres de Dalmatie & de Croatie. Les bons Morosini

se vantent d'avoir eu dans leur famille une Reine de Hongrie : elle se nommoit *Thomasine Morosini*, & épousa, en 1299, le fils aîné d'Etienne II, Roi de Hongrie.

Les *Zeni* ou *Zeno* ne sont pas du nombre des douze familles électrices; cependant on prétend que leur famille est d'une haute ancienneté ; qu'ils sont établis à Rialto dès le cinquieme siecle, sous le nom de *Ziani*, & que c'est sous ce nom qu'ils ont eu deux Doges. Le premier, nommé *Sébastien*, en 1172, assiégea, de concert avec l'Empereur Frédéric Barberousse, la ville d'Ancône, mais il fut forcé d'en lever le siége. Ce fut lui qui reçut à Venise le Pape Alexandre III, & fut témoin de la démarche humiliante de l'Empereur, qui demanda pardon & absolution au Pape devant l'église de Saint-Marc. En 1205, *Pierre Ziani*, fils de Sébastien, fut élu Doge, & régna jusqu'en 1229 : son gouvernement fut très-brillant ; il fit avec succès la guerre aux Génois, conquit l'isle de Candie, & se fit céder, par l'Empereur de Grece, toutes les isles de l'Archipel. Il épousa Constance, fille de Tancrede, Roi de

Sicile. Cette même famille a eu, sous le nom de *Zeno*, en 1352, un troisieme Doge, qui mourut en 1368 : son regne fut marqué par de grands succès ; il battit les Génois, prit Padoue sur le tyran Egelin, & fit rebâtir le pont de Rialto.

Les *Malipieri* ne sont que du nombre des familles inscrites sur le livre d'or en 1297 : cependant ils avoient eu un Doge dès l'an 1178, & avoient été admis dans le grand Conseil bien avant ce temps-là ; mais ils ne se présenterent pas à la premiere formation du livre d'or, &, comme bien d'autres, ne réclamerent, en faveur de leurs anciens droits, que quelques années après. *Orso Malipieri* fut douze ans Doge ; mais, en 1191, il renonça à sa dignité, & se fit Moine. En 1457, un autre *Malipieri* fut élu, & régna quatre à cinq ans. Venise fut si tranquille sous son gouvernement, que l'on a écrit au bas de son portrait, qui est placé dans la salle du grand Conseil, un vers latin qui veut dire, *que la République n'a jamais été plus heureuse que sous son regne.*

La famille des *Tiepolo* est une des douze électrices ; elle est, dit-on, ori-

ginaire de Rimini, mais établie à Rialto dès les premiers temps de la formation de cette ville. Elle a eu un Doge dès l'an 1229; ce fut *Jacques Tiepolo* : il régna plus de vingt ans, abdiqua étant très-vieux, & mourut peu après. Il fit la guerre avec gloire contre l'Empereur de Constantinople, & contre celui d'Occident, Fréderic II. *Laurent Tiepolo*, fils du Doge Jacques, remplit la même dignité en 1268. Il eut guerre avec les Bolonois, & mourut en 1275. Si d'un côté cette Maison a des illustrations, de l'autre elle a reçu une tache par la conjuration de Bayamonte Tiepolo contre le Doge Pierre Gradenigo; elle fut heureusement dissipée, les chefs punis, & les armes de la Maison changées.

Les *Georgi* ou *Zorzi* (comme on dit à Venise) ont eu, en 1311, un Doge qui ne le fut que dix mois; ils sont originaires de Pavie, mais établis dans les Lagunes depuis le cinquieme siecle; ils ont été inscrits au livre d'or dès 1289.

La Maison de *Soranzo* date de la même époque. Elle a eu, en 1312, un Doge qui a vécu jusqu'en 1327, & sous lequel la République fut mise en interdit par

le Pape Clément V, & n'obtint qu'avec peine son absolution.

Les *Delfini* ou *Dolfini* prétendent être une branche de la Maison Gradenigo : ils ont eu, en 1356, un Doge qui a vécu jusqu'en 1361. Ils se soutiennent encore sur un pied très-distingué dans Venise, & y sont riches & puissans.

Les *Cornaro* ont déjà eu jusqu'à quatre Doges dans leur Maison, qui est des douze anciennes électrices. Le premier Doge le fut en 1365 ; il s'appeloit *Marc*, soumit l'isle de Candie, qui s'étoit révoltée, & mourut en 1367. Le second Doge, élu en 1624, ne régna que huit jours ; & le troisieme, élu en 1656, que quinze jours. Mais enfin *Jean Cornaro*, élu en 1709, ne mourut qu'en 1722. Sous son regne, les Vénitiens défendirent la Morée contre les Turcs, soutinrent long-temps le siége de Corfou, & conserverent cette isle ; mais ils furent obligés de céder la Morée par le Traité de Passarowitz, en 1718. J'ai déjà dit que ce fut Catherine Cornaro qui fit passer le Royaume de Chypre sous la domination des Vénitiens. Cette Maison s'est illustrée dans la Littérature par une fille savante, nommée *Biscopia Cornaro*, & par un

vieux Sénateur, qui vécut plus que centenaire, toujours gai & bien portant, au moyen d'un régime fort exact. On prétend qu'il composa une Comédie à l'âge de plus de cent ans ; probablement elle n'étoit pas du dernier jour. La Maison Cornaro se fait appeler en latin *Cornelia*, & a la prétention de descendre de la plus illustre Maison de Rome, dont étoient les Scipions, Sylla, &c. : c'est bien là une chimere.

Les anciens Auteurs Vénitiens rapportent l'origine de la famille *Venier* à la famille Romaine *Valeria* & à l'Empereur Valérien. En faisant peu d'attention à cette ridicule prétention, il paroît qu'ils vinrent de Pavie à Venise au cinquieme siecle, dans le temps de l'irruption d'Attila. Ils ne furent inscrits au livre d'or qu'en 1297. Le premier Doge de leur Maison régna en 1382, & mourut en 1400 ; ils en ont eu deux autres au seizieme siecle ; le premier, depuis 1554 jusqu'en 1556, le dernier, depuis 1577 jusqu'en 1578.

La Maison *Mocenigo* est actuellement une des plus puissantes & des plus considérées de Venise, ayant eu jusqu'à sept Doges. Elle n'a été admise dans le

grand Conſeil qu'en 1297 : on la croit originaire de Meſtra, ſur le bord des Lagunes. Les trois premiers Doges de cette Maiſon ont régné au quinzieme ſiecle ; le premier, *Thomas*, ſoumit la ville d'Udine, dans le Frioul, & régna dix ans ; le ſecond, *Pierre*, fit des conquêtes ſur les Turcs, & ne régna que deux ans & deux mois, en 1474 & 1475 ; le troiſieme, frere du précédent, remplit cette dignité depuis 1477 juſqu'en 1485 ; le quatrieme fut Doge en 1570 : il ſe nommoit *Alviſe* ou *Louis*. Ce fut lui qui reçut le Roi Henri III à ſon paſſage à Veniſe : il régna ſept ans. Les trois derniers Doges de la Maiſon *Mocenigo* ſont de ce ſiecle-ci. *Louis Mocenigo* fut élu en 1700, & mourut en 1709, au milieu de l'hiver, qui fut ſi rigoureux, que toutes les Lagunes furent gelées à pluſieurs pouces d'épaiſſeur ; le ſecond, *Sébaſtien Mocenigo*, élu en 1722, a régné dix ans ; & le troiſieme, encore nommé *Louis*, a occupé le trône ducal depuis 1763 juſqu'en 1779.

La Maiſon *Foſcari* n'a encore eu qu'un Doge, élu & couronné en 1423 : il régna trente-quatre ans & demi, & fut

déposé, comme je l'ai dit, en 1457, à cause de son grand âge & de ses infirmités.

La famille de *Tron* est originaire de Mantoue ; elle n'a été admise au Conseil qu'en 1297 : elle a donné un Doge à la République en 1471 ; mais il régna moins de deux ans, & eut pour successeur *Nicolas Marcello*, qui mourut à la fin de la même année.

Les *Marcelli* sont originaires de Rome, & leur chimere est de descendre du grand Marcellus, Consul & Général de la République Romaine ; ils n'ont été admis au grand Conseil qu'en 1297.

En 1476, il y eut un Doge de la famille *Vendramina*, qui n'a été admise dans la Noblesse Vénitienne qu'en 1380, lors de la guerre des Vénitiens contre les Génois, & moyennant grosse finance. Leurs ancêtres, dit-on, étoient Esclavons, & Marchands de fromage.

Les *Barbarigo*, quoiqu'ils ayent été inscrits sur le livre d'or en 1297, n'ont eu de Doge qu'en 1485 ; mais ils en ont eu deux tout de suite, car Marc Barbarigo n'ayant régné que quelques mois, fut remplacé par Augustin Barbarigo, son frere. Ce fut sous celui-ci que la Répu-

blique acquit le royaume de Chypre. Il mourut en 1501, âgé de quatre-vingt-deux ans. A sa mort, on forma le Tribunal des Inquisiteurs d'Etat, que l'on doit regarder comme le véritable *Palladium* de la République de Venise.

Son successeur fut *Léonard Loredano*, d'une famille originaire de la Romagne, & qui fut agrégée à la noblesse en 1297. Ce fut sous ce Doge, qui vécut jusqu'en 1521, que se forma la Ligue de Cambrai, & que les Vénitiens eurent à soutenir les plus grandes guerres dans la terre ferme d'Italie. Depuis cette époque, la Maison Loredano a encore eu plusieurs Doges ; un en 1567, qui fut élu à l'âge de quatre-vingt-six ans, & régna cependant près de trois ans ; le dernier, François Loredano, a rempli cette place depuis 1752 jusqu'en 1762.

Les *Grimani* sont originaires de Vicence, mais datent, pour leur noblesse Vénitienne, de 1289. Le premier Doge de cette Maison le fut en 1521, étant âgé de quatre-vingt-cinq ans, & mourut deux ans après. Le second, Marin Grimani, fut élu en 1595, & vécut jusqu'en 1606. Ce fut sous lui que commença le grand

démêlé de la République avec le Pape Paul V. Enfin le dernier Doge l'a été de nos jours, depuis 1741 jusqu'en 1752.

Depuis 1523 jusqu'en 1539, la République eut pour Doge *André Gritti*, qui se conduisit sagement dans des temps très-orageux. Sa famille est du nombre de celles admises dans la Noblesse en 1297; on prétend qu'ils étoient autrefois pêcheurs à Mestre, sur le bord des Lagunes.

Les *Donati* sont du nombre des familles inscrites dans le livre d'or, dès 1289, par le Doge Gradenigo. Ils étoient venus quelque temps auparavant de Constantinople à Venise. Ils ont eu trois Doges, le premier en 1545, qui régna huit ans; le second en 1606, qui soutint avec courage l'interdit & l'excommunication du Pape Paul V, & vit finir cette grande affaire en 1612; le troisieme fut élu en 1618, & ne régna que huit jours.

En 1553, *Marc-Antoine Trévisan* fut élu Doge, & mourut l'année suivante. Il étoit si dévot, que l'on attribua sa mort à l'austérité de sa pénitence. Le nom de Trévisan indique l'origine de la famille qui le porte; il paroît que les Nobles de

ce nom ont été transſplantés à Veniſe dès le treizieme ſiecle, mais qu'ils n'ont été inſcrits ſur le livre d'or qu'en 1380.

Les *Cicogna*, d'une nobleſſe achetée en 1380, ont cependant eu un Doge en 1585. C'eſt ſous lui que le pont & la place de Rialto furent achevés, & la fortereſſe de Palma-Nova conſtruite: il régna dix ans.

La famille des *Priuli* a déjà eu trois Doges, deux dans le ſeizieme ſiecle & un dans le dix-ſeptieme; elle n'eſt inſcrite au catalogue de la Nobleſſe de Veniſe que depuis l'an 1311; auparavant ils étoient ſimples citadins. Laurent Priuli fut élevé au dogat en 1556, & mourut en 1559. Son frere Jérôme lui ſuccéda, & régna pendant huit ans. Antoine Priuli fut Doge depuis 1618 juſqu'en 1623. C'eſt ſous ſon regne que l'on place la conjuration vraie ou fauſſe du Comte de Bedmar, Ambaſſadeur d'Eſpagne, contre la République.

Les *Bembo* ſont originaires de Bologne; mais il y a ſi long-temps qu'ils ſont établis à Veniſe, que l'on eſt perſuadé qu'ils y étoient paſſés dès le temps de l'irruption d'Attila en Italie. Ils ſont inſcrits ſur le livre d'or immédiatement après les douze

familles électrices. Jean Bembo fut Doge depuis 1615 jusqu'en 1618. Je parlerai ailleurs des Cardinaux & des gens d'esprit & de mérite que cette famille a produits.

En 1631, *François Erizzo* fut revêtu de la dignité de Doge, & mourut en 1646, au moment où il alloit s'embarquer en personne pour secourir l'isle de Candie contre les Turcs. La famille Erizzo est originaire d'Istrie; mais a été agrégée à la Noblesse Vénitienne en 1297.

Le successeur immédiat de ce Doge fut *François Molino*, qui fit exécuter ce que son prédécesseur vouloit faire en personne; c'étoit la défense de l'isle Candie: il retarda du moins la perte de ce royaume jusqu'à sa mort, arrivée en 1655. Il y a à Venise deux familles nobles de Molini; celle dont étoit le Doge, établie à Acre ou Ptolémaïde, se retira à Venise, après la prise de cette ville par les Sarasins, & eût entrée au grand Conseil en 1290.

La famille *Valier* est différente de celle de Falier. Elle a eu deux Doges; l'un en 1656, nommé *Bertus Valier*: il mourut en 1658. Son fils Silvestre Valier obtint

obtint par la suite la même dignité en 1694; & ne mourut qu'en 1700.

Bertus Valier fut remplacé immédiatement par *Jean Pesaro*; qui ne régna qu'un peu plus d'un an. Sa famille est originaire de la ville dont elle porte le nom dans la marche d'Ancône; mais elle étoit déjà établie à Venise, riche & puissante dans le commerce; lorsqu'elle fut admise au grand Conseil en 1297.

La famille *Sagredo* est du nombre de celles admises au grand Conseil en 1297. Elle est originaire de Dalmatie. Les Sagredo étoient, dit-on, Seigneurs de Zebenico. En 1675, Jean Sagredo fut élu Doge; mais il ne régna que dix-huit mois.

Il est étonnant que la Maison *Justiniani* n'ait point eu de Doge avant l'année 1684, étant d'ailleurs si illustre & si ancienne. Si elle n'est pas des douze électorales, on est persuadé que c'est parce qu'elle négligea de se présenter lorsque celles-ci furent désignées par le Doge Gradenigo; mais peu après elle eut le même honneur, & est la première de celles que l'on appelle *les quatre Evangélistes*. On croit à Venise qu'elle descend de l'Empereur Justinien, ou au

moins de quelque autre Empereur de Constantinople ; il est sûr qu'au douzieme siecle elle passa de Constantinople à Venise. Ceux de cette Maison étant retournés à plusieurs reprises en Orient avec des flottes & des armées Vénitiennes, s'y signalerent par de grands exploits, & y furent puissans. J'ai déjà dit que les Justiniani de Gênes prétendoient avoir la même origine que ceux de Venise. Il y a du moins plus de six cents ans que les uns sont séparés des autres. Une anecdote singuliere sur ceux de Venise, c'est qu'au treizieme siecle, cette illustre Maison étant prête à manquer, & réduite à un seul personnage, qui étoit Prêtre & Moine Bénédictin, le Pape dispensa ce Religieux de ses vœux, & lui ordonna même de se marier, pour soutenir sa Maison. Le bon Pere obéit, & après avoir procréé plusieurs enfans légitimes, retourna finir ses jours dans son couvent. C'est de ce Pere que descendent tous les Justiniani d'aujourd'hui, & que descendoit le Bienheureux Laurent Justiniani, Patriarche de Venise, dont j'aurai occasion de parler. Quant au Doge, il gouverna seulement pendant quatre ans, depuis 1684 jusqu'en 1688.

En 1732, la couronne ducale fut portée par *Charles Ruzini*, d'une famille originaire de Constantinople, & qui a été admise dans le grand Conseil par le Doge Pierre Gradenigo. On convient que cette famille a produit plusieurs Sénateurs d'un grand mérite ; celui qui fut élu Doge, & dont je viens de parler, avoit cette réputation.

Il eut pour successeur, en 1735, *Louis Pisani*, qui régna jusqu'en 1741. Sa famille est originaire de Pise, passa, dit-on, à Venise dès le dixieme siecle ; & fut admise au grand Conseil en 1297. Elle jouit encore de grandes richesses & d'une grande considération. Au reste, il y a deux familles de Pisani à Venise ; celle du Doge Louis est la meilleure.

Marc Foscarini fut Doge en 1762, & ne régna qu'un an. Sa famille a été admise au grand Conseil en 1297.

Enfin, en 1779, cette éminente place a été remplie & l'est encore par *Paul Renier*, dont la famille n'a été admise au grand Conseil qu'en 1381, moyennant une finance considérable pour ce temps-là. Elle est originaire de Raguse.

Telles sont les familles Vénitiennes qui ont eu l'honneur de donner des Do-

ges à la République. Il faut convenir qu'il y en a d'aussi anciennes & d'aussi illustres qui n'ont pas obtenu cet avantage : on peut compter parmi celles-là les *Barozzi*, dont la famille est du nombre des douze anciennes électrices, & qui avoit plus anciennement eu part à l'élection du premier Doge Paul Anafeste. Malgré cette illustre origine, cette famille est tombée dans l'oubli, &, depuis plusieurs siecles, elle n'a rempli aucune place bien importante. Les *Bragadini* sont de la même ancienneté ; ils ont eu toutes sortes d'illustrations, excepté le dogat. Les *Quirini*, s'ils ne sont pas tout-à-fait du même temps, sont du moins des vingt-quatre premieres Maisons. Ils vinrent, dit-on, de Rome à Torcello au cinquieme siecle. Etant entrés dans la conjuration de Bajamonte Tiepolo, on leur ôta leurs anciennes armes ; mais ils ont effacé cette tache, en rendant par la suite de grands services à la République, & jouissent encore d'une grande considération. La famille *Emo* est considérable à Venise, & illustrée de nos jours par un Sénateur, grand homme de mer ; elle est entrée au grand Conseil en 1297.

Il y a jusqu'à trois familles du nom de

Nani; les uns d'une ancienne famille de Venise, dont la noblesse date du treizieme siecle; les autres, moins anciens, & qui ont acheté leur noblesse au quatorzieme. Ils ont produit un Historien très-estimé.

Les *Capelli* sont originaires de Capoue, mais anciennement établis à Venise, & admis au grand Conseil en 1297. Ils n'en sont pas moins considérés, quoiqu'ils n'ayent pas eu de Doges. C'est de leur famille qu'étoit sortie Bianca Capello, Grande-Duchesse de Toscane, dont l'histoire est tout-à-fait tragique, touchante, & paroît romanesque, quoique dans le fond elle soit très-vraie.

La noblesse de la Maison *Correr* est de la même ancienneté. Si elle n'a pas eu de Doges, elle a eu un Pape dans la personne de Grégoire XII, élu au commencement du quinzieme siecle, dont la mere, Beriola Condulmier, fut sœur, mere & grand'mere de trois Papes Vénitiens; savoir, Grégoire XII, Eugene IV, de la Maison de Condolmiero, & Paul II, de la Maison Barbo, fils de sa fille. Les *Condolmiero*, dont étoit le Pape Eugene IV, avoient été admis parmi la Noblesse

dans le temps de la guerre de Gênes en 1380.

Les *Diedo* sont en grande considération, quoiqu'ils n'ayent jamais eu de Doges dans leur famille. Il en est de même des *Savorgnano*, qui étoient de grands Seigneurs dans le Frioul, & avoient déjà le titre de Comtes, lorsque les Vénitiens conquirent cette province. Ils furent admis dans la Noblesse. Les *Zenobrio* ont été dans le même cas à Vérone.

Je me suis un peu étendu sur la Noblesse Vénitienne, d'autant plus que je suis assuré d'avoir sur cette matiere des Mémoires exacts & particuliers. L'ancienneté plus ou moins grande de ces Maisons ne leur donne à Venise que la considération qu'on veut bien leur accorder; elles n'ont d'ailleurs aucun avantage sur les autres, ni plus de droit de parvenir aux places éminentes de Procurateurs, de Sages-Grands, d'Inquisiteurs d'Etat, &c. ni même à celle de Doge. Les services distingués & l'estime personnelle sont ce qui détermine les Electeurs.

On respecte & on considere à Venise le titre de Chevalier; il n'y a aucun Noble

qui ne se fasse honneur de le porter, & la République ne le donne qu'à ses principaux Membres. Ceux qui l'obtiennent, portent pour marque de dignité sur leurs robes de cérémonie, une piece d'étoffe d'or que l'on appelle *Stola d'oro*, & sur leurs robes ordinaires, une piece noire bordée d'or. C'est le symbole de leur dignité; mais il n'en faut point conclure, comme l'ont fait mal à propos quelques Ecrivains, que c'est un Ordre de Chevalerie. Quand la République veut bien honorer du titre de Chevalier quelque Militaire à son service, ou quelque Etranger, elle lui donne une chaîne d'or, à laquelle pend une médaille sur laquelle est représenté le lion de Saint Marc; mais il n'en faut point conclure non plus qu'il y ait un Ordre de Saint-Marc. La Chevalerie est considérée à Venise suivant son ancienne institution, comme un degré d'honneur & de distinction, & non comme Ordre ni Société. Il est d'usage que les Rois de l'Europe décorent les Ambassadeurs Vénitiens de la Chevalerie en général, mais d'aucun Ordre particulier. Ceux qui ont reçu cet honneur, portent, lorsqu'ils sont de retour à Venise, l'étole d'or. De

même, le présent que la République fait aux Ambassadeurs étrangers, consiste dans une épée, une chaîne & une médaille d'or, marque distinctive, mais générale de la Chevalerie.

L'habillement des nobles Vénitiens, & qu'ils doivent toujours porter en ville, lorsqu'ils ne sont pas en masque, est une robe noire, que l'on appelle veste, & une grande perruque, dont on peut voir la figure & la forme dans un grand nombre de tableaux & de gravures, & un bonnet que l'on ne met jamais sur la tête. Les Citadins Vénitiens, employés dans quelques charges qui les attachent au Sénat, portent à peu près la même robe. Jamais les Nobles ni les Citadins ne portent d'épées dans Venise; les Etrangers & les Gentilshommes de terre ferme à qui on laisse cette liberté, en usent bien rarement. Tous les Nobles Vénitiens & leurs femmes reçoivent & se donnent même entre eux le titre d'Excellence; mais parmi les Citadins il n'y a que le seul Chancelier de la République qui le porte. Le Peuple & les Gondoliers le prodiguent aux Etrangers des deux sexes, & même à tous les masques, de peur de manquer de le don-

ner à ceux qui l'exigent. On distingue parmi les Citadins ceux d'anciennes familles, de ceux qui n'ont été admis que depuis un certain temps dans le Corps des Citoyens de Venise. La plupart de ceux-ci ne sont occupés que du commerce. C'est parmi les premiers qu'on choisit ordinairement les Secrétaires du Sénat & des Tribunaux. Il y a telles de ces familles citadines qui remontent à l'établissement des Vénitiens dans les Lagunes; mais qui n'ont pu autrefois être admises dans le grand Conseil, & ne se sont pas trouvées assez riches pour acheter la noblesse, lorsqu'on l'a vendue à d'autres. Il y a aussi telle famille de citoyens qui porte le même nom qu'une de Nobles, & qui en est effectivement descendue, mais d'une branche qui n'a pas obtenu la noblesse, tandis qu'elle a été accordée à l'autre. Enfin les bâtards des grandes Maisons & ceux nés de mariages inégaux, portent le nom de leur pere, sans hériter de leur noblesse. Quant à la populace de Venise & aux Gondoliers qui en font la partie la plus bruyante, ils se partagent en différentes bandes, suivant les quartiers de la ville qu'ils habitent. La politique vénitienne

entretient toujours une certaine émulation & même quelque animosité entre les unes & les autres, de peur qu'étant réunies, elles ne sentent la force que leur nombre peut leur donner. C'est sur-tout dans les *regattes* ou courses de gondoles, que l'on voit éclater l'émulation établie entre les *Castellans*, habitans d'un côté du grand canal, & les *Nicolòtes*, qui demeurent sur la rive opposée. Le parti, dont les Chefs ont de l'avantage sur les autres, s'en glorifie. Le Sénat leur permettoit même autrefois de se battre à coups de poing sur les ponts, d'où ils se précipitoient dans les Lagunes.

Je parlerai de la Noblesse de terre ferme, après avoir achevé de rapporter tout ce qui regarde Venise même.

Après avoir examiné ce qui a trait au Gouvernement Politique, je vais expliquer en quoi consiste le Gouvernement Ecclésiastique, dont le Chef est le Patriarche. La République prend toujours des mesures pour empêcher qu'il n'abuse des prérogatives de sa dignité; cependant, comme elle le craint moins que le Pape, elle fait valoir, quand elle le peut, cette dignité, au préjudice même de celle du Souverain

Pontife. Le ressort de son patriarcat ne s'étend point en Italie, mais seulement sur la Dalmatie & les Catholiques Latins de la Morée, des isles de Candie & de Corfou. Les évêchés du pays Vénitien en Italie étoient ci-devant soumis au Patriarche d'Aquilée ; ils sont aujourd'hui suffragans de l'Archevêque d'Udine, qui en tient la place. Les Patriarches de Venise ont succédé à ceux de Grado, dont on fixe l'origine à l'an 580. Ils furent placés dans l'isle de ce nom, pour gouverner les peuples, que la crainte des Barbares avoit obligés à s'y retirer. Ce fut *Hélie*, Patriarche d'Aquilée, & le Pape Pélage, qui érigerent alors l'église en métropole. Il semble même que pendant long-temps elle partagea avec Aquilée les honneurs du patriarcat. Sous l'empire de Charlemagne, Grado étoit déjà à son dix-huitiéme Patriarche. Cet Empereur accorda à l'un d'eux, nommé *Fortunat*, de nouveaux priviléges, & l'on voit que les Evêques de Torcello, de Castello, & des autres isles des Lagunes, étoient ses suffragans. Dès ce temps-là, ce siége étoit souvent occupé par des Ecclésiastiques des mêmes familles que ceux qui remplis-

soient les places de Tribuns de Rialto & de Malamocco. En 860, *Vital Participatio* étoit Patriarche de Grado; en 919, c'étoit *Marin Contarini*, & en 960, *Vital Candiani*, fils de Pierre, Doge de Venise. Sous le pontificat de Grégoire VII, *Dominique Cerboni*, Patriarche de Grado, fut recommandé par ce Pape au Doge & à la République Vénitienne. En 1102, *Pierre Badoer* étant mort, la République procura cette grande dignité ecclésiastique à *Jean Gradenigo*; il fut remplacé par *Henri Dandolo*. En 1201, ce fut *Benoît Falier*; vingt ans après, *Ange Barozzi* : en 1238, *Léonard Quirini*. Un autre *Quirini* posséda ce patriarcat en 1372. Cependant Venise s'élevoit & devenoit une ville très-considérable, & le Sénat paroissoit fâché de n'avoir dans sa capitale qu'un simple Evêque suffragant d'un Prélat, résidant dans une autre isle des Lagunes, petite & presque abandonnée; mais on ne put réussir à cette translation qu'au milieu du quinzieme siecle. *Léonard Delfini*, *Blaise Molini*, *Marc Condolmieri*, neveu du Pape Eugene IV, & *Dominique Micheli*, remplirent le patriarcat de Grado; mais

celui-ci étant mort en 1451, le patriarcat de Grado fut enfin réuni à l'évêché d'Olivola en la personne de *Laurent Justiniani*, qui prit le premier le titre de Patriarche de Venise.

L'église patriarcale est encore au même lieu & dans la même isle où l'on plaça la cathédrale. Le Patriarche a son palais attenant. La fameuse église de Saint-Marc, qui touche au palais de la Seigneurie, est totalement exempte de sa jurisdiction; elle releve immédiatement du Pape, ou, pour mieux dire, dépend totalement du Sénat. C'est le Doge qui nomme à toutes les dignités & prébendes du Chapitre.

Depuis *Obealte*, qui vivoit au huitieme siecle, l'évêché de Castello, établi dans l'isle d'Olivola, avoit presque toujours été rempli par des Nobles Vénitiens, des Maisons Participatio, Badoer, Sanuto, Georgi, Gradenigo, Contarini, Micheli, Falier, Morosini, Quirini, Foscari, Loredano: Ange Correr étoit monté sur ce siége en 1386; en 1390, il fut fait Patriarche de Constantinople, Cardinal en 1405, & enfin Pape l'année suivante, sous le nom de Grégoire XII. Ses successeurs dans l'évêché furent des

Maisons Falier, Delfino, Bembo, Donato & Malipieri. Enfin Laurent Justiniani eut, comme je viens de le dire, le premier le titre de Patriarche de Venise, & il ne fut plus question des Patriarches de Grado, ni des Evêques de Castello; il mourut en 1555, en odeur de sainteté, & a été canonisé : c'est le seul Saint qu'ait eu cette église. Ses successeurs ont continué d'être tirés des plus illustres Maisons de Venise; ils sont élus par le Sénat, & confirmés par le Pape. J'ai dit que le Patriarche n'avoit aucune autorité sur l'église de Saint-Marc, dont le Chapitre a à sa tête un Doyen ou Primicier, qui est à la nomination du Doge. Cette place est toujours remplie par un Noble, ordinairement parent de celui qui le nomme. Je parlerai dans la suite des trois évêchés de Chiozza, Caorli & Torcello, suffragans immédiats du Patriarche de Venise, & de la métropole de Zara, qui y ressortit.

Le Patriarche a très-peu d'autorité sur tous les Ecclésiastiques de Venise; il ne nomme même qu'à deux canonicats de son église patriarcale. Tous les Curés de Venise sont élus par les habitans de la paroisse, nobles ou cita-

dins, à la pluralité des voix, & le Patriarche est obligé de confirmer leur choix. Mais il faut observer qu'aucun Noble ne peut être élu Curé. Tout ce qui est Religieux, ou membre de quelque Congrégation, est également exempt de sa jurisdiction, sous prétexte des priviléges accordés aux Moines par les Papes ; mais, dans le fond, c'est la République seule qui leur donne des ordres & les réforme à sa volonté : les nouveaux réglemens en fournissent une belle preuve. Le Patriarche assiste au Tribunal de l'Inquisition de Venise, aussi bien que le Nonce du Pape : c'est un Moine, qui a le titre d'Inquisiteur, qui rapporte les affaires ; mais il y a deux Sénateurs qui assistent à ce Tribunal du St. Office, & en sont absolument les maîtres. On ne peut proposer aucune affaire sans leur aveu ; & si on ouvroit un avis qui ne leur convînt pas, ils levent le siége, & empêchent toute résolution qui pourroit déplaire à la République. On peut bien juger qu'une Inquisition aussi illusoire met la République fort à son aise sur les hérétiques ; aussi ceux-ci, quoiqu'ils n'ayent point d'exercice public de leur Religion dans la ville, y sont-ils fort libres ; ils s'y

marient, y font baptiser leurs enfans ; & se font enterrer dans les églises, en payant les droits des Curés. Il y a un assez grand nombre de Grecs, & quelques Arméniens dans Venise ; les premiers y ont plusieurs églises & un Evêque ; & les autres une église & un couvent, où l'on fait l'Office dans leur langue & suivant leur rit ; à quoi le Nonce & les Ecclésiastiques Catholiques ne pourroient rien trouver à redire, si l'on exigeoit scrupuleusement que cet Evêque, ces Prêtres & ces Moines Orientaux fussent unis à l'Eglise Romaine & reconnussent la primauté du Pape ; mais les Vénitiens trouvent mieux leur compte à user d'indulgence envers ceux qui sont mal disposés pour cette union.

Les Juifs ne sont pas seulement tolérés à Venise ; ils y sont très-favorisés ; quelques-uns sont très-riches, & ne se bornent pas au brocantage, mais y font la banque avec succès. Il y en a qui exercent brillamment la médecine. Cependant ils sont assujettis à demeurer tous dans un quartier que l'on appelle *le Ghetto* ; mais ils ne portent, comme ailleurs, aucunes marques distinctives, &, sur-tout dans le carnaval, le

le masque les confond avec tous les citoyens, & ils ont l'avantage de se voir traiter d'Excellence par tous les Gondoliers. Les Juifs qui exercent la Médecine à Venise, ont communément pris des degrés dans l'Université de Padoue; & cela ne doit point étonner, puisque les *Reformatori delli Studii* ont grand soin qu'on ne chicane point les Candidats de cette Université sur leur religion, ni sur le pays dont ils peuvent être.

Les Vénitiens ont bien prouvé, surtout depuis une vingtaine d'années, combien ils s'attribuoient de droits sur les monasteres & les Moines, & sur tous les biens ecclésiastiques de la République. En 1767, on a imposé le plus profond silence à l'Inquisition sur presque toutes les matieres qui étoient de son ressort; & on a supprimé les Vicaires que ce Tribunal avoit dans les villes, bourgs & villages de la terre ferme. La liberté de la presse a été fort augmentée, & il a été permis de s'expliquer sur des matieres ecclésiastiques autrefois très-respectées. On a défendu sévérement aux Maisons religieuses de faire de nouvelles acquisitions. L'année suivante, on a chassé tous les Religieux étrangers des Etats de

la République, & l'on a empêché les Religieux Vénitiens de s'adresser à des Supérieurs résidans hors des domaines de la République. On a défendu de faire des vœux avant l'âge de vingt-un ans. On a supprimé plusieurs Ordres, en commençant par celui des Jésuites, & on en a réuni d'autres. Enfin, en 1769, on a soumis tous les biens ecclésiastiques, sans distinction, aux mêmes impositions que les biens laïques & patrimoniaux : tout cela s'est fait sans l'aveu & l'autorisation du Pape ; &, selon toute apparence, les suites de ce premier arrangement en nécessiteront beaucoup d'autres. L'exemple de ce qui se passe dans les pays voisins y engagera les Vénitiens, qui y sont d'ailleurs, depuis long-temps, assez disposés.

Il est étonnant qu'ayant toujours été aussi en garde contre l'autorité des Papes, les Vénitiens en ayent donné plusieurs à l'Eglise, & ayent toujours eu quelques Cardinaux dans le Conclave ; mais c'est qu'étant regardés comme Italiens, ils jouissent de l'avantage qu'ont ceux de cette nation de parvenir à la papauté : ils sont d'ailleurs bien aises de voir quelques-uns des sujets de leur République revêtus de cette éminente dignité, quoi-

qu'ils ne veulent pas souffrir qu'aucun Ecclésiastique ait part à leur gouvernement, & que dès qu'un Noble s'est fait Clerc, il renonce au grand Conseil & perd toute prétention d'y être admis. Le Sénat a soutenu long-temps que c'étoit à lui à nommer les Evêques de sa domination; à la fin il s'est réduit à ce que le Pape ne conférât les évêchés qu'à des Vénitiens; mais il n'y nomme jamais que ceux que l'Ambassadeur de Venise à Rome lui indique. Urbain VI, mort en 1589, est le premier qui ait nommé des Cardinaux Vénitiens, parce que la République prit son parti contre son concurrent à la papauté; depuis il y en a toujours eu quelqu'un de compris dans les grandes promotions, & sur-tout dans celles des Couronnes: le Sénat ne les élit pas ni ne les propose publiquement, mais l'Ambassadeur de Venise les indique au Pape. Il y a eu jusqu'à présent cinq Papes Vénitiens; savoir, Grégoire XII, de la Maison Corret, dont j'ai parlé: il régna depuis 1406 jusqu'en 1417. Il faut remarquer qu'il vivoit du temps du grand schisme, & avoit deux concurrens, Jean XXIII & Benoît XIII; que Grégoire XII & Jean XXIII abdiquerent en 1415; que

l'anti-Pape Benoît XIII tint bon, & que ce ne fut qu'après sa déposition & la mort de Grégoire XII que l'on élut Martin V. En 1431, Eugene IV, Vénitien, de la famille des Condolmieri, fut élu à la place de Martin V, & eut d'abord de la peine à s'établir paisiblement sur le trône pontifical. On lui opposa le Duc de Savoie Amédée VIII, sous le nom de *Félix V*. Il mourut à Rome en 1447 ; & Félix s'étant démis, Nicolas V le remplaça. La famille Condolmieri n'avoit été admise au grand Conseil qu'en 1380, par argent ; au contraire, le troisieme Pape, Vénitien, Paul II, neveu d'Eugene IV par sa mere, étoit de l'ancienne Maison noble des Barbo ou Barbolano, à présent éteinte : il succéda au Pape Pie II en 1464, & occupa paisiblement le trône pontifical jusqu'en 1471. Le quatrieme a été Alexandre VIII, de la famille Ottoboni, qui n'avoit été admise dans la Noblesse Vénitienne qu'en 1646, mais qui auparavant étoit distinguée parmi celles des Citadins & avoit donné plusieurs grands Chanceliers. Ce Pape régna seulement depuis 1689 jusqu'en 1691. Sa famille ne subsiste plus à Venise. Enfin, le dernier Pape Vénitien a régné

de nos jours ſous le nom de *Clément XIII*: il s'appeloit Rezzonico ; ſa famille, originaire du Milanez, après s'être enrichie par la Banque & le commerce, a été une des dernieres inſcrites dans le livre d'or. Il eſt mort en 1769. Quant aux Cardinaux Vénitiens, on en comptoit déjà ſoixante en 1760 ; preſque tous ont porté les noms des familles illuſtres dans la République dont j'ai parlé. Il n'y en a plus que deux dans le Sacré Collége. Le plus ancien eſt le Cardinal Rezzonico, neveu du Pape Clément XIII; l'autre eſt de la Maiſon Cornaro.

Il ne me reſte plus que quelques remarques à faire ſur les mœurs de Veniſe, avant que de paſſer au matériel de cette ville & au détail des provinces dépendantes de la République.

Les divertiſſemens publics qui paſſent à Veniſe pour les plus brillans, ſont les *regates* ou courſes de gondoles. C'eſt le plus beau ſpectacle que l'on donne aux Princes étrangers qui ſéjournent à Veniſe; c'eſt là que ſe déploie l'adreſſe des Gondoliers; ceux qui remportent des prix, ſont conſidérés toute leur vie, comme étoient les vainqueurs des Jeux Olympiques dans

la Grece. Les barques qui navigent dans ces occasions ne sont plus chargées de ces especes de cabanes revêtues de drap noir, qui servent à Venise de carrosses, & étant sans armes ni aucune distinction, font croire aux Etrangers que toute la ville est en deuil. L'égalité exige cette uniformité ; & comme on y est accoutumé à Venise, on n'y considere que la commodité de cet usage ; au reste, il faut avoir vu les gondoles vénitiennes, pour se faire une idée de ce genre de voitures. Un autre divertissement, qui heureusement n'est plus de mode, sont les combats à coups de poing entre les Gondoliers des différens quartiers.

L'air de Venise est en général très-salubre ; on y vit long-temps, & la puanteur même des canaux, qui s'y dessechent de temps en temps & répandent des exhalaisons fétides, n'y occasionne aucune maladie, tant à cause des vents de mer qui rafraîchissent & purifient l'air, que par rapport au flux & reflux qui se fait sentir dans les lagunes & dans toute la mer Adriatique. On le reconnoît suivant que les escaliers des canaux qui montent sur les quais, sont plus ou moins découverts.

Le fameux carnaval de Venise commence immédiatement après Noël, & dure jusqu'au Mercredi des Cendres. Pendant ce temps, toute la ville est en masques; mais depuis assez long-temps, la mascarade est uniforme & fort triste; on y est accoutumé comme à la gondole: les masques sont blancs & les dominos noirs, & les deux sexes ont un chapeau sur leurs têtes. Dans la foule, les hommes & les femmes sont difficilement distingués. Les états sont tous confondus pendant ce temps; & c'est cette confusion & la liberté qu'elle procure d'un côté, & de l'autre le respect qu'elle impose, qui rend ce carnaval si agréable à tout le monde. Le Dimanche avant l'Ascension, commence un autre carnaval, qui dure trois semaines, pendant lequel il se tient une foire sur la place de Saint-Marc, remplie de Marchands de bijouterie; alors une partie des spectacles recommence comme durant le carnaval. Le reste de l'année, il y a certains jours marqués où il est permis d'aller en masque, & ces momens sont infiniment chers à la Noblesse & aux citoyens de Venise, qui ne croyent qu'alors jouir

d'une véritable liberté. On ne va jamais aux spectacles qu'en masque : ils consistent en Opéra sérieux ou bouffons, & en Comédies. La magnificence qui les accompagnoit autrefois est infiniment diminuée. En général, tous les amusemens de Venise annoncent plus le désœuvrement que le goût, & inspirent aux Etrangers plus d'ennui que de plaisir. Les bals de cérémonie sont un des passe-temps de Venise : ils étoient autrefois fort brillans, & ont, comme les autres divertissemens du pays, beaucoup perdu de leur prix.

Il n'y a pas encore bien long-temps que Venise étoit renommée pour le gros jeu ; la République, par un effet de sa politique, avoit attribué aux Nobles Vénitiens seuls le droit de tenir la banque à la *Bassette*, & de profiter de l'avantage qu'ont à ce jeu ceux qui font le personnage de *Banquiers*, sur ceux que l'on appelle *Ponteurs*. Il y avoit un bâtiment destiné exprès pour ces jeux de hasard, où des Nobles, à visage découvert, tailloient une bonne partie du jour & toute la nuit pour tous les masques qui vouloient jouer contre eux. Ce moyen, peu honorable à la vérité, d'attirer les Etrangers à

Venise, & de les engager à y laisser leur argent, avoit été pratiqué long-temps du moins avec profit pour la ville, & pour un assez grand nombre de Nobles ; à la fin il s'y est glissé des abus, & cette maison de jeu, que l'on appelle le *ridotto* ou la *redoute*, est, je crois, détruite à présent. En général, toutes les fêtes populaires auxquelles les Etrangers accouroient en foule, & qui rendoient Venise agréable, sont moins gaies & bien plus froides qu'autrefois, & par conséquent moins suivies.

La fameuse cérémonie des épousailles de la mer, le jour de l'Ascension, ne se pratique dans tout son éclat que lorsque le temps le permet, & paroît aux Etrangers moins auguste que singuliere & extraordinaire. Ce n'est que dans cette occasion que l'on voit le Bucentature, barque immense, très-dorée, très-lourde, & qu'on ne peut conduire qu'avec de grandes précautions à l'entrée de la lagune. La beauté & la galanterie des courtisanes Vénitiennes contribuoient beaucoup autrefois à l'empressement qu'avoient les Etrangers de s'y rendre & d'y séjourner. Elles passoient pour les plus dangereuses peut-être, mais en même temps pour les

plus séduisantes de l'Europe. Elles ont soutenu cette réputation jusqu'à notre siecle ; mais insensiblement cette branche de commerce s'est affoiblie, peut-être pour s'être trop étendue, & Venise n'a plus aucun avantage à cet égard sur les autres grandes villes de l'Europe.

On reproche avec raison aux Vénitiens la mauvaise éducation de leur jeunesse de l'un & de l'autre sexe. Quant aux femmes, elles sont resserrées trop étroitement, trop séquestrées de toute société, avant que d'être mariées, & trop maîtresses de leurs actions aussi-tôt après qu'elles le sont. On les laisse négliger la culture de leur esprit & de leurs talens, & jusqu'au soin de leur ménage : elles ne vivent pas même souvent entre elles. Quant aux jeunes gens, il est rare que les Nobles cultivent les Sciences & les Lettres ; nous voyons même dans les relations & dans les histoires, que c'est une ancienne maxime de la République de ne les y point appliquer, mais de leur persuader qu'il leur suffit de s'occuper des intérêts de leur État, & d'étudier les Loix & leurs Coutumes particulieres.

A ces articles près, on recueille encore à Venise le fruit des sages maxi-

mes & des excellens principes sur lesquels est fondée cette République : l'égalité, la paix & l'économie y regnent. Elle mériteroit d'être respectée de ses voisins, & devroit, à beaucoup d'égards, servir de modele aux autres Etats de l'Europe, & sur-tout aux Républiques. Mais sa trop longue tranquillité l'a rendue foible ; & si elle continue d'être heureuse, elle en sera redevable à la modération de ses voisins. Si quelqu'un vouloit entreprendre de la conquérir, ou d'en usurper une partie, elle n'auroit guere de moyens de se défendre, toute sa politique s'étant concentrée au dedans d'elle-même. Le défaut d'activité au dehors a absolument ruiné son commerce, & l'oisiveté & le désœuvrement de ses citoyens ont rendu à la fin jusqu'aux plaisirs de la capitale insipides, & en écartent les Etrangers.

Il ne me reste plus qu'à jeter un coup-d'œil sur le matériel de Venise, sur lequel je m'étendrai peu, parce qu'une multitude de relations, de gravures & de voyages imprimés l'ont assez fait connoître depuis deux cents ans. La ville de Venise est fondée, dit-on, sur soixante-douze isles ; mais on n'en remarque pas, à beau-

coup près, un ſi grand nombre, parce qu'il y en a qui ſont jointes enſemble par des pilotis, ſur leſquels on a établi des bâtimens ; les autres ſont encore ſéparées par des canaux, que l'on paſſe ſur des ponts. Il y a environ cinq milles d'Italie de lagunes à traverſer pour aller de la ville, ſoit à la terre ferme, ſoit à la grande mer. L'eau eſt peu profonde dans la plus grande partie des lagunes ; mais il y en a toujours aſſez pour les gondoles. Quant aux bâtimens plus conſidérables, ils ne peuvent ſe rendre à Veniſe de la grande mer que par des canaux marqués par des pieux & des baliſes, qui les conduiſent juſque vis-à-vis la place Saint-Marc. Le grand canal partage, en ſerpentant, la ville de Veniſe en deux parties preſque égales, dehors deſquelles ſont les trois iſles, *la Guideca*, *Saint-Georges*, & *Olivola*. C'eſt dans cette derniere, placée derriere l'arſenal, qu'eſt l'ancien château & la patriarcale. On traverſe les canaux de Veniſe ſur plus de cinq cents ponts ; mais il n'y en a qu'un ſeul ſur le canal *Grande* ; c'eſt le fameux pont de Rialto, qui n'eſt compoſé que d'une ſeule arche, bâti ſur douze mille pilotis, & très-ſolide ; il eſt ſi large, qu'il forme dans toute ſa lon-

gueur trois rues, qui ſont ſéparées par deux rangs de boutiques. Au reſte, on ne peut y paſſer qu'à pied, auſſi bien que ſur tous les autres ponts & dans les rues de Veniſe, où non ſeulement les équipages, mais même les chaiſes à porteurs ne ſont pas connues. Les pierres blanches dont les rues & les ponts ſont pavés, ſont gliſſantes & incommodes pour ceux qui n'y ſont pas accoutumés. Les rues extérieures qui donnent ſur la lagune, ſont en partie bordées de quais. Dans l'intérieur, on a ménagé des places pour donner de l'air & du jour aux principaux édifices, égliſes ou palais. On compte juſqu'à cinquante-trois de ces places. Tout le monde ſait que la principale eſt celle de Saint-Marc, diviſée en *Piazza* & *Piazzetta*. La premiere eſt toute entourée de bâtimens, ayant en face l'égliſe Saint-Marc, le palais ducal, & des trois autres côtés, les procuraties; la ſeconde aboutit au port, où l'on voit les plus grands vaiſſeaux qui puiſſent approcher de Veniſe.

Les égliſes ſont en grand nombre dans la ville; car indépendamment de celle de Saint-Marc, & de la patriarcale, on y compte ſoixante-onze paroiſſes, douze

abbayes des deux sexes, trente autres couvens d'hommes & vingt-neuf de femmes, vingt-trois hôpitaux ou établissemens de charité, dix-huit oratoires, & quarante chapelles de confréries, que l'on appelle à Venise *écoles*, sans compter les églises grecques & celle des Arméniens; le couvent de ces derniers est dans une isle à part. Il y a grand nombre de palais, mais en général l'architecture n'en est pas bonne. Le principal mérite des églises consiste dans les tableaux, dont la plupart ont été faits par des Peintres de l'Ecole Vénitienne, dont le Tintoret, le Titien & Paul Véronese sont les plus illustres.

On compte dans Venise plus de deux cent mille ames. Les uns sont Nobles & Souverains du pays; les autres, Citadins ou Citoyens, dont quelques-uns d'anciennes familles remplissent les charges subalternes du Sénat; d'autres sont Avocats, Notaires, Procureurs, font le commerce ou exercent les arts libéraux; enfin il y a un grand nombre de simples habitans, artisans ou gondoliers. Cette derniere classe, quelque vile qu'elle soit, est cependant ménagée par le Sénat, tant à cause

de son utilité, que parce qu'il n'est guere possible de leur dérober le secret des intrigues de toute espece. Il faut joindre à ces différentes classes de Vénitiens véritables, les habitans de la terre ferme, que leurs affaires amenent souvent à Venise, & les Etrangers que leur plaisir ou la curiosité y attirent; enfin les Juifs, & les Marchands Allemands, Esclavons, Grecs, Arméniens & Levantins.

On ne manque à Venise de rien de ce qui est nécessaire à la vie; les denrées y sont portées de tous côtés de la terre ferme. Il y a quelques sources d'eau douce dans Venise même; mais elles ne sont pas, à beaucoup près, suffisantes; l'on y supplée par des citernes & par des bateaux chargés de tonneaux remplis d'eau douce, qui abordent continuellement à Venise.

Dans le temps de carnaval, il y a cinq théatres publics ouverts, & trois pendant la foire de l'Ascension. Deux des salles de spectacle sont vastes & belles; elles portent le nom des rues où elles sont situées, *Saint-Benoît* & *Saint-Jean-Chrysostome*.

J'ai déjà dit que le commerce de Venise étoit infiniment tombé. La consom-

mation du produit des manufactures est presque réduite à l'usage des habitans du pays même. On peut voir cependant celle des glaces & des cristaux, établie à Murano, isle dans les lagunes au nord de Venise. On estime, par une vieille habitude, la thériaque qui se fabrique à Venise.

J'ai déjà eu occasion de dire que la ville étoit séparée en six quartiers : le premier est celui de *Saint-Marc*, où est l'église de ce nom, & le palais de la République. L'église n'est rien moins que belle ; sa forme est antique, & dans le goût grec plutôt que gothique. Cependant cette architecture doit être remarquée pour sa singularité ; & il y a dans l'intérieur des ornemens que l'on peut dire vénérables par leur ancienneté, des mosaïques & des peintures dans le goût de celles que l'on voyoit autrefois à Sainte-Sophie à Constantinople. Sa construction date de l'année 976 ; elle fut commencée par le Doge Pierre Orseolo, qui a été mis au rang des Saints, ou du moins béatifié. Les mosaïques y furent placées en 1071, & l'église fut consacrée en 1085. Il y a de côté & d'autre beaucoup de colonnes & d'ornemens de beau marbre antique ;

on prétend qu'ils y furent transportés d'Athenes & de la Grece ; ces précieux monumens y sont assez mal arrangés, & mêlés de bas-reliefs d'Auteurs modernes & estimés. C'est dans cette église que le Doge & le Collége tiennent leurs chapelles de cérémonie, auxquelles le Nonce & les Ambassadeurs assistent quand ils ont fait leurs entrées. Indépendamment des détails curieux de l'église, je pourrois m'arrêter long-temps sur ceux du trésor ; il est très-riche, & contient les plus précieuses reliques. Elles sont presque toutes le fruit des grandes expéditions que faisoient, aux douzieme & treizieme siecles, les Vénitiens, & même de la conquête de Constantinople, à laquelle ils eurent si grande part.

On ne manque pas de faire remarquer aux Etrangers les quatre grands chevaux de bronze qui sont sur le portail, ouvrage des plus fameux Sculpteurs Grecs, portés d'Athenes à Rome, de Rome à Constantinople, & de là à Venise.

Le palais ducal, ou de la République, est plus respectable qu'il n'est beau ; l'architecture en est moitié gothique & moitié moderne ; il est par-tout triste & sombre. On doit voir les salles où s'assemblent

le Sénat, le grand Conseil, le Collége; mais les Etrangers ne peuvent pénétrer dans le reste des appartemens, sur-tout dans ceux du Doge, sinon dans des occasions très-rares. On permet cependant quelquefois aux Etrangers de voir le grand Conseil assemblé, disposer, par la voie du scrutin, de quelques places. La salle de ce grand Conseil a cent cinquante pieds de long sur soixante-quatorze de large, & est ornée de belles peintures du Tintoret. Dans celle où s'assemble le Collége, il y en a du Titien & de Paul Véronese.

Les bâtimens que l'on nomme les *Procuraties*, que l'on distingue en vieille & nouvelle, & qui décorent la place Saint-Marc, vis-à-vis de l'église & du palais ducal, renferment la bibliotheque de Saint-Marc, estimable sur-tout par les manuscrits grecs qu'elle contient, & qui y ont été apportés en partie après les conquêtes des Vénitiens dans le Levant; mais sur-tout après la prise de Constantinople par les Turcs. Auprès de cette bibliotheque, est un grand cabinet, contenant des statues antiques de marbre, parmi lesquelles il y en a d'un grand prix & d'une grande beauté; elles sont

gravées, & la deſcription en eſt imprimée.

Sur la grande place, où ſont les deux Procuraties, ſe voit la tour, ſervant de clocher, qui n'a de curieux que ſa grande élévation; on y monte pour découvrir de là toute l'étendue de la lagune. Sur le bord de la mer, au bout de la Piazzetta, ſont deux colonnes, ſur l'une deſquelles on voit le lion de Saint-Marc; & ſur l'autre, la figure de Saint Théodore, ancien Patron de la République: c'eſt entre ces deux colonnes que l'on exécute les criminels. Le reſte du quartier de Saint-Marc n'eſt remarquable que par les égliſes Saint-Moïſe & de Sainte-Marie Zobénigo, qui contiennent quelques beaux tableaux du Tintoret & de Jacques Palme; & ce que l'on appelle *le Fundaco de Tedeſchi*, c'eſt-à-dire, un grand magaſin dans lequel les Marchands Allemands, qui viennent à Veniſe, peuvent dépoſer leurs marchandiſes en attendant qu'ils les débitent. Il y a de l'autre côté du canal *Grande*, un pareil magaſin pour les Levantins; on l'appelle *Fundaco de Turchi*. Ces établiſſemens rappellent aux Orientaux le ſouvenir de leurs Caravenſerails. Le plus beau palais du quartier

Saint-Marc est celui de Pesaro, sur le canal *Grande*.

Le second quartier de Venise, celui de *Castello*, est particuliérement remarquable par l'arsenal, que les Vénitiens regardent comme une merveille du monde, & qui effectivement est digne de quelque admiration par son étendue, l'ordre qui y regne, le grand nombre des ouvriers qui y travaillent, & l'abondance de munitions de toute espece, dont ses magasins sont remplis ; mais il commence à déchoir de son ancienne splendeur. On fait voir volontiers cet arsenal aux Etrangers, parce qu'il ne peut que confirmer l'opinion qu'on veut leur inspirer de la puissance de la République.

L'église patriarcale est dans ce même quartier, &, comme je l'ai dit, dans la petite isle d'Olivola. Elle a commencé d'être bâtie dès l'an 841 ; par conséquent elle est vieille ; mais le portail est plus moderne & de meilleur goût, n'ayant été élevé qu'en 1596. Depuis, on a fait encore dans l'intérieur de cette église de grands embellissemens. On y admire quelques tableaux de Paul Véronese, un en mosaïque d'après le Tintoret, & l'on

y révere le corps de Saint Laurent Justiniani, premier Patriarche de Venise.

Il y a dans ce même quartier plusieurs autres églises remarquables, entre autres deux couvens riches & peuplés de filles Nobles, qui y vivent avec assez d'aisance. Le premier de ces couvens s'appelle *le Virgini*; j'ai dit qu'il a été fondé en 1205 par le Doge Ziani; il est sous la protection immédiate de ses successeurs. Le second est celui de *Saint-Laurent*, établi, dès l'an 809, par le Doge Ange Participatio. L'église, qui est belle & grande, a été rebâtie assez magnifiquement en 1590, & encore ornée depuis de beaux tableaux. L'église de Saint-Georges, cathédrale des Grecs, desservie par des Moines de cette nation & de cette religion, est assez belle, & aussi ornée qu'une église de ce Rit peut l'être. On y conserve, entre autres reliques, une main du grand Saint Basile, Pere de l'Eglise, & Instituteur de l'Ordre monastique en Grece. Saint-François de la Vigne est la principale église des Cordeliers. On remarque dans le jardin de ces Peres une chapelle érigée en l'honneur de S. Marc, au même lieu, dit-on, où cet Evan-

gélifte s'arrêta en paffant d'Aquilée à Rome. La tradition pieufe dit qu'un Ange lui apparut dans cet endroit, & en le faluant de la part de Jéfus-Chrift, lui dit : *Pax tibi, Marce, Evangelifta meus.* La République a fidélement copié ces paroles angéliques, & elles font écrites fur le livre ouvert que le lion tient dans fes armoiries. Il y a d'ailleurs dans cette églife de très-beaux tableaux des meilleurs Peintres de l'Ecole Vénitienne : on y voit le tombeau de quatre Doges. L'églife des Saints Jean & Paul, qui appartient aux Dominicains, eft également remplie de belles peintures, & elle contient la fépulture de dix-fept Doges. Enfin c'eft dans ce quartier que font placées trois chapelles dépendantes d'autant d'établiffemens de charité, que l'on appelle à Venife *Conférvatoires* : on y éleve de jeunes filles pauvres ou orphelines ; on leur apprend la mufique, & elles donnent dans ces églifes des concerts plus mélodieux qu'édifians. Quand ces filles ont reçu dans ces maifons toute leur éducation, & ont la volonté de fe marier, elles en fortent pour époufer des jeunes gens qui efperent tirer parti de leurs talens ou même de

leurs charmes. On leur fait prêter serment de ne point monter sur le théatre ; mais beaucoup d'elles manquent à leur parole. Ces trois conservatoires sont, *le Mendicanti*, *lo Spedaletto*, & *la Pieta*.

Le troisieme quartier de Venise prend son nom du canal *Reggio*, qui est le second, en grandeur, de ceux de la ville. La plus belle église de ce quartier est celle qu'occupoient les Jésuites avant la suppression de leur Ordre ; elle étoit très-ornée en dedans de peintures & de marbres : on y conservoit le corps de Ste. Barbe, la tête de St. Grégoire de Nazianze, Pere de l'Eglise, une Ste. Epine, & plusieurs précieuses reliques. C'est dans ce même quartier qu'est le *Ghetto* ou quartier des Juifs, distingué en vieux & en nouveau, & qui contient environ quinze cents familles de cette religion.

Le quartier Saint-Paul n'a de remarquable que les peintures que contiennent quelques-unes de ses églises, entre autres celle de l'Ecole ou Confrérie de Saint Roch, & celle qui tient au couvent dit des *Frari*, qui renferme grand nombre de beaux & précieux mausolées.

Le quartier de Sainte-Croix, qui est

le cinquieme, n'est aussi remarquable que par un petit nombre d'églises.

Enfin le sixieme & dernier quartier porte l'épithete assez extraordinaire de *Dorso Duro* : on y voit encore des églises qui rassemblent de beaux tableaux & de précieuses reliques. En général, dans Venise, les peintures sont tristes, étant noircies par l'air des lagunes ; & les reliques, quelque précieuses qu'elles soient, y sont moins considérées que dans le reste de l'Italie. Cependant les yeux les plus accoutumés aux beautés de Rome ne peuvent s'empêcher d'être frappés de l'extérieur de l'église *della Salute*, bâtie à l'occasion d'un vœu que firent, en 1621, le Doge & le Sénat après que la ville eut été tourmentée d'une cruelle peste ; elle est située à la pointe du canal *Grande*, vis-à-vis du quartier Saint-Marc. Précisément à l'extrémité de cette pointe, est la douane de mer, à laquelle tous les vaisseaux qui s'arrêtent dans le port de Venise, payent les droits auxquels sont sujets leurs chargemens.

Les six quartiers que je viens de décrire partagent la ville de Venise pro-

prement dite, traversée par le canal Grande; mais on regarde comme faisant partie de la ville, quelques isles qui en sont si voisines, qu'on les voit de Venise même, & qu'on n'a, pour y aborder, qu'à traverser un canal que l'on nomme de la *Giudeca*, parce qu'il longe la grande isle de ce nom, dans laquelle on trouve plusieurs belles églises, entre autres le *Rédempteur*, qui tient à un couvent de Capucins : c'est encore un vœu fait dans un temps de peste, en 1576. La façade en est si magnifique, qu'on ne se douteroit point qu'elle appartient à des Religieux d'un Ordre si austere. A l'extrémité de l'isle de la Giudeca, précisément vis-à-vis de la place Saint-Marc, est l'isle de *Saint-George*, remplie toute entiere par le plus beau & le plus riche couvent de Venise. L'extérieur de cette église est véritablement imposant, & les détails intérieurs ne démentent point les espérances que le dehors fait concevoir. Depuis l'an 982, cette maison est habitée par des Religieux Bénédictins; elle a été perpétuellement augmentée, enrichie & ornée : les peintures de l'église & celles de

la maiſon ſont renommées par toute l'Europe ; c'eſt là que l'on voit le grand morceau repréſentant les noces de Cana, par Paul Véroneſe. On y conſerve, entre autres reliques, les corps de Saint Côme & de Saint Damien. Le cloître, qui eſt tout de marbre, eſt un ouvrage très-ſingulier, quoique de mauvais goût. Le jardin eſt grand en comparaiſon des autres de Veniſe.

Les iſles des lagunes, un peu plus éloignées que celles dont je viens de parler, ſont celle de la *Grazia*, remplie par un couvent très-ancien, de Religieuſes Capucines ; celle de *Saint-Clément*, habitée par les Camaldules ; du *Saint-Eſprit*, occupée par des Franciſcains ; de *Sainte-Hélene*, avec un monaſtere d'Olivetains, qui ſe vantent de poſſéder le corps de Sainte Hélene, mere de l'Empereur Conſtantin ; *la Chartreuſe*, où on remarque de belles peintures de Jean Belin, premier Peintre de l'Ecole Vénitienne, & de pluſieurs autres grands maîtres de cette même Ecole ; l'égliſe & le couvent de *Saint-Georges in Alga*, chef d'Ordre d'une Congrégation aſſez étendue, dont étoit membre le bien-

heureux Laurent Justiniani ; l'isle *San-Secondo*, qui prend son nom des reliques d'un Saint d'Asti, dans le Montferrat ; elle contient un couvent de Dominicains réformés, & est sur le chemin de Mestre. *Saint-Erasme* étoit autrefois fortifiée, & servoit à défendre les approches de Venise. L'isle de *Murano* est à un mille de Venise ; elle est assez grande pour contenir jusqu'à quinze églises, dont la principale est une abbaye nommée *Saint-Ciprien*, dans laquelle on conserve les reliques de ce Saint Evêque de Carthage : il y a d'ailleurs deux collégiales, quatre paroisses, deux colléges, & un couvent de Dominicains, dont l'église est très-belle, & contient les corps de deux Saints Vénitiens des Maisons Sagredo & Donato. Ces Peres ont aussi une bibliotheque. Enfin on voit dans Murano plusieurs palais, dont le principal est celui de Cornaro, qui a une très-belle & très-grande galerie ornée de tableaux, de bustes, & de statues antiques. Ce qui rend Murano plus considérable & plus connu, c'est la Manufacture de glaces, la premiere & autrefois l'unique du monde, & qui subsiste

encore, quoiqu'elle soit bien déchue de sa richesse & de sa gloire. Dès le treizieme siecle, les fabriques de verre de cette isle étoient en réputation. L'Evêque de Torcello réside ordinairement à Murano.

On donne le nom général de *Lido* à différentes isles qui séparent les lagunes de la mer Adriatique. On applique aussi ce nom aux divers passages qui sont entre ces isles. Parmi ces passages, les plus fréquentés sont celui de San-Nicolo, entre l'isle de ce nom & celle de Malamocco; 2°. celui entre la même isle de San-Nicolo & celle de Saint-Erasme, au nord de Venise; 3°. celui entre l'isle de Malamocco & celle de Palestrine en tirant vers Chiosa. C'est par l'un de ces trois passages que sortent tous les ans le Doge, le Collége, & la plus grande partie du Sénat, montés sur la grande & riche barque du *Bucentaure*, pour faire la cérémonie très-extraordinaire d'épouser la mer Adriatique. Il n'y a que le respect que toutes les Républiques ont pour leurs anciens usages, qui puisse encore autoriser la conservation de celui-ci. Le Bucentaure prend, dit-on, son nom

de la quantité de Sénateurs dont il eſt chargé, qui ſont quelquefois au nombre de deux cents.

Après avoir parlé de Veniſe, & des iſles qui y touchent immédiatement, je vais parcourir le reſte de la province qui l'entoure ; elle eſt ſoumiſe immédiatement au Doge & au Sénat, & n'a ni Podeſtat, ni Provéditeur particulier : c'eſt à cauſe de cela que l'on appelle cette province *le Dogado*. Elle ne contient qu'une aſſez petite étendue de terre ferme entre la Marche Tréviſane, le Padouan & la Poléſine ; mais elle s'étend ſur toutes les iſles qui ferment les lagunes, entre les deux iſles & villes épiſcopales de *Torcello*, qui eſt au nord de Veniſe, & *Chiozza*, qui eſt au ſud. Cette derniere, que l'on appelle en latin *Foſſa Clodia*, eſt jolie & bien peuplée. Outre la cathédrale, on y trouve deux paroiſſes, quatre couvens d'hommes & autant de filles. On dit qu'elle prend ſon nom de Clodius, Duc d'Albanie, qui la fit bâtir dans des temps aſſez reculés. Elle fut ruinée par les Barbares, rétablie une fois par Pepin, fils de Charlemagne, & une autre par les Italiens chaſſés de leur pays par les Huns. Elle a été d'abord al-

liée, puis soumise aux Vénitiens; ils l'ont conservée précieusement à cause de ses salines, qui sont d'une grande utilité pour la ville. Ce fut vers l'an 1100 que l'on y établit un évêché. Le premier Prélat porta le nom de *Dominique*. Depuis long-temps on ne choisit que des Moines pour remplir ce siége; mais, au quatorzieme siecle, il étoit occupé par des Foscarini, des Zeno, des Venier, &c. & il se trouve encore quelquefois des Nobles qui le recherchent, quoiqu'il ne soit pas d'un grand revenu. Il est suffragant du Patriarche de Venise, & paroît être à la nomination du Pape; mais le Saint Pere ne le donne jamais qu'à un Vénitien, & après s'être assuré qu'il sera agréable au Sénat. Ceux qui veulent se rendre commodément de Venise à Rome, s'embarquent à Chioza, & passent de canaux en canaux jusqu'à Ferrare.

Torcello a, à certains égards, les mêmes avantages que Chioza; elle est à la même distance de Venise, a également un Evêque suffragant du Patriarche de cette derniere ville, & a été autrefois bien plus florissante que Chioza ne l'est aujourd'hui; elle est même plus ancienne

que Venise : on y trouve des inscriptions qui prouvent qu'elle étoit très connue du temps des Romains ; mais elle fut ruinée par Attila, & ne s'est que foiblement relevée depuis, la mauvaise qualité de l'air y ayant mis de nouveaux obstacles. Son évêché fut fondé en 635, après que le Roi des Lombards, Rotharis, eut détruit la ville d'Altino. L'Evêque & les principaux habitans se réfugierent à Torcello, & y porterent les reliques & ce qu'ils purent sauver de leur trésor. Le premier Evêque se nommoit *Paul.* Sous le vingt-deuxieme, on transporta, avec beaucoup de cérémonie, dans la cathédrale, les reliques de Sainte Barbe, en tout ou du moins en partie ; elles y sont encore, avec beaucoup d'autres corps saints ; car le bâtiment de cette ancienne cathédrale existe, quoiqu'elle soit presque entiérement abandonnée par son Evêque, qui, comme je l'ai dit, se tient ordinairement à Murano. Les voyageurs peuvent considérer, dans cette ancienne église, un mélange assez curieux d'antiquités profanes & ecclésiastiques ; un portique de colonnes de marbre de Grece ; des inscriptions romaines dont les pierres ont

servi à la construction du bâtiment ; des fonts baptismaux qui ont jadis été employés aux sacrifices païens ; enfin, au fond de l'église, une espece d'amphithéatre de pierres, sur les gradins duquel on prétend que se sont rangés les Peres d'un Concile qui s'est tenu très-anciennement dans cette église. Ces gradins sont surmontés de mosaïques assez grossieres, mais respectables par leur antiquité. Il y avoit, outre la cathédrale, différens couvens, qui sont à présent presque tous abandonnés, comme l'église principale. Ceux qui les gardent y conservent pourtant encore quelques reliques, entre lesquelles on remarque la tête de Saint Théodore, second Patron de Venise, & celles de Sainte Cécile & de Sainte Christine. Depuis que l'Evêque est transporté à Murano, le siége a été rempli par des Nobles Vénitiens des meilleures Maisons.

Un troisieme évêché, suffragant du Patriarche de Venise, est celui de *Caorli* ; mais il dépend du Frioul Vénitien, dont je parlerai.

Il n'y a, dans la terre ferme du Dogado, d'autre lieu qui mérite d'être nommé que *Mestre*, petite ville ou gros bourg, sur

sur le chemin de Venise à Trévise. Les environs sont remplis de maisons de campagne, parmi lesquelles il y en a de belles; mais les plus agréables des environs de Venise sont sur la riviere de *Brenta*, qu'on remonte pour aller de Venise à Padoue.

Le *Padouan* est la seconde province de l'Etat Vénitien : c'est un pays très-fertile, & sur lequel je pourrois m'étendre, d'après nos anciens Auteurs ; mais je me suis trop arrêté sur Venise, & je serai court sur l'histoire & la description de la ville de *Padoue*. Elle se vante d'avoir été fondée par une Colonie de Troyens, sous la conduite d'Antenor, après le siége de Troie, par conséquent douze cents ans avant la naissance de Jésus-Christ. Les Troyens furent joints, quelque temps après, par une Colonie de Paphlagoniens, que l'on appela *Henettes* ou *Venetes*. Ces étrangers repousserent dans les montagnes les Euganéens, anciens habitans du pays. En fondant la ville de Padoue, les Henettes lui donnérent le nom de *Patavium*, une de leurs anciennes villes de Paphlagonie : elle s'agrandit ; & tout le pays devint si peuplé, que les Henettes étoient, dit- Le Padouan.

on, en état de mettre cent vingt mille hommes ſur pied, lorſqu'ils firent alliance avec les Romains, qui les ménagerent toujours, & leur accorderent de bonne heure le droit des Latins ou habitans du Latium. Les Padouans jouirent même du droit de Citoyens Romains dès avant le ſiecle d'Auguſte ; & Strabon aſſure qu'ils étoient alors ſi riches, que l'on comptoit dans Padoue juſqu'à cinq cents Chevaliers Romains, & grand nombre d'hommes lettrés. Elle obéit aux Empereurs juſqu'à la décadence totale de l'Empire. Attila la ruinà en 430. Elle reſta déſerte pendant plus de cent ans. Narsès, Général de Juſtinien, commençoit à la rétablir, lorſqu'en 601, Agilulphe, Roi des Lombards, la réduiſit au même état de foibleſſe. Ses principaux habitans, & juſqu'à ſon Evêque, s'étant réfugiés dans les lagunes, elle reſta languiſſante juſqu'au regne de Charlemagne, & même quelque temps après. Elle fut encore ravagée par les Huns en 903 ; mais, au onzieme ſiecle, l'Empereur Henri III lui accorda la liberté, dont elle profita auſſi mal que la plupart des autres villes d'Italie. Elle fut agitée de troubles, & diviſée par des

factions : enfin, ses Podestats s'érigerent en tyrans. Le plus fameux d'entre ceux de Padoue fut *Ezzelin de Romano*, originaire d'Allemagne, qui, ayant été fait Général des Gibelins, ou partisan de l'Empereur en Italie, travailla si bien à sa propre fortune, qu'il devint maître de Vérone, de Padoue & de plusieurs autres villes. Il étoit d'une barbarie inconcevable ; la ville de Padoue s'étant révoltée contre lui, il fit massacrer, dans un seul jour, douze mille Padouans qui servoient dans ses troupes, de crainte qu'ils ne le trahissent. Heureusement il fut fait prisonnier lorsqu'il alloit assiéger la ville de Milan, en 1259, & prévint, en mourant de rage, les supplices qu'il méritoit. Après sa mort, Padoue recouvra sa liberté ; mais elle n'en profita pas longtemps. *Marsile Carrara* ayant été choisi, au quatorzieme siecle, par ses concitoyens pour leur Capitaine, usurpa le suprême pouvoir, & le transmit à sa famille, qui le conserva pendant plusieurs générations, mais non sans peine & sans trouble ; car *Marsile*, que les Padouans surnommerent par flatterie Pere de la Patrie, fut chassé de Padoue par *Can de la Scala*, Tyran de Vérone, & n'y ren-

tra qu'après la mort de celui-ci. *Ubertin Carrara*, son fils ou son neveu, lui succéda, & à celui-ci *Jean-François*, qui fut fait prisonnier par Jean Galéas Visconti, Seigneur de Milan, & mourut en 1393.

Cependant Padoue rentra sous la domination de *François Carrara*, qui devint Seigneur de Vérone ; mais ayant voulu enlever Vicence aux Vénitiens, ceux-ci lui firent la guerre & le vainquirent. Son fils *Jacques* fut conduit à Venise, où le Sénat le fit mourir en prison, & réunit Padoue à son domaine : depuis ce temps, cette ville n'a cessé d'être soumise à la République. On y voit quelques restes de son ancienne magnificence; mais elle n'est plus illustrée que par son Université, qui est même à présent moins fréquentée qu'elle ne l'étoit autrefois. La ville est de figure triangulaire, entourée de murs, de fossés & de bastions. Il s'en faut bien à présent que ce soit une place forte ; mais elle passoit pour telle au seizieme siecle. L'Empereur Maximilien l'assiégea inutilement en 1519. Vingt ans après, les Vénitiens y ajouterent de nouvelles fortifications, qui sont celles que l'on y voit aujourd'hui. La ville communique, par un canal,

à la riviere de Brenta, & par celle-ci avec Venise. Il y a quelques belles places; mais en général les rues en sont étroites, mal pavées & mal-propres; la plupart sont garnies d'arcades, sous lesquelles il est très-incommode, & souvent dangereux, de passer la nuit. On prétend qu'elle a jusqu'à quarante mille habitans; ce nombre est peut-être exagéré; cependant elle est épiscopale, & a, outre sa cathédrale, vingt-six paroisses, vingt-deux couvens d'hommes, vingt-trois de femmes, & seize hôpitaux. On regarde comme son premier Evêque *Saint Prosdocime*, que l'on dit avoir été disciple de Saint Pierre. Un siecle après, on trouve *Saint Maxime*, qui eut pour successeur *Saint Fidentius*. Au cinquieme siecle, les Evêques de Padoue furent obligés, comme je l'ai dit, de se réfugier, avec leur troupeau, dans les lagunes; ce qui a donné lieu à la fondation des évêchés de Grado, de Castello & de Torsello; mais l'Evêque & une partie du Clergé revinrent à Padoue; & l'on voit qu'ils obtinrent des priviléges de Charlemagne, & des Empereurs ses successeurs, jusqu'à Henri III & Frédéric premier, qui accorderent encore de nouvelles graces aux Evêques

de Padoue. Plusieurs citoyens de familles illustres remplirent ce siége pendant que la ville étoit libre & se gouvernoit en République. *Etienne Carrara*, fils naturel de *François Carrara*, étoit Evêque de Padoue lorsque les Vénitiens s'en emparerent; mais ils le chasserent comme un intrus. Depuis cette époque, ce siége a toujours été rempli par des Nobles Vénitiens. Le Pape Paul II, de la Maison Barbo, avoit été Evêque de Padoue. Dans le cours du seizieme siecle, il y eut deux Cardinaux des Maisons Cornaro & Pisani, & deux autres au dix-septieme, des Maisons Vallier & Cornaro. Enfin, de nos jours, le Cardinal Rezzonico, Evêque de Padoue, a été élu Pape sous le nom de *Clément XIII.*

La principale église de Padoue, & la plus riche, est celle des Franciscains, où l'on conserve les reliques de *Saint Antoine* dit *de Padoue*, mais né à Lisbonne en 1195, mort à Padoue en 1231, à l'âge de trente-six ans, & canonisé dès l'année suivante, à cause de la grande quantité de miracles qu'il avoit faits de son vivant, & qu'il fit après sa mort. Les plus singuliers sont représentés, dans l'église qui porte son nom, en bas-reliefs,

partie de bronze, partie de marbre, dont la ſculpture eſt admirable. Il faut voir ou lire, dans les livres de voyage, le détail des chef-d'œuvres de peinture, de ſculpture, & des richeſſes que cette égliſe renferme. D'ailleurs ſon architecture eſt gothique: elle fut commencée en 1255, & terminée en 1307. Je me contenterai de remarquer que l'on y voit la ſépulture du Cardinal Bembo, Noble Vénitien, Secrétaire des Brefs du Pape Léon X, célebre par ſon Hiſtoire de Veniſe & la pureté de ſon ſtyle en proſe & en vers italiens. On remarque auſſi, dans le cloître du couvent voiſin de l'égliſe, le tombeau de Gabriel Fallope, Médecin fameux, & le premier Anatomiſte de ſon ſiecle (le ſeizieme).

L'égliſe qui tient le ſecond rang en beauté & en magnificence, eſt celle de *Sainte-Juſtine*, dépendante d'une abbaye très-riche de l'Ordre de Saint Benoît, de la Congrégation du Mont-Caſſin, fondée au huitieme ſiecle. On prétend que cette égliſe eſt la plus ancienne de Padoue, & qu'elle fut bâtie ſur les ruines d'un temple de la Concorde; mais le bâtiment actuel n'a été conſtruit qu'en 1520; elle eſt grande,

majestueuse & bien proportionnée, surmontée de plusieurs dômes, & ornée intérieurement de très belles peintures. On en a retiré quelques tableaux, parce que l'humidité les gâtoit, & ils ont été transportés dans l'intérieur du couvent. Il y reste d'excellentes statues : on y montre les reliques de Sainte Justine, Martyre, de l'Évangéliste Saint Luc, & de l'Apôtre Saint Matthias. La maison des Religieux est vaste & belle. Le vaisseau de la bibliotheque est beau, & elle est nombreuse, sur-tout depuis l'acquisition de celle du Marquis Poleni, qui y a été jointe il y a quelques années. Devant l'église de Sainte Justine, est la place nommée *Prato della Vallé*, que l'on peut dire être immense depuis qu'on y en a réuni une autre qui y étoit contiguë, appelée le *Campo Santo*. C'est là que l'on fait des courses de chevaux, & que l'on donne des spectacles en temps de foire. De nos jours on a eu le projet de l'orner des statues des plus célebres Padouans. La foire de Padoue se tient dans le mois de Juin ; c'est le temps où la ville est le plus peuplée, les Nobles Vénitiens, & ceux de terre ferme, ne manquant pas de s'y rendre.

Le dôme, ou l'église cathédrale, n'est que la troisieme de celles que les voyageurs doivent visiter dans Padoue. Le bâtiment actuel a été commencé en 1123, & achevé & embelli en 1400, par l'Evêque Etienne Carrara, de la famille des Tyrans; cependant elle eut besoin, en 1524, de grandes réparations, &, pour ainsi dire, d'une entiere reconstruction. Ces opérations ont été commencées alors, continuées pendant deux cent trente ans, & n'ont été finies qu'en 1734, sous l'épiscopat du Cardinal Rezzonico, depuis Pape sous le nom de *Clément XIII.* On voit, dans cette église, plusieurs beaux tableaux, & un fort ancien, ouvrage du *Giotto*, restaurateur de la peinture en Italie, mort en 1336. Ce tableau a appartenu à Pétrarque, qui l'a donné au chapitre de Padoue, aussi bien que sa bibliotheque, qui existe encore, & qui a été fort augmentée. Ce chapitre est le plus riche de tous ceux d'Italie, comme l'évêché est le meilleur; tous les Chanoines prennent le titre de Protonotaires Apostoliques. Depuis le pontificat de Clément XIII, ils portent un ruban & une croix sur laquelle est représenté, d'un côté, le bienheureux Gré-

goire Barbarigo, Cardinal & Evêque de Padoue, mort en 1627.

C'est dans l'église de St. Augustin que l'on voit le tombeau des Princes Carrara, Tyrans de Padoue : les épitaphes des premiers d'entre eux ont été composées par Pétrarque. Auprès de l'église d'un hôpital, on montre un énorme cercueil de plomb, élevé sur des piliers de pierre. On prétend, mais sans fondement, que c'est le tombeau d'Antenor, Fondateur de Padoue.

L'Université fait remonter sa fondation jusqu'à l'an 1222, sous l'Empereur Frédéric Barbe-rousse ; & il y a trois cents ans qu'elle est une des plus célebres & des plus fréquentées de l'Europe. La République de Venise l'a toujours comblée d'honneurs. On a vu de Nobles Vénitiens se faire gloire d'y professer le Droit ; le Sénat exige même que ses Nobles y prennent des degrés ; mais cette formalité se remplit à présent avec une facilité qui est dégénérée en véritable abus. La Faculté de Médecine est celle qui se soutient le mieux à présent à Padoue ; ceux qui veulent y étudier sérieusement cette science, y trouvent des maîtres capables de les instruire. Il

n'y a pas long-temps qu'il y avoit à Padoue un excellent Anatomiste en la personne de M. *Morgagni*, un bon Professeur de Botanique dans celle de M. *Marsilli*, & un d'Histoire Naturelle, nommé M. *Valisnieri*. Le Marquis *Poleni* étoit aussi grand Antiquaire & Astronome. On peut mettre au nombre des Savans de cette Université, le célebre Violon *Tartini*, Musicien aussi habile dans la théorie que dans la pratique de son art, sur lequel il a écrit. Malgré ces ressources, on ne voit plus, comme autrefois, à Padoue jusqu'à dix-huit mille étudians; à peine y en a-t-il aujourd'hui cinq cents: la plupart n'employent qu'une seule année à écouter leurs Professeurs; après quoi, moyennant un seul examen & une these, ils sont reçus Docteurs, & portent ce titre dans différens pays de l'Europe & même de l'Asie; car on accorde à Padoue des grades à gens de toute sorte de pays & de religions, Juifs, Mahométans; on y recevroit même des Idolâtres, s'il s'en présentoit. En récompense, depuis qu'il y a moins d'étudians dans Padoue, il y a moins de désordres. On a oublié le fameux *qui va là*, mot que les écoliers employoient pour insulter les passans au

coin des rues. Le théatre d'Anatomie, le jardin botanique, & la bibliotheque de l'Université, doivent attirer l'attention des voyageurs.

Les plus beaux palais de Padoue sont celui du Gouverneur, Capitaine, Podestat ou Provéditeur, situé sur la grande place nommée *des Nobles*, pavée de larges pierres blanches, & ornée de beaux bâtimens : c'est l'ancien palais des Carrara, comme l'hôtel de ville est celui où s'assembloit le Sénat de Padoue ; mais l'un & l'autre ont été, depuis ce temps, très-changés & fort embellis. On remarque, dans le dernier, un bel escalier, de belles peintures à fresque ; une salle d'audience de trois cents pieds de long sur cent de large, & autant de hauteur ; un monument érigé à l'Historien Tite-Live, que tout le monde fait être né à Padoue, & quelques monumens d'antiquité, bustes & inscriptions. Il s'en trouve beaucoup dans Padoue, & l'on en a fait imprimer des recueils considérables. Il y a aussi quelques beaux palais particuliers, tel que celui des Soranzo, dont les propriétaires sont Nobles Vénitiens ; celui de Papafava, auquel est joint un beau jardin ; & celui des

Marquis Orologio, qui sont à présent comptés parmi les Nobles les plus considérables du Padouan, & qui descendent d'un fameux Artiste nommé *Jacques Dondi*, qui vivoit l'an 1344 : l'on prétend qu'il fut l'inventeur de la premiere horloge & en prit le nom, qu'il a transmis à sa postérité.

Le chemin de Padoue à Venise se fait d'une façon très-commode & très-agréable, en plus grande partie sur la *Brenta*, qui est bordée jusqu'à son embouchure de maisons de campagne, dont quelques-unes sont très-belles. Les villages que l'on traverse dans cette route, sont ceux de *Stra*, de *la Mira* & du *Dolo*, & les plus belles maisons de campagne appartiennent aux familles Foscari & Pisani. Celle de Giovanelli, originaire du Frioul, où elle étoit très-puissante lorsqu'elle fut agrégée à la Noblesse Vénitienne, a aussi un beau palais à *Noventa*, village à deux milles de Padoue. Celui de *Cataïo*, appartenant à la famille Obizzi, est environ à trois milles sur le chemin de la petite ville de *Mont-Félice*, qui étoit autrefois une place forte. Du même côté, & à cinq milles de Padoue, est *Abano*, en latin *Aponum*, fameux, du temps même des

Romains, par ses bains d'eaux chaudes & minérales, que l'on prétend propres à guérir toutes sortes de maladies. Abano est la patrie d'un Médecin du treizieme siecle, qui étoit si savant, qu'on fut généralement persuadé qu'il étoit sorcier, & qu'après sa mort, son cadavre fut condamné à être brûlé comme tel.

A l'autre extrémité du Padouan, du côté de la Marche Trévisane, est la ville de *Bassano* sur la Brenta; principalement connue & enrichie par une Imprimerie, & une fabrique de papiers peints & de gravures en bois, qui sont, depuis près d'un siecle, sous la direction de la famille Remondini. Il ne sort rien de beau de ces presses ni de ces manufactures; mais ce qu'elles produisent a un si grand débit, qu'elles occupent continuellement dix-sept à dix-huit cents ouvriers. Bassano est la patrie d'une famille de Peintres qui tous ont eu de la réputation; le plus fameux d'entre eux s'appeloit *Jacques Bassan*.

Le Polesin de Rovigo.

La troisieme province de l'Etat Vénitien s'appelle *le Polesin* ou *la Polesine de Rovigo*. C'est un pays très-fertile, mais fort humide, situé entre deux fleuves, l'Adige & le Pô, & deux canaux qui

paſſent de l'un dans l'autre. L'Adige ſépare le Poleſin du Padouan, & le Pô, du Ferrarois.

Rovigo eſt une aſſez grande ville, mais mal peuplée, & fortifiée à l'antique, avec un vieux château. Elle a deux paroiſſes, dont une eſt collégiale, trois couvens d'hommes & deux de filles, avec un grand fauxbourg qui contient encore trois couvens. Elle n'eſt point ancienne, & ne s'eſt formée que des ruines d'*Adria*, que l'on voit à deux ou trois lieues plus loin, & qui a été preſque abandonnée à cauſe du mauvais air. L'Évêque même d'Adria réſide à préſent à Rovigo, quoique ſa cathédrale ſe voye toujours dans l'ancienne ville, qui étoit autrefois ſi puiſſante, que l'on prétend qu'elle a donné ſon nom à la mer Adriatique. C'étoit, ſuivant Polybe, Tite-Live & Strabon, une colonie des Etruſques; Trogue Pompée dit que les Grecs y en avoient conduit une autre, après le ſiége de Troie.

Le premier Evêque d'Adria que l'on connoiſſe, vivoit en 650, & tous ſes ſucceſſeurs paroiſſent avoir été ſuffragans de l'Archevêque de Ravenne, & le ſont en-

core : je ne vois pas qu'aucun ait été mis au rang des Saints.

La province du Poleſin n'offre plus rien de remarquable qu'une riche abbaye, occupée par les Camaldules. Elle eſt dans un bourg ſur l'Adige, nommé à cauſe de cela *la Badia*, ſitué ſur les frontieres du *Véronois*, qui eſt la quatrieme & la plus belle province de l'Etat Vénitien.

Le Véronois. La plus grande partie du *Véronois* eſt fertile ; le reſte eſt montagneux, mais fournit une ample moiſſon de curioſités aux Naturaliſtes : le *Monte Baldo*, entre autres, produit des plantes excellentes & ſalutaires ; & dans les montagnes qui confinent à l'évêché de Trente & au Tirol, on trouve un grand nombre de pétrifications fort ſingulieres, telles que des coquilles foſſiles, des poiſſons de mer, des plantes, des lytophites, & des madrepores pétrifiés. On tire de ces mêmes montagnes de très-beau marbre, & des terres propres à former une teinture verte. Le *lac de Garde*, qui appartient au Véronois, qui le ſépare du Breſſan & s'étend juſque dans le Trentin, eſt un des plus beaux du monde, & le poiſſon en eſt délicieux. Il a environ trente milles d'Italie

lie de long, & quelquefois six, huit & jusqu'à dix milles de large. Enfin le Véronois seul rapporte à la République cinq à six cent mille ducats de revenu, quoique les peuples n'y soient nullement foulés.

La ville de *Vérone* est située sur l'Adige, qui, quoique déjà fort loin de sa source, dans les montagnes du Tirol, est encore à Vérone même un torrent souvent furieux. Elle est assez grande, & peuplée d'environ cinquante mille ames. Elle est fortifiée à l'antique, & défendue par trois châteaux. Les forts Saint-Félix & Saint-Pierre sont sur la montagne; mais le Castello-Vecchio est plus bas sur le bord du fleuve, que l'on passe dans la ville sur quatre ponts; celui qui est le plus voisin du château a trois cent quarante-huit pieds de long. La plupart des rues de Vérone sont étroites & tortueuses, & le plus grand nombre des maisons est mal bâti; cependant on y trouve quelques belles rues, de grandes places, de superbes églises, & de beaux palais. La ville est épiscopale, & l'Evêque, qui étoit ci-devant suffragant du Patriarche d'Aquilée, l'est à présent de l'Archevêque d'Udine. Il est Seigneur de deux belles terres

dans le Véronois, qui lui donnent le titre de Comte de Bodolono & de Monte-Forte. La principale rue de la ville est celle du Cours, qui la traverse presque toute entiere & aboutit au château. Les plus belles places sont celle de la *Bra*, qui n'est pas loin de l'amphithéatre, & celle appelée la *Place d'armes*, ou le *Campo Marso*, dans laquelle ou auprès de laquelle se tiennent, deux fois l'an, aux mois de Mai & de Septembre, des foires qui sont très-fréquentées. La cathédrale est une ancienne église, dans laquelle on montre le tombeau du Pape Lucius III, qui, ayant été chassé de Rome en 1185, se réfugia à Vérone. On y compte quarante-huit paroisses, vingt-trois couvens d'hommes, dix-huit de filles, dix-huit hôpitaux, & quarante-trois chapelles particulieres ou confréries. La plus belle de toutes ces églises est celle de Saint-Georges, abbaye de Religieuses Bénédictines, où l'on admire quelques peintures de Paul Véronese. Ce qui me reste à dire de Vérone tient à son histoire, & celle-ci est très-intéressante.

On ne peut fixer précisément le temps de la fondation de Vérone; mais, selon toute apparence, elle doit son origine aux

Etrusques ; les Gaulois Sénonois s'en emparerent lorsqu'ils entrerent en Italie, près de quatre cents ans avant la naissance de Jésus Christ ; ils en resterent les maîtres, & c'étoit une des principales villes de la Gaule Cisalpine. Elle fut soumise aux Romains avec les autres de cette province. On y envoya une colonie Romaine l'an 715 de Rome, quatre-vingt-dix ans avant la naissance de Jésus-Christ ; César donna à tous ses habitans la qualité de Citoyens Romains. Elle resta soumise à l'Empire jusqu'au regne de Galien, qui la restaura & l'entoura de nouvelles murailles. Elle prit alors le nom de Colonie Auguste & Galienne. Olibrius, Glicere & Augustule y resterent jusqu'à ce qu'ils furent chassés par Odoacre, Roi des Hérules, qui fut défait dans une terrible bataille, par Théodoric, Roi des Ostrogoths. Ceux-ci furent vaincus par Narsès, Général de l'Empereur Justinien ; mais les Lombards prirent bientôt leur place, & leur Roi Alboin fit sa principale résidence à Vérone. C'est là qu'il fut assassiné par Rosemonde, fille du Roi des Gépides, qu'il avoit épousée malgré elle. Le tombeau d'Alboin a été découvert à

Vérone, long-temps après sa mort. Les Lombards continuerent d'y dominer jusqu'à l'extinction de leur empire par Charlemagne. Lorsqu'ils n'y résidoient pas eux-mêmes, ils y envoyoient des Ducs de leur nation & du Sang de leurs Rois. Charlemagne chassa Aragaise, qui occupoit cette place & étoit fils du Roi Didier. Vérone fut soumise aux Empereurs & aux Rois d'Italie de la race de Charlemagne, aux Bérengers, & enfin aux Othons, Empereurs Allemands. Sous les premiers, elle eut des Comtes, & sous les derniers, des Marquis. Comme toutes les villes d'Italie & de Lombardie, elle prit parti dans la grande querelle des Guelfes & des Gibelins, & fut affranchie par l'Empereur Frédéric Barbe-rousse : mais elle usa mal de sa liberté ; &, après avoir été soumise au Comte Guelfe & à Azon d'Est, elle tomba sous la tyrannie d'Ezzelin de Romano, dont j'ai parlé à l'occasion de la ville de Padoue. Celui-ci ayant péri en 1259, les Véronois reprirent leur liberté & choisirent des Podestats, qui ne possédoient cette Magistrature que pendant un temps limité. Celui de l'an 1260 fut *Mastin de la Scala*, dont le frere étoit Podestat de Mantoue. Mastin fut tué

dans une sédition en 1277. Il acquit beaucoup de crédit dans sa patrie ; mais il ne remplit pas toujours la premiere Magistrature. Depuis 1260 jusqu'en 1277, il y eut plusieurs autres Podestats, dont quelques-uns furent Vénitiens. Les Scaliger ou de la Scala étoient déjà connus à Vérone dès le douzieme siecle. Ils avoient donné des Juges, des Consuls, & un Podestat dès 1212, un autre en 1248. *Manfredo della Scala* fut Evêque de Vérone en 1252 ; il étoit frere de Mastin, le premier qui ajouta au titre de Podestat celui de Capitaine du Peuple. *Albert* succéda à son frere Mastin, & *Guido della Scala* à son oncle l'Evêque Manfredo. Les la Scala, conservant le titre de Capitaine du Peuple, devinrent si puissans dans Vérone, que c'étoient eux qui nommoient les Podestats, & ils en étoient regardés comme les Seigneurs. Albert ne mourut qu'en 1301, après avoir uni la seigneurie de Vicence à celle de Vérone. *Barthélemi*, fils d'Albert, lui succéda ; & après la mort de celui-ci, ce fut *Albain* & *Can-Francesco della Scala*. Ce dernier fut déclaré par l'Empereur Henri VII, Vicaire de l'Empire en 1311 ; il eut de grandes guerres

avec Jacques Carrara, Capitaine-Général ou plutôt Tyran de Padoue, conserva la ville de Vicence & acquit Brescia. Il fut à la tête d'une ligue du parti Gibelin, & fut honoré du surnom de Grand. Ce fut effectivement le plus grand des Scaligers; il mourut en 1319 à Trévise, & fut enterré à Vérone. Il laissa à ses cousins *Albert* & *Mastin*, la seigneurie de presque toutes les villes de terre ferme, qui composent aujourd'hui l'Etat de Venise. Ils se soutinrent pendant quelques années; Albert fut fait prisonnier en 1337, & relâché en 1339. Mastin mourut en 1351. Albert partagea la seigneurie avec ses trois neveux en 1352. L'un d'eux, *Can II* du nom, fut tué par *Can*, surnommé *il Signore*, son frere ou son cousin, qui, après avoir fait ce coup, s'enfuit, se retira à Padoue, auprès de François Carrara, revint aidé de cet autre Tyran, & rentra dans Vérone. Il fit emprisonner son troisieme frere, qui vouloit partager avec lui la seigneurie de la ville, lui fit couper la tête, & en resta seul le maître; il mourut en 1375, laissant la seigneurie de Vérone à ses deux fils bâtards. Le premier, qui s'appeloit *Barthélemi*, fut assassiné par le second,

nommé *Antonio*. Celui-ci fit la guerre aux Carrara, mais fut vaincu. Les Visconti prirent cette occasion pour s'emparer des villes de Vérone & de Vicence: Antonio en mourut de chagrin. En 1390, Carrara ramena à Vérone le jeune *Can François*, fils d'Antonio; le peuple voulut alors chasser les Visconti, & fut cause que la ville fut pillée par les Milanois, qui en resterent en possession jusqu'en 1402, que les Carrara, menant avec eux quelques-uns des derniers descendans légitimes de la Maison des Scaligers (1), firent encore quelques efforts; mais ayant été

(1) Ce furent effectivement les derniers de la Maison de la Scala qui furent Princes de Vérone; mais la famille ne fut pas éteinte pour cela, il en subsista pendant quelque temps à Venise même une branche qui avoit été admise parmi la Noblesse; elle étoit déjà éteinte au seizieme siecle. Brunor, qui tenta le dernier de reprendre Vérone à l'aide des Carrares, se retira en Baviere, où il épousa une Demoiselle Allemande, & eut un fils nommé *Jean*; le petit-fils de celui-ci servoit dans les troupes de Charles-Quint en 1550. Enfin, au seizieme siecle, parut en France un savant, nommé *Jules Scaliger*, fameux Médecin & Poëte Latin; il mourut à Agen en 1558. *Joseph-Juste Scaliger*, son fils, ne fut pas moins savant; il embrassa le Calvinisme, & mourut Professeur à Leyde en 1609. Ces deux savans prétendoient descendre de la Maison de la Scala.

vaincus par les Vénitiens, ils perdirent Padoue ; & la République, après s'en être emparé, se rendit aussi maîtresse de Vérone, & réduisit le Conseil de la République Véronoise de cinq cents à cinquante ; par la suite elle a supprimé tout-à-fait la forme républicaine, & fait gouverner la ville par un Podestat & deux Provéditeurs Nobles Vénitiens.

Depuis ce temps, Vérone n'a essuyé d'autres révolutions que celles occasionnées par les guerres, que tantôt les François, tantôt les Impériaux, eurent avec la République au seizieme siecle ; alors les deux armées Françoise & Allemande en furent passagérement les maîtresses ; mais elle est toujours revenue à la République, qui, en 1520, a fait faire, par un fameux Ingénieur, nommé *San-Micheli*, l'enceinte de fortifications qui subsiste encore, & augmenter celles des forts Saint-Félix & Saint-Pierre, dont le premier commande le second & celui-ci domine la ville. Quant au vieux château, c'est l'ouvrage des Scaligers, qui l'ont fait bâtir en 1354 ; & il en part une muraille, garnie d'un fossé, qui forme un retranchement au moyen duquel la portion de la ville, entourée

par l'Adige, est coupée en deux parties; il y en a une troisieme par-delà le fleuve.

On regarde comme le premier Evêque de Vérone *Saint Eupreprius*, que l'on prétend avoir été un des soixante-douze Disciples de Notre Seigneur Jésus-Christ. Il eut pour successeur *Saint Criscinus*, auquel succéda *Saint Agape*. On trouve ensuite *Saint Proculus*, *Saint Saturnin*, *Saint Lucilius*, *Saint Domidian*; & enfin *S. Zénon*, que la ville de Vérone regarde comme son patron: c'est à lui qu'est dédiée la plus ancienne église, dans laquelle on conserve ses reliques, celles de ses prédécesseurs & de quelques-uns de ses successeurs, qui ont continué d'être reconnus pour Saints, jusqu'à *Saint Valens*, qui fut le trente-huitieme Evêque, & qui mourut l'an 531. Ce fut Pepin, fils de Charlemagne, qui fit bâtir l'abbaye de Saint-Zénon & la donna aux Bénédictins, qui la possedent encore. On prétend que ce Monarque est enterré dans l'église de Saint-Procolo, voisine de celle de Saint-Zénon. Je ne m'arrêterai point sur ce qui concerne les autres Evêques de Vérone. On trouve, dans les archives de l'évêché, un assez grand nombre de diplomes ex-

pédiés par différens Empereurs ; quelques-uns contiennent la donation de diverses terres, dont les Evêques jouissent encore. Je crois avoir dit, qu'en 1241, *Mainfroy Scaliger* fut Evêque de Vérone, & mourut en 1256 ; qu'un second Scaliger, nommé *Gui*, siégea depuis 1268 jusqu'en 1275 ; un troisieme, depuis 1290 jusqu'en 1293 ; un quatrieme, depuis 1336 jusqu'en 1343 ; un cinquieme, depuis 1350 jusqu'en 1388. Depuis cette époque, Vérone étant tombée sous la domination des Vénitiens, n'a plus eu pour Evêques que des Nobles de cette République ; quelques-uns ont été Cardinaux. Presque tous les Evêques dont nous avons la liste, montent actuellement à plus de 120 ; ces Prélats sont presque tous enterrés dans Vérone, & y ont leurs tombeaux & leurs épitaphes ; la plupart de ces mausolées sont dans la cathédrale, qui mérite d'ailleurs d'être visitée, à cause de quelques tableaux & sculptures singulieres. L'église de l'abbaye de Saint George de Religieuses Bernardines, & celle de Sainte Anastasie, appartenante aux Dominicains, contiennent aussi de belles peintures de Paul Véronese & du Tintoret. C'est dans l'église

de Sainte-Marie-Antique que sont les tombeaux des Scaligers, qui ont tyrannisé Vérone pendant au moins cent cinquante ans. Le plus beau de ces mausolées est celui de Mastin I; on voit sur tous les armes de la famille della Scala, qui sont parlantes; c'est une échelle à quatre échelons soutenue par deux chiens.

Le plus beau monument d'antiquité, & le plus ancien de Vérone, est sans contredit l'amphithéatre nommé vulgairement l'*Arene*; c'est le mieux conservé de toute l'Italie, d'autant plus qu'on prend le soin journalier de l'entretenir, qu'on a même eu celui de l'achever, & de réparer les désordres qu'avoit causés un tremblement de terre l'an 369 de Notre-Seigneur, sous l'empire de Valens & de Valentinien. Il y a deux opinions sur la fondation de cet amphithéatre; les uns la placent sous le consulat de Lucius Quintus Flaminius, l'an 555 de Rome, près de 200 ans avant la naissance de Jésus-Christ; d'autres plus tard, sous les consulats d'un autre Flaminius & de Cecilius Balbus, 145 ans avant cette époque; mais il est certain qu'il a été perfectionné par Metellus, toujours

avant le commencement de l'ere Chrétienne. Il n'y a aucun Historien de Vérone, ni aucun voyageurs en Italie, qui n'entrent dans de grands détails sur ce monument si admirable, qu'il mériteroit peut-être seul qu'on passât les Alpes pour le voir. Je renvoye mes Lecteurs à ces livres, qui n'oublient pas non plus les autres antiquités de Vérone, consistantes dans l'aqueduc qui sert à conduire l'eau, pendant deux milles de longueur, pour l'usage de la ville ; conduite d'autant plus nécessaire, que, la plupart du temps, l'eau de l'Adige n'est pas potable. On voit aussi, dans la ville de Vérone, trois arcs de triomphe, dont le premier est, à ce qu'on croit, du temps même d'Auguste. On prétend que le célebre Vitruve en fut l'Architecte, il est question de la famille Gavia dans son inscription; au reste, il est en partie enterré. Ce que l'on voit des colonnes est d'ordre corinthien cannelé & sans chapiteau. Le second arc s'appelle à présent *Porte des Boursiers*; l'on sait qu'il fut construit en l'honneur de l'Empereur Galien, l'an 250 de notre ere : il tient aux murs de la ville. On voit que le goût de la bonne architecture romaine commençoit déjà à

s'altérer dans ce temps là. Le troisieme arc a fait partie d'un temple ou tribunal de la Justice, & est de plus mauvais goût encore que le précédent, ce qui fait croire qu'il n'est pas si ancien ; peut-être ne remonte-t-il pas plus haut que le regne de Théodoric. Verone renferme un monument considérable du temps du regne de ce Monarque, c'est-à-dire, de la fin du cinquieme siecle ; ce sont les murailles qui formoient alors l'enceinte de Vérone, beaucoup plus restreinte que celle construite par les Visconti en 1387.

Si l'on veut voir réuni tout ce que Vérone renferme de plus curieux, de plus beau & de plus agréable, il faut se rendre dans le *Museum* de cette ville, établi il y a environ soixante ans : c'est au savant Marquis Maffei qu'on en est redevable. Né en 1675 d'une famille noble & riche de Vérone, il se fit connoître de bonne heure par des Ouvrages de Littérature. Après avoir voyagé dans toute l'Europe pendant plus de quinze ans, avec fruit & avec honneur, il revint dans sa patrie, & encouragea ses compatriotes à former ce magnifique établissement, qui a malheureusement essuyé, à deux reprises différentes, des incendies dont

on s'est empressé de rétablir le dommage. On entre dans ce Musée par une cour entourée de portiques, dont les murailles sont couvertes d'inscriptions grecques, étrusques, latines, de bas-reliefs, autels, colonnes milliaires, tombeaux, le tout de bronze, de marbre ou de porphyre; la description détaillée en est imprimée. Au milieu de la cour, qui est très-vaste, on a ménagé un jardin de botanique, rempli de plantes rares. Le bâtiment, qui est au fond de cette cour, contient de belles salles dans lesquelles s'assemble l'Académie de Vérone, nommée autrefois des *Philarmoniques*, & renouvelée sous le nom des *Philoni*. Cette Société littéraire s'y occupe le matin des objets relatifs à son institution, & le soir, le lieu de ses assemblées sert de casin & de redoute. La Noblesse de la ville des deux sexes s'y rend pour le jeu & la conversation, & les Etrangers y sont bien reçus. Le Marquis Maffei a occupé toute sa vie l'appartement au premier de cette maison qui lui avoit appartenu, & qu'il avoit sacrifié au bien & à l'agrément du Public. Les mêmes vestibules qui donnent entrée dans ces appartemens, servent à la salle d'Opéra, qui a été construite d'abord

très-magnifiquement, puis réparée après un grand incendie. Derriere cette salle est encore un jardin. Le Marquis Maffei est mort en 1755, âgé de près de quatre-vingts ans, & jouissant de la plus haute considération dans sa patrie.

Les beaux édifices modernes de Vérone sont ce que l'on appelle le *Palais della Raggione*, qui est proprement l'hôtel de ville; les Conseils & les Tribunaux s'y assemblent, & au moins un des Provéditeurs, toujours Nobles Vénitiens, qui gouvernent la ville, y demeure. Il y a de très belles salles, dans lesquelles on a placé des statues des plus illustres Véronois, tant anciens que modernes. Les premiers sont *Pline le Naturaliste*, le Poëte *Catule*, l'Historien *Cornelius Nepos*, & le fameux Architecte *Vitruve*. Parmi les modernes, on remarque le Médecin & Poëte *Fracastor*, *Onofrio Pantini*, & le Cardinal *Norris*, célebres Historiens Ecclésiastiques & Antiquaires; *Paul Véronese*, un des plus grands Peintres de l'Ecole Vénitienne, & digne rival du Titien; *Michel San-Micheli*, Ingénieur & Architecte fameux. On a ajouté aux portraits de ces grands hommes ceux de l'Abbé *Bianchini*, Astronome &

homme d'une grande érudition, mort à Rome en 1729, & du Marquis *Maffei*. Mais on ne voit point dans cet hôtel de ville les bustes des Empereurs Tite, Vespasien & Domitien, qui étoient cependant Véronois, ou du moins originaires de Vérone, non plus que ceux du Poëte Emilius Macer, & de Jules-César Scaliger, né auprès de Vérone, & dont j'ai parlé en disant qu'il prétendoit être de la Maison de la Scala. Je répéterai ici que c'étoit le plus savant homme de son siecle, & que Juste Lipse disoit de lui que c'étoit le quatrieme de tous les grands hommes de l'Univers, regardant comme les trois premiers, Homere, Aristote, & Hippocrate.

Le goût de former des cabinets est ancien & commun à Vérone ; nous avons la description imprimée de ceux de Moscardi & de Muselli ; le premier, qui appartient à une famille noble du pays, renferme beaucoup d'antiquités ; & le second un grand nombre de curiosités d'histoire naturelle, dans lesquelles le pays est abondant.

Le plus beau palais de Vérone & le plus riche en tableaux est celui de *Bévilaqua*, qui appartient à des Gentilshommes Véronois,

ronois, ainsi que ceux de Justi, Pompéï, Canossa, Pelegrini, familles nobles, dont quelques-unes sont fort anciennes, les autres plus modernes & moins illustres. Par une suite de la politique des Vénitiens, on est fort sujet à confondre la bonne Noblesse de terre ferme avec la plus récente, parce que le Sénat non seulement permet à tous ceux qui peuvent vivre noblement, de prendre les titres de Marquis & de Comtes, mais même qu'il leur en expédie des diplomes, tandis que les Nobles Vénitiens dédaignent ces titres & refusent de les porter.

Le Véronois a un assez grand nombre de petites villes, de bourgs & de châteaux remarquables, les uns par les agrémens de leurs situations, les autres par quelques événemens qui s'y sont passés; ainsi la campagne des environs est renommée par la défaite des Cimbres, qui, partis du fond du Nord, avoient passé les Alpes & pénétré dans la Gaule Cisalpine. Le Consul Carbon les attaqua en cet endroit, environ cent treize ans avant la naissance de J. C., & les repoussa. Ces Barbares, obligés de repasser les Alpes, se séparerent en plusieurs bandes; l'une pénétra jusqu'en Espagne, une autre

tâcha de rentrer en Italie par un autre chemin; mais Marius les vainquit dans ce que l'on appelle aujourd'hui *la Provence*, onze ans après leur premiere défaite dans le Véronois.

A trois lieues de Vérone, du côté du Vicentin, sont les bains d'eaux minérales de Caldiero, renommés dans le pays. Un peu plus loin, est le village de *Soave*, où les Scaligers avoient une belle maison de campagne; & en suivant le cours de l'Adige, on trouve la ville de *Legnano*, & le lieu de *Carpi*, où se passa, au commencement de ce siecle, une affaire entre les armées Françoise & Impériale, qui se termina à l'avantage de celle-ci. A l'autre extrémité du Véronois, à l'embouchure du Mincio, dans le lac de Garde, est la forteresse de *Peschiera*, contenant un petit nombre de maisons, enveloppées de fortifications, à présent fort négligées, mais où la République de Venise entretient toujours une garnison. Les lieux les plus remarquables sur ce même lac du côté du Véronois, sont *Garda* qui lui donne son nom, & *Sermione*, autrefois *Sirmium*, située sur une langue de terre qui s'avance dans le lac. La position de ce lieu est délicieuse; on y montre les ruines

de la maiſon de campagne de Catule, & des grottes dans leſquelles il ſe retiroit pendant les grandes chaleurs, & où il compoſa ſes Elégies. *Dezenſano*, qui eſt ſur le même lac, appartient au Breſſan, cinquieme province de l'Etat Vénitien, dont la deſcription commencera le Volume ſuivant.

Fin du cinquante-ſixieme Volume.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans le cinquante-sixieme Volume.

SUITE du Tableau géographique & historique de l'Italie, tiré des Auteurs qui ont écrit en françois au seizieme siecle. Page 1
Etats de l'Infant Duc de Parme, Plaisance & Guastalla. ibid.
Duché de Parme. 3
Duché de Plaisance. 24
Duché de Guastalla. 36
Duché de Modene. ibid.
Duché de Reggio. 60
République de Lucques. 75
Grand-Duché de Toscane. 89
Le Florentin. 109
Le Pisan. 173
Le Siennois. 205

Principauté de Piombino. 236
Stato degli Presidii. 243
République de Venise. 246
Le Padouan. 353
Le Polesin de Rovigo. 366
Le Véronois. 368

FIN de la Table.

Suite de l'Errata du cinquante-cinquieme Volume.

Page 279, ligne premiere, ils, *lisez* elles,
P. 289, l. premiere, Sainte, *lisez* Saint.
P. 299, l. 12, d'Archinto, *lisez* Archinto.
Ibid. l. 20, *ab exterris*, lisez *ab exteris*.
P. 308, l. 9, l'Histoire des Papes, *lisez* l'Histoire d'Italie.
P. 314, l. 14, & au siége, *lisez* & que le siége.
Ibid. l. 22, *Cœlo d'oro*, lisez *in Cœlo aureo*.
P. 318, l. 10, elle, *lisez* il.
P. 326, l. 11, Belgioso, *lisez* Belgioiosa.
P. 331, l. 14, en 1497, *lisez* 397.
P. 355, l. 17, 1116, *lisez* 1115.

ERRATA

Du cinquante-sixieme Volume.

Page 14, ligne 17, *ôtez* & où.
Ibid. l. 19, envoyoient, *lisez* y envoyoient.
P. 49, l. derniere, sceau, *lisez* seau.
P. 51, l. 25, à ceux, *lisez* à des couvens.
P. 52, l. 12, sceau, *lisez* seau.
P. 54, l. 20, dont étoit, *lisez* qu'étoit.
P. 55, l. 13, Boyardo, *lisez* Boïardo.
P. 64, l. premiere, 1545, *lisez* 1555.
P. 72, l. 23, n'est mort, *lisez* est mort.
P. 120, l. 23, 1570, *lisez* 1564.
P. 121, l. 23, à l'âge de 36 ans, *lisez* 31 ans.
P. 131, l. premiere, de Bassan, *lisez* du Bassan.
P. 139, l. 21, 1530, *lisez* 1518.
P. 160, l. 26, entre autre, *lisez* entre autres.
P. 162, l. premiere, fameuse, *lisez* fameux.
Ibid. l. 2, révérées, *lisez* révérés.

P. 188, l. 11, & la plus, *lisez* & le plus.
P. 197, l. 8, brillant, *lisez* brillante.
P. 201, l. 16, déclaré, *lisez* déclarée.
Ibid. l. 17, *après le mot* Auguste, *mettez une virgule.*
Ibid. l. *ibid.* érigé, *lisez* érigée.
P. 202, l. 4, *lisez* Frédéric Barbe-rousse leur accorda, en 1189, le droit de battre monnoie; ce privilége leur fut confirmé par Henri VI, &c.
P. 209, l. 14, ces, *lisez* ses.
P. 216, l. derniere, quarante, *lisez* trente.
P. 223, l. 3, Jésuites, *lisez* Jésuates.
P. 238, l. 23, négligé, *lisez* négligée.
P. 249, l. 17, Luc, *lisez* Paul.

Fin de l'Errata.